CAGNAT, R.

A TRAVERS LE MONDE ROMAIN

U d'/of OTTAWA

39003002687001

L
5C
16

A travers le Monde romain

R. CAGNAT

MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

1795

A travers le Monde romain

Boyol

COLLECTION
MORISSET LIBRARY / BIBLIOTHÈQUE MORISSET
UNIVERSITY OF OTTAWA / UNIVERSITÉ D'OTTAWA

COLLECTION
MORISSET LIBRARY / BIBLIOTHÈQUE MORISSET
UNIVERSITY OF OTTAWA / UNIVERSITÉ D'OTTAWA
OTTAWA, ONTARIO K1N 9A5

PARIS
FONTEMOING ET Cie, ÉDITEURS
4, RUE LE GOFF, 4

1912

Universitas
BIBLIOTHECA

DG
77
.C3A
1912
Ex.1

DISCIPVLIS MEIS

1887-1912

Ce livre contient, avec quelques modifications devenues nécessaires, la série des Conférences que j'ai faites au Musée Guimet depuis 1904. Ceux qui ont bien voulu suivre mes cours au Collège de France verront que, si j'ai abandonné, dans ces essais de vulgarisation, l'austérité habituelle à notre enseignement, surtout si j'y ai épargné à mes auditeurs l'appareil d'érudition qui doit accompagner nos leçons officielles, les nourrir, les caractériser, ces causeries en sont pourtant sorties directement. A ce titre, je puis les dédier à mes élèves, comme affectueux remerciement, en souvenir de mes vingt-cinq années de professorat.

Octobre 1912.

VUE DU LAC DE NEMI

UN PÈLERINAGE A NÉMI

L'automne dernier, par une de ces radieuses matinées dont l'Italie a le secret, je prenais le tramway qui stationne, à Rome, sur la place des Thermes de Dioclétien et qui part de là, toutes les heures, pour les villages voisins de la capitale, aussi célèbres par leur pittoresque que par leurs vins, nommés les *Castelli romani*.

La voiture traverse d'abord les nouveaux quartiers de Rome, successeurs des grands et beaux jardins qui entouraient jadis la Ville éternelle, ceux de Lollia Paulina, femme de Caligula, de Mécène, le célèbre ami d'Auguste, du consul Lamia, d'autres encore. A Saint-Jean-de-Latran, on entre dans la campagne. La route est, pendant une quinzaine de kilomètres, singulièrement monotone : on roule au milieu d'une immense plaine, couverte d'une herbe pâle, prolongée à perte de vue, où l'œil ne peut s'arrêter que sur la longue file de vieux aqueducs ruinés, ou sur quelque grand tombeau caché sous un manteau

de verdure. Une étrange tristesse règne sur tout ce paysage. C'était la saison où les Romains ont l'habitude de chasser l'alouette. De loin en loin, nous les voyions, par groupes de deux ou de trois, debout auprès de hautes perches surmontées d'une chouette vivante. Cet animal archéologique, assurément à sa place dans le voisinage du Capitole, a, paraît-il, la spécialité d'attirer les petits oiseaux qui viennent, en étourdis, voler autour de lui. Aussi les coups de fusil partaient-ils de tous côtés et la fumée bleuâtre s'envolait dans la buée matinale.

Peu à peu, cependant, grossissait au loin la masse des monts Albains dominés par le sommet élevé du Monte-Cavo. En une heure nous sommes arrivés au pied de la montagne.

Le spectacle change entièrement : à l'herbe des pâturages succède une végétation abondante, l'olivier, les arbres fruitiers, les vignes, les vignes surtout, étroitement enlacées aux branches, courant, en souples guirlandes, d'un tronc à un autre. La vendange s'achevait à peine ; on croisait des voitures chargées de raisins et gaiement escortées de vendangeurs. A gauche, voici Frascati qui s'étale coquettement au milieu d'une verdure luxuriante ; à droite c'est Marino, avec ses maisons qui tombent à pic, comme autant de donjons suspendus au-dessus du vide. Quelques instants d'arrêt sur la place de la ville, puis le tramway reprend sa course. Tout d'un coup, un trou

s'ouvre à gauche, un abîme immense entouré de verdure ; un lac miroite dans les profondeurs, celui d'Albano : séjour célèbre dans l'antiquité autant qu'à notre époque, lieu de villégiature des Romains d'aujourd'hui, dont les villas ont remplacé celles de Pompée et de Domitien.

Après Albano on passe à Ariccia, — j'en parlerai tout à l'heure plus longuement, — puis on arrive à Genzano, petite ville, joliment située, qui est le point terminus du voyage. On est à 450 mètres d'altitude, entouré de tous côtés de restes vénérables, pleins de vieux souvenirs : au nord, Albe-la-Longue, la mère de Rome, se cache dans un repli de la montagne ; au sud, sur une éminence, Lanuvium brille au soleil. Au sommet du Monte-Cavo s'élevait le temple de Jupiter Latialis, construit par Tarquin le Superbe, où se célébraient les fêtes de la Confédération latine ; au pied de la colline, que couronne Genzano, dort le lac de Némi.

Je connais peu de paysages plus beaux, d'une beauté plus grave, plus souverainement calme que le lac de Némi. Il occupe le fond d'un ancien cratère, comme celui d'Albano, mais son étendue est bien moindre : il ne mesure pas plus de 4 kilomètres de tour. Les pentes qui forment les parois de ce vaste cône sont couvertes d'une végétation luxuriante qui déborde de toutes parts sur les crêtes et va mourir dans l'eau. De nombreuses essences d'arbres ou d'arbustes y voisi-

nent ; le chêne vert et le pin parasol, l'orme et le châtaignier; la broussaille et la vigne. Mais, chose étrange, cette verdure, même sous les feux du soleil, garde une teinte sombre et discrète. Seuls, deux taches blanches tranchent sur la sévérité de l'ensemble : Genzano au Sud-Ouest avec son clocher, Némi au Nord-Est avec son château. Sombres aussi sont les eaux silencieuses du lac ; elles ne connaissent point les teintes éclatantes des lacs de l'Italie du Nord, ni les bleus estompés des lacs d'Annecy et du Bourget; leur surface a les reflets métalliques, l'aspect glacial et mystérieux de l'airain. On s'étonne que les anciens n'aient point placé sur ces bords l'entrée des Enfers plutôt qu'aux rives de l'Averne.

Ce lac était formé et le pays environnant était habité longtemps avant que le dernier cratère fût éteint dans le massif des monts Albains ; mais la population qui occupait alors la région devait mener une existence bien précaire et, en tout cas, singulièrement agitée. Toujours sous la menace de quelque nouvelle éruption, ces êtres primitifs vivaient dans un émoi continuel: on peut se figurer aisément leur effroi devant les commotions qui secouaient brusquement le sol, devant le ciel obscurci par les cendres qui tombaient sur la campagne, devant la lave qui les forçait d'abandonner en toute hâte leurs villages, devant les grondements sourds ou les paroxysmes éclatants qui se répercutaient de colline en colline. Un

pareil milieu ne pouvait donner naissance qu'à des légendes terribles.

Et en effet, dans ce sévère et beau paysage, dans cette contrée sauvage qui fut longtemps et presque jusqu'à nos jours, un repaire de brigands, se déroulaient jadis, disait-on, des scènes dramatiques. Le géographe Strabon, Servius, le commentateur de Virgile, d'autres encore nous en ont gardé le souvenir. « En avant du bois sacré, écrit Strabon, est un lac — on dirait presque une mer — environné comme le bois et le temple, d'une chaîne ininterrompue de coteaux élevés, qui donnent à cet endroit l'aspect d'un abîme. Là règne une coutume barbare et vraiment scythique: car on nomme prêtre celui qui a tué de sa main son prédécesseur. » Au milieu du bocage, en effet, croissait un certain arbre, dont aucune branche ne devait être cueillie et autour duquel, pendant toute la journée et aussi pendant une partie de la nuit, on voyait errer le titulaire du sacerdoce: il tenait à la main une épée et regardait avec inquiétude, de toutes parts, prêt à se défendre contre les attaques. C'est que l'étranger qui avait pu réussir à arracher un rameau de l'arbre sacré acquérait, par là même, le droit de le provoquer en combat singulier; ce rameau était, d'ailleurs, ajoute encore la tradition, le rameau d'or, toujours renaissant, que sur l'ordre de la Sibylle, Enée avait cueilli avant de descendre aux Enfers. Si le nouveau venu, après un

combat sans merci, arrivait à tuer son rival, il prenait sa place et occupait l'emploi à son tour, jusqu'à ce qu'il tombât lui-même sous les coups d'un plus fort. Cette fonction si précaire, si pleine d'angoisses et de dangers, lui conférait le titre de Roi du Bois, *rex Nemorensis;* mais « aucune tête couronnée, dit M. Frazer, ne fut jamais plus inquiète, et ne vit dans son sommeil de rêves plus terribles. D'un bout de l'année à l'autre, été comme hiver, que le temps fût beau ou laid, il devait veiller seul et ne pouvait dormir qu'au péril de sa vie. La moindre distraction dans sa surveillance, la moindre diminution de sa force ou de son adresse le mettait en danger. La vieillesse était pour lui une condamnation à mort. »

Les choses se passaient encore ainsi au commencement de l'époque impériale, puisque, au dire de Suétone, le même prêtre étant depuis plusieurs années en possession de la royauté à Némi, l'empereur Caligula lui suscita un concurrent plus robuste qui le mit à mort. La coutume persistait même, d'après des témoignages contemporains, à l'époque des Antonins.

Quelle est l'origine de ce singulier sacerdoce? Comment a-t-on essayé de l'expliquer? Peut-on arriver à le faire? C'est ce que vous me dispenserez de vous dire aujourd'hui. Il faudrait un livre entier, comme celui que M. Frazer a écrit sous le titre de « *Le Rameau d'or* », pour discu-

ter une semblable question — sans arriver, d'ailleurs, à un résultat scientifiquement certain. Il me suffira de vous avoir rappelé ce que racontait la légende du Roi de Némi et dans quel milieu se placent ceux qui en sont les héros.

Ce n'est point, au reste, le seul récit merveilleux que les auteurs anciens nous aient conservé sur Némi et sur son bois sacré. Au bord du lac existait — et j'en parlerai tout à l'heure plus longuement — un temple de Diane. Or, suivant certains, cette Diane n'était autre que la Diane Taurique. Oreste, raconte Servius, après avoir tué le roi Thoas, souverain de la Chersonèse, prit la fuite, enlevant sa sœur et emportant avec elle la statue de Diane ; il les emmena en Italie et les établit dans le voisinage d'Aricie. On sait que l'Artémis scythique était l'objet d'un culte sanglant : on sacrifiait sur ses autels tout étranger qui abordait dans le pays. Voilà qui explique très bien la genèse de l'invention romanesque que je viens de rapporter. Une Diane adorée dans une contrée où régnait la coutume cruelle qui présidait à la succession des prêtres de Némi ne pouvait être qu'une Diane barbare et sanguinaire. De là à l'identifier à l'Artémis de Scythie, cette figure farouche popularisée par la poésie et la tragédie, il n'y avait qu'un pas et le pas fut rapidement franchi. Bien entendu, les pauvres gens du Latium qui accouraient à Némi pour implorer le secours de la déesse ne se souciaient

point de cette mythologie compliquée; ils ne connaissaient que la vieille divinité qui, de temps immémorial, guérissait les maux du corps et consolait les douleurs, et se souciaient fort peu de savoir si elle était parente, ou non, de la Diane de Tauride dont la grecque Iphigénie avait été prêtresse.

Sur ces deux légendes, d'autres s'étaient encore greffées. Le bois sacré avait donné asile à deux divinités secondaires. Nous y trouvons d'abord la nymphe Égérie, la compagne et la conseillère de Numa. A la mort de son époux, elle s'était réfugiée dans cet asile écarté pour pleurer à loisir, jusqu'au jour où Diane lui rendit le repos en la changeant en fontaine. Ovide nous a conté cette métamorphose (traduction de Th. Corneille):

D'une tranquille mort sa vieillesse est suivie;
Mais quel terrible coup dans le cœur d'Égérie!
Désolée, abattue, elle gémit, s'écrie,
Et fuyant mille objets qui pourraient la blesser,
Dans le bois d'Aricie, elle va s'enfoncer.
Là, par les vifs regrets où l'amour la condamne,
Elle interrompt le culte ordonné pour Diane,
Depuis que par Oreste en ce lieu retiré
Son simulacre mis s'y trouve révéré.
Combien hélas, combien, pour adoucir ses peines,
Les Nymphes de ce bois et celles des fontaines
Font-elles chaque jour d'inutiles efforts
Contre le désespoir que marquent ses transports!

Ses ennuis, dont le temps ne peut la consoler,
Ne font de jour en jour que se renouveler.
Enfin, couchée un jour au pied d'une montagne,
Pleine de la douleur qui partout l'accompagne,
Elle se fond en pleurs et fait, plus que jamais,
Sur le mal qui l'accable entendre ses regrets.
Diane en est touchée, et, pour finir sa peine,
Elle fait de son corps une large fontaine,
Dont les eaux sous son nom commençant à courir,
Abondantes toujours, coulent sans se tarir.

Inutile de vous dire, n'est-ce pas, que cette nymphe Égérie n'est que la personnification d'une fontaine vénérée à côté de Diane, comme divinité mineure. La source existait encore il y a quelques années et tombait dans le lac de Némi en gracieuses cascades, à l'endroit appelé *Le Mole;* depuis, elle a été captée et conduite à Albano. Elle a des qualités naturelles qui n'avaient pas échappé aux Romains; nous verrons que les dévots de Diane en usaient; les poètes eux-mêmes s'y abreuvaient: « Moi aussi, j'en ai bu, dit Ovide, et souvent, mais à petites gorgées : c'est Égérie qui fournit ces eaux, la déesse chère aux Camènes. » Il paraît même qu'elle est efficace pour les archéologues. M. Lanciani affirme qu'il a recouvré la santé et les forces en suivant cette vieille cure et qu'il pourrait, en toute honnêteté, apporter son offrande à la divinité secourable, depuis si longtemps oubliée.

Heureuses gens d'Albano qui peuvent, chaque

jour, boire les larmes de la nymphe Égérie !

Autre divinité secondaire locale : Virbius, qui n'aurait été autre que le jeune Hippolyte, dont vous connaissez tous la fin lamentable, sous les pieds de ses chevaux affolés. Cette fois c'est Virgile qu'il faut interroger (traduction de Delille) :

Victime, nous dit-on, d'un discours suborneur,
Hippolyte périt en proie à la colère
D'une injuste marâtre et d'un crédule père ;
Et, ministres fougueux de leurs cruels transports.
Ses chevaux effrénés déchirèrent son corps.
En faveur de Diane et des pleurs d'Aricie,
L'art puissant de Péan le rendit à la vie.....
Mais Diane cacha l'objet de tant de pleurs
Dans les plus noirs abris de ses bois protecteurs
Et la nymphe Égérie en fut dépositaire.
C'est là que, loin du monde, inconnu, solitaire,
Le héros coule en paix ses jours mystérieux ;
Mais pour tromper l'oreille aussi bien que les yeux,
Appelé Virbius par la belle Égérie,
Il prit un autre nom avec une autre vie.
Les coursiers, cependant, sont bannis de ces bois.

Le dernier vers vous donne la raison de l'assimilation faite entre Virbius et Hippolyte. Du moment que les chevaux ne pouvaient pas pénétrer dans le bois sacré d'Aricie, c'est qu'il devait y avoir quelque personnage auquel ils avaient été funestes, ce qui était précisément le cas d'Hippolyte. Virbius ne pouvait donc être qu'Hippolyte. Servius, lui, l'identifiait au soleil. Je ne suivrai

pas les auteurs modernes dans les hypothèses qu'ils ont mises en avant au sujet de ce dieu mystérieux ; car je vous ai convoqués à faire avec moi un pèlerinage véritable, non à visiter des sanctuaires imaginaires.

On a longtemps discuté pour savoir à quel endroit précis s'élevait autrefois le temple de la *Diana Nemorensis* et l'on a émis plusieurs opinions différentes, jusqu'au jour où l'on est arrivé à en retrouver des restes indéniables. Dès lors, il ne restait plus qu'à fouiller l'édifice et ses environs pour être fixé soit sur la nature de la divinité, soit sur la qualité de ses adorateurs. C'est le résultat de ces fouilles, plusieurs fois reprises et abandonnées, qu'il convient d'abord de vous exposer.

A une centaine de mètres du lac, au pied de la petite ville de Némi, vers le couchant, existe une plate-forme artificielle de 300 mètres de long sur 170 de large, qui regarde le sud. L'endroit, appelé *Il Giardino*, est la propriété de la famille Orsini. La plate-forme repose à la partie antérieure sur un mur de soutènement, épaulé par des contreforts triangulaires, et se termine du côté opposé par une muraille, ornée de niches et précédée d'un portique soutenu par des colonnes doriques, qui empêche le glissement des terres sur la pente. C'était là l'emplacement du temple de Diane, l'*area* où il s'élevait.

Le sanctuaire se trouvait, non pas au centre

même de la plate-forme suivant l'usage, mais plus rapproché de l'angle septentrional. Les murs en ont disparu depuis longtemps. Il n'en reste plus que des traces bien misérables, assez cependant pour qu'on puisse constater que son soubassement mesurait 30 mètres sur 15 et qu'il était divisé, suivant l'usage, en *pronaos* ou vestibule, en *cella* ou sanctuaire et en *opisthodome* ou colonnade postérieure.

Sur le reste de la plate-forme étaient dispersées des constructions plus humbles, irrégulièrement disposées, comme il advient dans les édifices religieux, toutes les fois que l'on n'obéit point à un plan d'ensemble et qu'on est contraint de céder chaque jour quelque partie de mur ou d'édifice à la dévotion envahissante des fidèles. C'était surtout, naturellement, des chapelles, des autels plus ou moins riches, ornés d'ex-voto et de statuettes ; tels les deux petits sanctuaires d'Isis dont je reparlerai tout à l'heure et un autre, élevé à l'époque d'Auguste par un fils du roi des Parthes, Phraatès.

Un peu plus loin, en dehors de l'enceinte sacrée, vers le nord-ouest, on a trouvé les restes des habitations réservées aux prêtres et à leurs auxiliaires ; et aussi des piscines, éléments indéniables de l'établissement hydrothérapique annexé au temple. Il semble bien, en effet, que cet Artémisium avait le double caractère de lieu de piété et d'hôpital. Il en était bien souvent ainsi

dans l'antiquité et point n'est besoin de sortir de France pour trouver, à notre époque encore, des exemples d'une telle dualité. Vitruve fait même, de cette dualité, un des préceptes de son traité d'architecture. « La bienséance, dit-il, sera conforme à la nature des lieux si l'on choisit les endroits où l'air est le plus sain et les fontaines les plus salutaires, pour y placer des temples, principalement ceux qu'on élève à Esculape et à la Santé et aux autres divinités auxquelles on attribue la vertu d'opérer le plus de guérisons. Les malades qui passeront d'un endroit malsain dans un lieu dont l'air est pur et qui feront usage d'eaux salubres se guériront plus promptement. D'où il résultera que la nature du lieu fera naître, en faveur de la divinité, une dévotion plus grande. »

Bon nombre de sanctuaires répondaient à ces conditions. Je n'en veux pour exemple que le temple d'Esculape situé à Rome, au centre de l'île du Tibre : la source bienfaisante dont usaient les malades dort aujourd'hui encore au fond du puits encastré dans les marches du maître-autel de l'église Saint-Barthélemy. On lisait autrefois sur la margelle ces mots bien significatifs : « Que celui qui a soif vienne vers la source et y puise une boisson salutaire ! » Diane ou plutôt la nymphe Égérie, son auxiliaire, pouvaient adresser un semblable appel aux pèlerins de Némi.

Les guérisons n'étaient pas rares — naturelle-

ment — dans le temple de Diane ; et pour l'en remercier, on lui consacrait des ex-voto en terre cuite ou en métal, image de la déesse, portrait du dévot, membre malade, objets personnels, boutons, fibules, bracelets, anneaux, épingles, lampes, vases, monnaies de toute nature, y compris celles qui ont reçu le nom d'*aes rude*, voire même des instruments de chirurgie. Car il semble bien qu'à Némi les malades venaient chercher le soulagement des maux les plus divers.

Certaines terres-cuites fournissent à cet égard des renseignements concluants. Sur les unes on voit des femmes enceintes, sur d'autres de jeunes mères allaitant leurs nourissons. La Diane du lieu était donc une Diane-Lucine, celle qui préside à la naissance des enfants. Mais elle avait aussi pouvoir sur d'autres misères. Parmi les objets provenant de Némi, qui sont exposés aujourd'hui dans les vitrines du Musée des Thermes, à Rome, on remarque, à côté d'images de pieds, de mains et d'oreilles ou d'autres parties du corps humain, des terres-cuites qui représentent des ventres largement ouverts ; dans la fente béante on a figuré des viscères à nu. Les spécialistes qui ont étudié ces pièces anatomiques d'un autre âge ont déclaré, paraît-il, que l'œuvre était trop grossière pour qu'on pût en tirer des enseignements précis ; du moins doit-on conclure, de leur existence même, que, parmi les malades affluant à Némi, certains avaient

subi de terribles opérations et, rendus à la santé, tenaient à offrir à la divinité bienfaisante une preuve manifeste de leur reconnaissance.

Des places spéciales étaient réservées dans le sanctuaire à ces ex-voto. C'étaient soit des surfaces verticales, des pans de murs garnis de clous auxquels on suspendait les terres-cuites ou les bronzes, soit des surfaces horizontales, planches ou dalles de pierre, où on déposait les objets en équilibre. Quand l'accumulation des ex-voto était trop considérable, et que les abords du temple commençaient à être encombrés, ce qui devait arriver relativement assez vite, il fallait trouver un moyen de faire de la place pour les offrandes futures; d'autre part, on ne pouvait pas détruire des objets consacrés à la divinité et, par suite, à jamais exclus du monde profane, ni les rejeter simplement dans la circulation à la disposition des marchands avisés qui les auraient mis en vente une seconde fois. On creusait donc dans un coin de l'area du temple des fosses profondes, — ce que l'on nommait des *favissae*, — et l'on y enfouissait pieusement, après les avoir auparavant brisés ou détériorés, ces humbles présents de la piété populaire. L'archéologie, qui n'est retenue par aucun scrupule religieux, n'hésite pas, quand le hasard lui offre cette bonne fortune, à vider ces dépôts vénérables, comme elle vide les tombes les plus secrètes. C'est ce qui est advenu à Némi, aussi bien qu'ailleurs ;

on a tiré des *favissae* de l'area la plus grande partie des ex-voto dont je viens de vous parler ; les autres ont été recueillis çà et là, au cours des fouilles, sur toute l'étendue du terrain consacré, ou dans les chapelles qui entouraient la cour.

On aimerait, à l'aide des fragments d'architecture de toute sorte trouvés en même temps, à se faire une idée de l'édifice lui-même, de sa disposition extérieure et intérieure, de son ornementation, de ses richesses ; mais tout cela nous le devinons plutôt que nous ne le voyons véritablement.

Des antéfixes en terre cuite, représentant Diane elle-même, ont été exhumées tout autour de l'enceinte consacrée ; elles garnissaient donc le bord du toit des portiques latéraux. D'autres, figurant des sujets différents, appartenaient aux diverses chapelles. Des tuiles de bronze doré proviennent assurément de la couverture du temple ; on rapporte au revêtement de la *cella* des plaques de même métal. Il a pu être établi aussi que la frise du sanctuaire était divisée, de place en place, par des représentations de carquois, en bronze pareillement doré, comme celles des temples doriques l'étaient par des triglyphes.

Un simple détail permet de se rendre compte des richesses extraordinaires que la Diane d'Aricie devait posséder et des dons précieux de toute sorte qu'on lui apportait journellement. On sait

que le catalogue des objets de prix et des œuvres d'art appartenant aux temples était soigneusement conservé dans leurs archives ; quelquefois même il était gravé sur le marbre ou sur la pierre. Or, en 1871, on trouva dans l'Artémisium de Némi, sur un pilier transporté aujourd'hui au château Orsini, le document suivant :

Objets offerts aux deux chapelles d'Isis

Première chapelle. — Dix-sept statues ; une tête du Soleil ; quatre statues d'argent ; un bouclier ; deux autels de bronze ; un trépied d'airain ; une coupe d'argent et une patère ; un diadème orné de gemmes ; un sistre d'argent doré ; une coupe dorée ; une patère ornée d'épis ; un collier de béryles ; deux bracelets avec gemmes ; autre collier avec perles au nombre de sept ; un pendant d'oreilles de dix perles ; deux coquillages précieux ; une couronne ornée de perles, de vingt et une topazes et de quatre-vingt-quatre escarboucles ; une balustrade de bronze soutenue par huit hermès, en dehors et en dedans ; vêtement de lin : une tunique, un pallium, une ceinture avec application d'argent, une stola ; autre vêtement de lin sans application.

Deuxième chapelle. — Un vêtement de soie pourpre et couleur turquoise ; une vasque de marbre soutenue par une colonnette ; une hydrie ; un costume de lin pourpre avec des broderies d'or et une ceinture d'or ; deux tuniques, l'une

avec, l'autre sans ceinture et un petit manteau ; un costume blanc, tunique, stola, ceinture et pallium.

Si deux sanctuaires secondaires, consacrés à une divinité étrangère, renfermaient une série d'objets si précieux, quels devaient être les trésors amassés dans l'Artémisium lui-même !

L'examen de tous les débris découverts à l'emplacement du temple nous amène encore à d'autres conclusions. On peut en déduire que le sanctuaire eut une très longue durée. Le culte de Diane dut être inauguré en ce lieu à une époque qui se perd dans la nuit des temps. Exception faite, pourtant, de ces bronzes grossiers que l'on nomme *aes rude*, on ne remonte pas plus loin par les documents que le IVe siècle avant J.-C. Le moment de la plus grande prospérité se place au dernier siècle de la République et aux deux premiers siècles de l'Empire. A cette période appartiennent les offrandes les plus riches et les plus nombreuses. Le temple continua d'être fréquenté au moins jusqu'aux environs du Ve siècle, ainsi que l'attestent les monnaies de Probus et de Constantin rencontrées dans les déblais.

Que devint-il ensuite dans l'écroulement du paganisme ? Il suffit, pour répondre à la question, de rappeler qu'en 1895 on a trouvé, tout près de l'*area*, les restes d'un four à chaux.

Or, pendant cette longue série d'années, il fut d'usage de célébrer particulièrement à Némi un

certain jour de l'année, celui des Ides d'août, le 13 de ce mois, qui était également, à Rome même, l'occasion de fêtes religieuses sur l'Aventin, au temple de Diane. Ce jour-là, les femmes se rendaient en pèlerinage à Némi pour remercier la déesse de ses faveurs ou lui en demander de nouvelles. Écoutez à ce sujet, le poète Ovide, dans ses *Fastes* :

« Dans la vallée d'Aricie, entouré d'une épaisse forêt, est un lac, depuis longtemps consacré par la religion. Là se cache Hippolyte, déchiré par ses coursiers ; aussi jamais ne voit-on de chevaux en ces lieux. Des voiles pendent en larges tissus le long des buissons et la reconnaissance a consacré un grand nombre de tableaux à la déesse. Souvent, après un vœu exaucé, le front ceint de couronnes, les femmes romaines viennent en ce lieu portant à la main des cierges allumés. »

La fête avait lieu la nuit, à la lueur des torches. Pour arriver à Némi, à l'heure dite, il fallait quitter Rome dès le matin, si l'on avait les moyens de transport ou la force physique nécessaires pour franchir en une journée la distance de 30 kilomètres environ qui séparait les deux points ; sinon on divisait la course par étapes. Le chemin était superbe : on suivait d'un bout à l'autre la fameuse voie Appienne, la « reine des voies romaines ». Nul n'ignore qu'elle existe encore aujourd'hui, presque intacte sur un bon

nombre de kilomètres et qu'elle a été étudiée dans le plus grand détail par ceux qui se sont occupés de la topographie du Latium. Il est donc assez aisé de suivre pas à pas, pour ainsi dire, les dames romaines dans leur voyage et de faire en leur compagnie, comme Ovide, leur pèlerinage annuel. Nous aurons, d'ailleurs, un autre camarade de route, le poète Horace. Un jour, vous le savez, il lui prit envie de voyager et de se rendre à Brindes, où était Antoine et où l'on attendait Octave ; pour y arriver il fallait prendre la voie Appienne. Le récit de ce voyage forme le sujet d'une de ses satires. Le conteur n'insiste pas beaucoup sur sa première journée, sans doute parce que le terrain était trop connu des Romains de Rome pour qu'il fût intéressant d'en parler, et aussi parce qu'il ne lui était rien arrivé qui sortît de l'ordinaire ; mais les commentateurs modernes ont comblé la lacune et suppléé à son silence. Nous leur demanderons à l'occasion des renseignements.

Donc, au jour dit, la foule des femmes qui voulaient se rendre à Némi pour faire leurs dévotions prenait la direction de la voie Appienne ; et là, chacune, suivant ses ressources ou ses préférences, se mettait en route. Les plus modestes partaient à pied, la robe retroussée, en bande joyeuse ; d'autres montaient sur un cheval ou sur un mulet, surtout les malades, assez vigoureuses encore pour pouvoir se passer d'un

brancard ou d'une petite voiture. Les plus fortunées se faisaient porter en litière par leurs esclaves ou s'installaient commodément dans un chariot bien attelé. Lorsqu'on n'en possédait pas en propre, on s'adressait à des loueurs, à des corporations de voituriers, comme il en existait aux portes de toutes les grandes villes. La vieille voie romaine, pourtant si fréquentée d'habitude, prenait ce jour-là une animation extraordinaire. On n'y rencontrait plus seulement l'homme riche, fatigué de la ville, qui se rendait à sa villa ; ou l'affranchi, fier de sa récente fortune, qui venait faire montre de ses chevaux de prix ; ou le commerçant qui se dirigeait en hâte vers les ports de Pouzzoles et de Brindes, points d'attache des bateaux ; ou le campagnard qui apportait au marché ses fruits et ses légumes, au pas d'un bœuf placide ou d'un âne têtu ; mais un mélange de tous les âges et de toutes les conditions : des femmes vieilles et malades et des jeunes filles, des mères et des petits enfants, vêtus des couleurs les plus diverses, riant, bavardant, criant. Tel était le spectacle qu'offraient naguère nos routes de France, aux abords de pèlerinages célèbres, alors qu'il n'existait ni chemins de fer, ni trains de plaisir ; c'est celui que le voyageur peut encore contempler dans le pays d'Orient, au voisinage de quelque tombeau vénéré, où les femmes se rendent à jour fixe pour honorer la sainte qui y repose, portant au bras,

dans quelque étoffe voyante ou dans quelque panier, les provisions de bouche nécessaires et tenant à la main les cierges multicolores chers à leur piété.

La voie Appienne sortait de Rome par la porte Capène et, dès les premiers pas, on voyageait en pleine histoire ou, si vous voulez, en pleine légende. C'est devant la porte Capène qu'Horace vainqueur avait rencontré sa sœur Camille et que, outré des reproches qu'elle lui adressait, il l'avait assassinée en s'écriant : « Meurs, avec ton amour déplacé, femme oublieuse de tes frères morts et de ton mari, oublieuse de ta patrie ! et que meure ainsi quiconque pleurera un ennemi de Rome ! » On avait enseveli la jeune femme tout auprès, au bord de la route, sous un tombeau monumental. Un peu en avant reposaient dans une ancienne carrière de tuf, transformée en crypte, que l'on visite aujourd'hui encore, la série des illustres Scipions ; les uns, comme Barbatus, grand-père de l'Africain, dans des sarcophages élégants ; les autres dans de simples excavations, creusées à même le roc. Puis on passait sous un arc de triomphe élevé à Drusus par le sénat en souvenir de ses victoires ; la statue équestre du personnage le surmontait accostée de deux trophées. La porte franchie, on avait devant soi la campagne romaine. Et dès lors commençait pour le voyageur une longue pérégrination entre deux files interminables de

monuments funéraires, de toute taille et de toute forme, qui bordaient le chemin à droite et à gauche. Pour qui ne craignait point de remuer les souvenirs du passé, il y avait là ample matière à la curiosité, et, pour qui en était capable, à la réflexion. On n'avait pas franchi un mille depuis la porte qu'on avait déjà dépassé le tombeau d'un favori de Domitien, Abascantus, et de sa femme; le colombaire des esclaves et des affranchis de Livie, femme d'Auguste, où plus de quatre cents urnes cinéraires étaient enfermées. Un mille plus loin on se trouvait en présence d'un grand monument circulaire, encore debout aujourd'hui. Sur la face, dans un cadre, se lisent les mots : « Tombeau de Caecilia Metella, fille de Q. Caecilius Creticus, femme de Crassus ». Il fut élevé une cinquantaine d'années avant notre ère. Sa partie supérieure se terminait jadis par un cône surmonté de quelque motif ornemental : au moyen âge on rasa cette couverture et on fit du sommet de la tour la plate-forme d'une forteresse. La famille Caetani qui la possédait alors, s'y retrancha pour pouvoir surveiller à son aise les mouvements de son ennemie, la famille des Colonna. Les créneaux qui couronnent l'édifice remontent à cette époque. Cette transformation le sauva.

Au quatrième mille, en passant devant le tombeau du philosophe Sénèque, on pouvait se rappeler la noblesse de sa mort et méditer sur

la reconnaissance des empereurs. Tacite nous a raconté comment l'illustre précepteur de Néron, revenant de Campanie, s'était arrêté dans une propriété qu'il possédait à cet endroit. Il était à peine arrivé qu'un centurion se présente à lui, de la part du prince, pour lui signifier son arrêt de mort. Cette nouvelle n'abattit point sa fermeté d'âme ; entouré de ses amis, qui fondaient en larmes, il les consolait ; il leur léguait, disait-il, l'image de sa vie ; il les exhortait à suivre les préceptes de la philosophie. Puis, après avoir embrassé sa femme, il se fit ouvrir les veines du bras. Mais, son corps, affaibli par la vieillesse et par un régime austère, ne laissait échapper le sang que goutte à goutte : il ordonna que, pour hâter la mort, on lui coupât les veines des jambes et des jarrets. Comme la fin était encore trop lente à venir, il avala du poison ; enfin on le porta au bain, dans l'étuve brûlante, dont la vapeur le suffoqua.

Le cinquième mille avait été témoin d'un fait plus célèbre encore. Là s'était livré le combat des Horaces et des Curiaces ; là étaient tombés deux des champions de Rome. La lutte héroïque de ces héros est trop connue pour qu'il soit besoin d'y insister. Je me contenterai de vous rappeler qu'au dire de Tite-Live, on voyait encore de son temps les tombeaux de ces braves, à la place où chacun d'eux avait reçu la mort, « les deux Romains ensemble et plus

près d'Albe, les trois Albains, du côté de Rome, à quelque distance les uns des autres, suivant qu'ils avaient combattu ». Or il existe, au cinquième mille de la voie, deux tombeaux circulaires, en forme de tumulus, que chaque printemps recouvre d'un tapis de verdure et de fleurs sauvages. La piété populaire leur a donné le nom de « tombeaux des Horaces », et la nature semble vouloir y réaliser le vœu du viel Horace :

Que des plus nobles fleurs leurs tombes soient couvertes !

Scientifiquement, rien n'autorise à croire que l'appellation soit méritée, bien au contraire ; mais est-il plus certain que les Horaces aient jamais existé, qu'ils aient jamais combattu contre les Curiaces ? A des personnages légendaires il faut bien créer des tombeaux légendaires. Il suffisait à ceux qui passaient devant ces tombes de savoir qu'ils s'inclinaient devant des soldats morts pour la gloire de leur patrie et, pour ainsi dire, devant leur patrie elle-même.

Une sépulture plus modeste faisait vis-à-vis à ces tumulus, de l'autre côté de la voie. Le défunt, M. Caecilius, peut-être un parent de Pomponius Atticus, l'ami de Cicéron, y avait fait inscrire une épitaphe en vers, digne d'attirer les regards des voyageurs : « Ce monument, y était-il dit, a été fait pour Marcus Caecilius. Passant, il m'est agréable de te voir arrêté

auprès de ma demeure. Bonne réussite dans tes affaires, bonne santé et dors sans soucis ! » On ne saurait être plus accueillant que ce défunt.

Au delà, il n'existait plus de tombeaux notables ; et pourtant l'un d'eux, aux environs du sixième mille, n'eût pas manqué d'attirer l'attention des dévotes de Diane et d'exciter leur curiosité, si elles avaient pu prévoir la fable que les savants du moyen âge devaient inventer à son sujet. En avril 1485, on y fit une découverte qui émut fortement les contemporains. L'un d'eux écrivit, à ce propos, à son correspondant :

« Connaissant votre amour des nouveautés, je vous envoie la nouvelle d'une trouvaille qui vient d'être faite sur la voie Appienne, à cinq milles de la porte, à l'endroit appelé *Statuario*. Quelques ouvriers, en cherchant des pierres et des marbres, découvrirent un sarcophage de grande beauté : il contenait un corps de femme avec une tresse de cheveux derrière la tête, à la façon des Hongrois de nos jours. Le cadavre était couvert d'un vêtement tissé d'or et attaché avec des cordelettes d'or. Vêtement et cordelettes furent dérobés, au moment de la découverte, en même temps qu'un anneau qu'il portait au second doigt de la main gauche. Les yeux étaient ouverts ; le corps, remarquablement conservé, présentait une telle élasticité que la chair pouvait se creuser sous la pression du doigt et reprendre aussitôt sa position première. La forme du corps

était extrêmement belle et l'apparence, celle d'une jeune fille de vingt-cinq ans. Beaucoup l'identifient à Tulliola, fille de Cicéron, et je serais assez disposé à le croire parce que j'ai vu, fermée, tout près de là, une tombe avec le nom de Marcus Tullius et parce que l'on sait que Cicéron possédait une propriété dans les environs. Mais si personne ne peut dire de qui elle était fille, il est certain qu'elle était noble et riche de naissance. Le corps devait sa conservation à une couche de myrrhe, de baume et d'huile de cèdre, épaisse de deux pouces, dont il était enduit. La peau était blanche, douce et parfumée. On ne saurait décrire le nombre et l'enthousiasme de la multitude venue pour admirer cette merveille. Afin d'en faciliter la vue, les conservateurs ont accepté de porter ce beau corps au Capitole. Le sarcophage n'a pas encore été amené à Rome, mais on m'a dit qu'on y lit : « Ici dort Julia Prisca Secunda. Elle a vécu vingt-six ans et un mois. Elle n'a commis d'autre faute que de mourir. » Il paraît qu'un autre nom est gravé sur la même tombe, celui de Claudius Hilarus, qui mourut à quarante-six ans. A en croire les bruits qui courent, ceux qui ont trouvé la tombe ont disparu, emportant avec eux de grands trésors. »

D'autres témoignages complètent cette lettre et précisent certains détails. Le sarcophage était noyé dans la construction du soubassement et le

couvercle en était scellé au plomb. Quand on le souleva, une forte odeur de térébenthine et de myrrhe se répandit au dehors, au grand étonnement des assistants. Le corps était soigneusement déposé dans le sarcophage ; les jambes et les bras avaient conservé leur souplesse. La chevelure, blonde, était enfermée dans un filet d'or. La couleur de la chair donnait l'illusion de la vie. Les yeux et la bouche étaient à moitié ouverts et si l'on tirait à soi la langue, elle reprenait d'elle-même sa place naturelle.

Pendant les premiers jours qu'elle fut exposée au Capitole, cette relique ne présenta aucun signe de décomposition. Le troisième jour, on commença à noter des indices de putréfaction ; la figure et les mains devinrent noires. Il fallut songer à se défaire de ce corps, que l'on avait réveillé de son sommeil de douze siècles et plus, pour satisfaire la curiosité de ses compatriotes d'un autre âge. Au lieu de le reporter dans le monument que lui avaient élevé ses parents, on chercha à s'en débarrasser à bon compte. Les uns disent que, sur les ordres du pape Innocent VIII, on l'enterra en secret au pied des murailles de la ville ; d'autres racontent qu'on le jeta dans le Tibre.

Arrivées vers le neuvième mille, les femmes qui se rendaient à Némi trouvaient devant elles une côte qui montait vers la ville de Bovilles, localité célèbre dans l'histoire du Latium. Après

la destruction d'Albe-la-Longue, Bovilles lui avait succédé comme cité sainte ; elle avait reçu en dépôt la garde des sanctuaires et des cérémonies célébrées chaque année sur les monts Albains. Aussi le lieu était-il demeuré cher à la piété populaire. On n'oubliait pas, non plus, que suivant la tradition, c'est de Bovilles que partait, chaque matin, la bonne déesse Anna Perenna, déguisée en vieille femme pour porter tout fumants aux plébéiens retirés sur le Mont-Sacré, les gâteaux qu'elle avait passé la nuit à pétrir. Ceux qui ne voulaient pas remonter si haut dans les annales romaines savaient que Bovilles avait reçu le corps d'Auguste, mort à Nola ; que les conseillers municipaux des villes voisines l'y avaient conduit pieusement et que, là, les chevaliers étaient venus de Rome le recevoir pour l'emmener ensuite solennellement dans la capitale. C'est donc avec respect que l'on traversait la petite ville, si riche en souvenirs.

Au delà on entrait sur le territoire d'Albano, peuplé jadis de villas. Le paysage qui se déroulait en ce point devant les yeux ne pouvait laisser insensible un Romain quelque peu soucieux des choses de sa patrie. « Parvenu, écrit Desjardins en racontant le voyage d'Horace à Brindes, sur le petit plateau où se trouve la moderne Albano, Horace voyait se dérouler à ses pieds toute la campagne romaine, le pays des Rutules et celui des Latins. Que de religieux et patriotiques sou-

venirs devaient éveiller dans l'âme d'un Romain du Ier siècle tant de lieux consacrés par la présence des dieux primitifs du vieux Latium et par les victoires des soldats laboureurs des anciens âges ! Combien les regards devaient se porter avec amour sur cette terre si chèrement conquise par la valeur des légions sous les rois et les consuls ! Toute l'histoire de ces temps héroïques semble se dérouler dans cette belle plaine : au loin dans les vapeurs dorées du Tibre, la Ville éternelle ; à l'horizon la mer calme et brillante aux derniers feux du jour, cette mer de Tyrrhénie qui a porté les vaisseaux troyens au rivage de Laurente, les Bois sacrés de Picus, de Jupiter Indiges ; la source du Numicius, habitée par les Nymphes, les oracles de Faune et de Pilumne, vers la côte maritime ; puis, plus près, le sol tant de fois arrosé par le sang de ces héros aux bras forts, aux mœurs pures, le champ où combattirent les Horaces et les Curiaces, où vainquirent les Cincinnatus, les Claudius, où Coriolan réunit contre Rome tant de peuples armés par sa colère, séparés par sa pitié. Au delà du Tibre, on voyait les sommets grisâtres de l'Etrurie. Sur la pente même qu'Horace venait de gravir, entre Bovilles et la villa de Pompée, avait eu lieu, peu d'années auparavant, la fatale rencontre de Milon et de Clodius. L'on devait montrer encore sur la voie Appienne le lieu où le client de Cicéron avait frappé sa victime et l'au-

berge où le corps sanglant avait été déposé près du temple de la Bonne-Déesse. »

A la sortie d'Albano, la route descendait par une pente assez rapide le flanc méridional du Mont-Albain, passait entre un lac desséché, à droite, et une colline, à gauche, et arrivait à Aricia, aujourd'hui Ariccia. C'était le premier gîte d'étape sur la voie Appienne ; là Horace s'arrêta le soir du jour où il s'était mis en route. « Sorti de Rome la grande, a-t-il écrit, Aricia m'offrit l'hospitalité ; l'auberge était modeste », ni plus ni moins sans doute, que la plupart des hôtels ouverts aux voyageurs le long des grandes routes dans le reste du monde romain. La société n'y était guère choisie : les palefreniers et les muletiers en formaient le fond. Tout le monde y criait : les cours et les chambres étaient pleines de fumée et de mauvaises odeurs, les coussins et les matelas étaient rembourrés de barbes de roseau en guise de plumes et habités en été par de nombreux insectes que Pline l'Ancien appelle *cauponarum aestiva animalia* et dont les *osterie* actuelles conservent pieusement la tradition.

La foule des femmes qui avaient quitté Rome dans la matinée arrivait à Aricia vers le soir. Un grand nombre demeuraient assurément quelque temps dans les auberges du lieu pour se reposer et pour prendre quelque nourriture; chacune sortait de son sac, de son panier, de

sa voiture les provisions qu'elle avait apportées et achetait sur place le complément. Vous saurez qu'Aricie était renommée par ses poireaux et que le pays produisait un vin excellent, dont il n'a pas perdu le secret. C'était un beau jour pour les cabaretiers du pays.

C'en était un aussi pour les mendiants, dont la multitude en cet endroit et l'avidité avaient passé en proverbe. Dès qu'ils voyaient arriver une voiture de pèlerins, ils se précipitaient au devant d'elle, imploraient les voyageurs, les fatiguaient de leurs inlassables supplications. Juvénal, parlant d'un vil flatteur, ne trouve rien de mieux que de le comparer à cette gent maligne : « il est digne, dit-il, de mendier aux chars d'Aricie et d'envoyer des baisers aux voitures qui descendent la pente du chemin. » Mais des dévots qui viennent en pèlerinage doivent avoir la main ouverte et la bourse complaisante. Diane était là pour les dédommager de leurs aumônes.

La nuit venue, il fallait songer à gagner le temple. Tandis que la voie Appienne continuait vers le sud-est, une route de traverse orientée vers l'est, le *Clivus Aricinus*, montait aux sommets qui dominent le lac ; les traces en existent encore sur une certaine longueur. La première partie, d'Aricie jusqu'à la villa Cesarini de Genzano, a totalement disparu ; mais à partir de là, on en suit très bien le

tracé pendant deux kilomètres, à travers les buissons et les arbres ; tantôt elle était faite d'une chaussée en cailloux agglomérés, tantôt, au contraire, elle est taillée à même le roc.

La pente s'élevait très rapidement de 150 mètres à 450 mètres. Arrivée au pied de la plate-forme qui supportait le temple, elle la contournait et pénétrait par le sud-est.

Qu'on se figure une belle nuit d'août, le ciel peuplé d'étoiles, la brise nocturne soufflant à travers le feuillage odorant des bois de chênes et de pins, échauffés par la chaleur du jour ; qu'on se représente cette longue théorie de femmes disséminées, un cierge à la main, sur toute l'étendue de la route ; les malades gravissant avec peine la colline, quand ils n'étaient pas portés à dos d'hommes ou d'animaux, le cœur joyeux, néanmoins, dans l'espoir d'une guérison prochaine, et impatients de se tremper dans la source sacrée ; tout ce peuple chantant des hymnes et récitant des prières en l'honneur de la déesse, du genre de celles qu'Horace a conservées dans son *Chant séculaire* :

« Toi qui ouvres le sein des mères à l'homme mûr pour la vie, ô douce Ilithyia, Lucine ou Génitale, sous quelque nom que tu veuilles être invoquée, protège les mères, multiplie les enfants.

« Reine des astres, déesse aux deux cornes de feu, écoute les vœux des jeunes Romaines.

« Toi qu'on adore sur l'Aventin et sur l'Algide, Diane, prête aux prières des enfants une oreille favorable ! »

Qu'on imagine encore les prêtres sortant au-devant de cette foule et lui ouvrant toutes grandes les portes de l'enceinte sacrée ; les fidèles s'y précipitant, les mains pleines d'ex-voto achetés dans les boutiques d'objets de piété voisines de l'entrée : statuettes, guirlandes, couronnes, tableaux représentant des miracles ; le temple illuminé ; les autels fumant de sacrifices ; le parfum de l'encens remplissant l'air, et, pour couronner la scène, le croissant de la lune étincelant en plein ciel et se reflétant dans l'eau sombre du lac, que les poètes appelaient le « Miroir de Diane ».

Grand et beau spectacle de piété ardente, cérémonie singulièrement émouvante, dont les assistants devaient longtemps garder, de retour dans leur demeure, un profond souvenir !

Quelques jours après mon excursion à Genzano, je revenais de Naples à Rome par le chemin de fer. L'obscurité commençait à envelopper la campagne ; et la forme des monts Albains qui fermaient l'horizon, s'effaçait, enveloppée par la nuit. Peu à peu, cependant, les villes de Genzano, d'Ariccia, d'Albano s'éclairèrent. D'abord de petites lumières éparses s'étaient allumées çà et là dans les maisons ; puis leur nombre s'était multiplié ; les points de feu ga-

gnaient de proche en proche, se poursuivaient, s'alignaient en files ; et leur éclat, tremblotant, leur donnait l'apparence de la mobilité.

Plongé dans la contemplation de ce spectacle et hanté par les souvenirs antiques que l'Italie éveille en nous, j'ai eu, ce jour-là, l'illusion passagère qu'une fois encore, les femmes de Rome allaient en procession au temple de Némi par la route d'Aricie et que c'étaient leurs cierges qui scintillaient, au loin, sur la montagne.

FIGURES DE ROMAINES AU DÉCLIN DE LA RÉPUBLIQUE

C'est un lieu commun de proclamer que la loi romaine était extrêmement dure pour la femme. Les anciens eux-mêmes l'ont dit : « Nos aïeux, écrit Tite-Live, ont défendu que la femme s'occupât même d'une affaire privée, sans avoir quelqu'un qui l'assiste. Ils ont voulu qu'elle fût toujours dans la main de son père, de ses frères, de son mari. » Si elle ne travaille pas comme ses esclaves à moudre le blé et à cuire les aliments, elle doit se tenir dans l'atrium de sa maison, filant et tissant au milieu d'elles, « les mains durcies et déformées par la laine d'Étrurie » ; elle doit administrer le ménage, nourrir elle-même ses enfants ; elle ne peut sortir dans les rues qu'au su de son mari et avec une escorte ; elle n'a, en aucune façon, la disposition de sa fortune ; elle est, en droit, la fille de son époux qui, comme un père, peut la frapper de toutes

les peines, même de la mort. Sa condition n'est pas très différente de celle d'une esclave.

C'est non moins un lieu commun de faire remarquer combien la réalité était éloignée de la théorie. Dès le début de Rome; on voit la distance qui sépare l'une de l'autre. Les compromis de la pratique corrigent la dureté des règlements. Cette femme, légalement enfermée chez elle et tenue pour la première des servantes, est, dans sa maison, entourée de respect, même de la part du chef de la famille ; elle prend place à table auprès de lui, au lieu de le servir ; on célèbre par des réjouissances et des cadeaux son jour de naissance et sa fête ; dans la rue les passants doivent lui céder le pas, et il est interdit de la toucher, même pour la citer en justice. Son mari, bien souvent, lui accorde une part active dans la gestion des affaires, et la consulte sur toutes les questions qui concernent leurs intérêts communs.

Aussi, la femme joue-t-elle un rôle important dans l'histoire romaine. « A chaque page, a dit M. Gide, on voit la femme apparaître. En vain les lois l'ont-elle exclue de toute participation aux affaires publiques; sans cesse son intervention, apparente ou cachée, décide des destinées de l'État. Il semble même que les Romains se soient complus, dans leurs annales ou leurs légendes, à attacher le nom d'une héroïne à chacun de leurs plus glorieux souvenirs; et, si l'on en croyait

l'histoire traditionnelle, Rome ne serait pas moins redevable à la vertu de ses matrones qu'à la sagesse de ses législateurs ou au courage de ses guerriers. C'est le dévouement conjugal, la piété filiale des Sabines qui, unissant le Sabin au Latin, a formé la nation romaine ; c'est à la chasteté de Lucrèce, c'est à l'innocence de Virginie que Rome, deux fois asservie par les Tarquins et par les décemvirs, dut deux fois l'occasion de sa délivrance ; les prières d'une épouse et d'une mère purent seules fléchir Coriolan et sauver la république ; les adroites suggestions d'une épouse ambitieuse surent inspirer à Licinius la loi célèbre qui consacra le triomphe de la démocratie romaine ; et les derniers héros de cette démocratie, les deux Gracques, furent formés par l'éducation, guidés par les conseils d'une mère... Que tous ces récits soient à demi légendaires, il n'importe : j'y vois l'expression naïve d'un sentiment populaire ; j'y trouve un témoignage irrécusable du respect et des honneurs dont les Romains des premiers siècles entouraient leurs épouses et leurs mères. »

Cet idéal qu'un Romain se faisait, dans les temps anciens, de la femme et de l'épouse, idéal mélangé à la fois d'un certain dédain, tel qu'on peut en avoir pour une gouvernante reléguée sinon à la cuisine, du moins à l'office, et d'un grand respect pour la compagne sur qui repose la bonne administration du ménage, pour la mère

de ses enfants, pour ce qu'on appellerait aujourd'hui « la patronne », est très nettement marqué sur les épitaphes de l'époque républicaine.

L'une d'elles, souvent citée, est ainsi conçue :

« Étranger, je n'ai que peu de mots à te dire ; arrête-toi et lis. Ici tu vois la tombe assez vilaine d'une femme belle. Ses parents la nommèrent Claudia. Elle chérit son mari de tout son cœur ; elle mit au monde deux fils ; l'un, elle le laisse sur terre ; l'autre, elle l'a descendu sous terre. Sa parole était agréable, sa démarche noble ; elle a gardé la maison, elle a filé la laine. J'ai dit. Passe ton chemin. »

Sur une autre, on lit :

« Ci-gît Amymone, femme de Marcus, très bonne et très belle, fileuse infatigable, pieuse, pudique, économe, chaste ; elle gardait la maison. »

Ce genre d'éloges devint même une de ces banalités funéraires qu'on inscrivit sur les tombes à toutes les époques et comme par tradition ; on en trouve des exemples encore assez tard, à la période impériale et dans les provinces les moins romaines de l'Empire. Car, bien entendu, nos épitaphes latines ne disaient pas l'exacte vérité sur les défunts et les défuntes ; et rares étaient les maris qui osaient écrire, comme un certain Ulpius Cerdo, sur le tombeau de sa femme : « A Claudia Tyche. Le jour de sa mort, j'ai rendu grâces aux dieux et aux hommes ! » A

Rome, comme partout ailleurs, les morts et les mortes avaient toujours raison.

Astreinte de la sorte à des mœurs rigides et à des besognes matérielles, entourée d'autre part, d'égards et même de respects, la femme romaine prit de bonne heure un caractère assez particulier; le sérieux, la résolution en était le fond; elle ignorait volontiers la douceur, la tendresse, la grâce; à plus forte raison, n'avait-elle aucune idée des rêveries et de la sentimentalité où d'autres se plaisent: elle s'inquiétait, avant tout, de pouvoir tenir tête avec fermeté, au besoin avec héroïsme, aux difficultés de la vie.

Et ce caractère se remarquait même chez les jeunes filles.

« On aime aujourd'hui chez la jeune fille, a dit M. Boissier, un air plus timide, quelque chose de plus tendre et de moins résolu. La faiblesse paraît un de leurs plus grands attraits. Les Romains pensaient que la force vaut mieux. Quand l'homme élève la femme pour lui, il est naturel qu'il cherche à lui donner surtout la douceur et la grâce; il n'est rien qui les rende plus agréables à ceux qui doivent vivre près d'elles; mais s'il s'agit de les élever pour elles-mêmes et dans leur intérêt, si l'on veut qu'elles soient capables de remplir un rôle actif dans les luttes de la vie, il faut qu'elles acquièrent d'abord les connaissances qui leur permettent d'y prendre part sans trop d'infériorité. Si l'on n'a pris soin de former

leur esprit et de tremper leur âme d'une certaine façon, elles y seront trop facilement vaincues. On a été choqué quelquefois d'entendre dire à La Bruyère, qu'on ne peut rien mettre au-dessus d'une belle femme qui aurait les mérites d'un honnête homme. Cette maxime, qui pouvait surprendre au XVIIe siècle, devient plus vraie tous les jours. Dans une société comme la nôtre, où les relations du monde ont un peu perdu de leur importance, les qualités qui brillent surtout hors de la maison, et dont on se met principalement en dépense avec les étrangers ont moins de prix. Au contraire, on s'attache de plus en plus à celles qui sont de mise chez soi et dans la pratique de la vie commune, la sûreté du commerce, la solidité de la raison, la justesse de l'esprit, la fermeté du caractère. Il ne faut pas être un grand prophète pour prévoir que la situation des deux sexes devenant de plus en plus semblable, l'éducation des femmes se rapprochera toujours de celle des hommes et qu'on reviendra, dans une certaine mesure, à l'idéal que les Romains se faisaient de la mère de famille. »

Il m'a paru utile de vous rappeler tout ceci pour vous permettre de mieux saisir ce qui sera dit dans la suite. Mais, d'autre part, ce serait une erreur de croire que le temps n'ait pas apporté à ce type de la matrone quelques modifications. A la fin de la république, il s'était in-

troduit peu à peu, dans la condition de la femme, des changements de toute nature ; les lois, les mœurs, les croyances s'étaient plus ou moins transformées.

Nous avons vu, dans les temps anciens, les femmes, par le fait même du mariage, soumises à la puissance absolue de leur mari. A l'époque postérieure, on s'avisa qu'il y avait là quelque abus et l'on sut trouver des combinaisons pour le corriger. En mariant une jeune fille, on prenait désormais des précautions pour empêcher son fiancé de disposer à son gré de la fortune qu'elle apportait. On eut soin, en même temps, de trouver des moyens juridiques par lesquels elle était soustraite à la tutelle de ses proches parents, de sorte que la femme mariée devint à peu près maîtresse de son avoir.

En même temps s'introduisait, par l'effet même des nouvelles facilités matrimoniales accordées aux conjoints, l'habitude du divorce. On en venait rarement à cette extrémité pendant les cinq premiers siècles de Rome ; à partir du sixième, rien ne fut plus fréquent, et, ce qui est plus grave, on commença de divorcer sans motifs sérieux, par désir de changement, par besoin d'un plus grand luxe, pour se créer de nouveaux appuis ou de nouvelles relations. Le mariage tend à devenir une union passagère que le caprice ou l'intérêt nouent ou dénouent. « Quelle est la femme, a dit Sénèque, qui rougit d'être répu-

diée, depuis que les matrones nobles et illustres ont commencé à compter leurs années, non par le nombre des consuls, mais par celui de leurs maris ? elles divorcent pour se marier et se marient pour divorcer. » Pour les hommes ambitieux, une série d'unions successives était tenue comme un auxiliaire indispensable de la politique. Ainsi, Sylla força Émilie, fille de Scaurus, à divorcer avec Glabrion pour s'unir à Pompée, et Pison Calpurnianus à répudier Annia, veuve de Cinna ; il voulait séparer ainsi César de la fille de Cinna, ce à quoi, d'ailleurs, il ne réussit pas. Pompée à qui on avait intenté un procès qu'il craignait de perdre, eut l'idée, afin de se tirer d'affaire, de se fiancer à la fille de P. Antistius, président du jury ; mais bientôt sa cause gagnée, il rompit les fiançailles, devenues inutiles, et épousa Émilie ; après quoi il se maria successivement, suivant les besoins de sa carrière, avec Mucie, fille de Scaevola, Julie, fille de César, et Cornélie, veuve de Licinius Crassus. Il s'était donc marié cinq fois ; César et Antoine avaient eu quatre femmes chacun ; et Sylla, comme Pompée, en avait pris cinq. Sous l'empire, les satiriques parleront couramment des femmes qui changent huit ou dix fois d'époux.

C'est que les exemples venus de haut sont singulièrement éloquents et que les grands trouvent aisément des imitateurs. L'aristocratie apprit à ceux qui avaient l'ambition et le désir de

l'égaler, que les unions pouvaient se rompre avec autant d'aisance qu'elles se concluaient. L'enseignement porta ses fruits.

La même période vit aussi s'introduire, dans les croyances religieuses, des éléments tout nouveaux. De Grèce et d'Orient arrivaient des cultes qui ignoraient la gravité froide des cérémonies de la religion officielle, qui faisaient plus de place aux mouvements passionnés de l'âme et qui étaient, pour la plupart, réservés aux femmes : celui de Bacchus qui devait bientôt dégénérer et donner naissance au fameux procès des Bacchanales ; celui de Cybèle, la grande déesse de Pessinonte, au-devant de laquelle les matrones allèrent en procession jusqu'à l'embouchure du Tibre ; celui d'Isis ; d'autres encore. Avec eux, Rome était envahie par des prêtres d'un nouveau genre, par des devins, par des prophétesses, habiles à tromper la crédulité des femmes et à leur en imposer par leurs jongleries ou leur soi-disant science de l'avenir.

Tout cela avait jeté un trouble profond dans la société. C'est dans ce milieu, fait d'éléments opposés, en lutte les uns avec les autres, qu'il faut nous placer, pour comprendre le spectacle que nous offrent les femmes de cette époque, pour excuser les écarts auxquels les unes se laissent aller, et pour mieux apprécier les autres, celles qui surent rester fidèles aux grandes traditions du passé.

Le type le plus accompli de ces dernières nous est fourni par la fameuse Cornélie, la mère de Tib. et de C. Gracchus.

Elle appartenait, vous le savez, à une des plus grandes familles de Rome : elle était la plus jeune fille du premier Scipion l'Africain. Elle avait épousé Tib. Sempronius Gracchus, un des chefs du parti démocratique. Son mari mourut au bout de quelques années la laissant, jeune encore, veuve avec douze enfants. Il lui eût été facile de se créer une nouvelle existence, plus brillante que la première ; des partis tentants se présentèrent à elle, — on cite le nom d'un roi d'Égypte, Ptolémée Physcon. Elle refusa tous les prétendants, pour se consacrer entièrement à l'éducation des orphelins, dont trois seulement survécurent. Personne n'ignore avec quel soin elle éleva les deux Gracques. Vous connaissez son mot, à une de ses amies qui étalait devant elle avec orgueil ses parures, les plus belles de l'époque. Au lieu de lui répondre, elle faisait traîner la conversation jusqu'à l'heure où ses fils seraient revenus de l'école. Alors, les prenant par la main et les montrant à la visiteuse, elle lui dit : Pour moi, voici mes bijoux ! C'est qu'elle joignait aux vertus héréditaires la culture d'esprit et l'élégance de mœurs qui commençaient à prévaloir de son temps dans la société ; elle était très au courant de la littérature grecque et parlait le latin avec une grâce exquise.

Elle l'écrivait aussi, et ses lettres étaient citées en modèle au temps de Cicéron. On a conservé des fragments de deux d'entre elles.

Sa vie de mère se termina aussi tristement qu'elle avait commencé. Son fils aîné, Tib. Gracchus, avait été massacré dans une sédition devant la porte du temple de Fides. Le cadet, Caïus, voulut reprendre l'œuvre de son frère. En vain Cornélie lui écrivit :

« Quand donc notre famille cessera-t-elle de délirer? Quand donc aurons-nous honte de troubler la république? Mais s'il faut absolument qu'il en soit ainsi, attends que je sois morte ; alors, brigue le tribunat, fais ce qui te plaira ; je ne sentirai rien. Tu m'offriras le culte des aïeux et tu invoqueras la divinité de ta mère ; mais ne rougiras-tu pas d'implorer par des prières ces divinités que, vivantes et présentes, tu auras délaissées? Veuille Jupiter ne pas permettre que tu persévères davantage, ni qu'il te vienne dans l'esprit une si grande démence ; car je crains que tu ne recueilles de ta faute une telle douleur, qu'en aucun temps tu ne puisses être en paix avec toi-même. »

Il resta sourd à cet appel si pressant et se lança à son tour dans la mêlée politique. Poursuivi, lui aussi, par la haine du parti opposé, il fut contraint de prendre la fuite, de se jeter dans le bois sacré de Furrina et de se faire poignar-

der par le seul ami qui l'accompagnât dans sa détresse.

Après cette seconde douleur qu'elle supporta avec un grand courage, Cornélie se retira dans une villa qu'elle possédait au cap Misène ; elle y passa le reste de ses jours, en compagnie de littérateurs, recevant des présents de rois alliés de Rome et entourée de la vénération publique. On dit qu'elle se plaisait à raconter à ses hôtes la vie et la mort de ses fils, et qu'elle ajoutait : Ils sont tombés dans les temples et les bois sacrés des Dieux ; ils ont le tombeau que leurs vertus méritent ; car ils ont sacrifié leur vie au plus noble but, au bonheur du peuple.

Si Cornélie passe aux yeux des gens de cette époque pour le type de l'amour maternel, on cite Porcie, femme de M. Brutus, le meurtrier de César, comme celui de l'amour conjugal, dévoué et énergique. Fille, ou plutôt sœur de Caton d'Utique, il semble bien qu'elle possédât cette rigidité, cette fierté, ce sens austère de la vie qui, dans la tradition historique, se confondent avec le nom des Catons. Son mari, absorbé par la préparation du crime qu'il méditait, restait fermé et silencieux auprès d'elle, ne dormant point de la nuit ou se réveillant en sursaut. Elle comprit qu'il lui cachait quelque tourment secret dont les conséquences pouvaient être fort graves. Elle eût pu l'interroger ; elle ne voulut le faire qu'après lui avoir prouvé et s'être prouvé à elle-

même qu'elle était digne de confiance. Elle prit donc des ciseaux et se porta à la cuisse une profonde blessure ; il s'ensuivit une fièvre intense dont Brutus s'inquiéta. Alors, elle lui tint, d'après Plutarque, le discours suivant : « Brutus, étant fille de Caton, t'ay esté donnée, non pour estre participante de ton lict et de ta table seulement, comme une concubine, ains pour estre aussi parsonnierre et compagne de toutes tes bonnes et mauvaises fortunes. Or, de ma part, quelle demonstration puis-je faire de mon devoir envers toy, et de combien je voudrois faire pour l'amour de toy, si je ne sçay supporter constamment avec toy un secret accident ou un soucy qu'il soit besoin de celer fidelement ? Je sçay bien que le naturel d'une femme semble communément trop débile pour pouvoir contenir seulement une parole de secret ; mais, la bonne nourriture, Brutus, et la conversation des gens vertueux, ont quelque pouvoir de réformer un vice de la nature : et quant à moy, j'ay cela davantage que je suis fille de Caton et femme de Brutus, à quoy néant moins je ne me fioye pas du tout par cy devant jusques à ce que maintenant j'ay connu que la peine mesme et la douleur ne me sauroyent vaincre. » En disant ces paroles, elle lui montrait sa blessure et lui révélait comment elle se l'était faite pour s'éprouver elle-même.

Brutus avait eu tort, évidemment, de se défier de sa femme. C'est peut-être qu'il connaissait une

histoire que le même Plutarque nous conte dans son traité: *Du trop parler*, et que je vais vous conter, à mon tour, d'après lui.

Le Sénat romain délibérait, une fois, depuis plusieurs jours sur une matière secrète. Une dame romaine, sage d'ailleurs, mais femme pourtant, importuna son mari et le pria très instamment de lui dire quelle était cette matière secrète. Elle jurait, par grands serments, qu'elle ne révélerait la chose à personne, et versait des larmes abondantes, se disant bien malheureuse de ce que son mari n'avait aucune confiance en elle. Le Romain résolut de l'éprouver. « Tu me contrains, dit-il, m'amie, à te découvrir une chose horrible, épouvantable. Les prêtres nous ont rapporté qu'on a vu voler en l'air une alouette qui avait un casque doré et une lance; et comme nous ne savons pas si ce prodige est bon ou mauvais pour l'État, nous en conférons avec ceux qui savent interpréter le vol des oiseaux. Mais garde-toi bien de le dire. » Après quoi il s'en alla au Sénat. Aussitôt, la femme tirant à part une de ses servantes se mit à s'arracher les cheveux et à se frapper la poitrine en criant: « Hélas, mon pauvre mari, ma pauvre patrie. Que faire ? » ce qui était engager la servante à la questionner. Celle-ci n'y manqua pas. Alors, l'autre lui raconta l'histoire en ajoutant le refrain habituel aux bavards: « Mais, gardez-vous bien de le dire, tenez-le bien secret. » A peine la maî-

tresse partie, la servante alla trouver une de ses compagnes à qui elle dit la nouvelle; celle-ci la raconta à un ami qui était venu la voir; de sorte que le bruit de l'événement parvint au Sénat avant que celui qui l'avait lancé y fût arrivé lui-même. Aussi, le premier qu'il rencontra lui dit-il: « Vous sortez de votre maison; alors vous ne savez rien. — Comment? est-il arrivé quelque événement? — Sans doute, on a vu voler une alouette qui avait un casque d'or et une lance; les consuls vont délibérer à ce sujet. » Le Romain, souriant en sa barbe, se disait: « Vraiment, ma femme, tu n'a pas beaucoup attendu, puisque ce que je t'ai dit est déjà connu ici. » Il alla tout droit trouver les consuls pour calmer leur émoi. Puis, revenant chez lui, il appela sa femme. « Eh bien, s'écria-t-il, tu m'as perdu. Le secret du Conseil a été découvert: c'est toi qui l'as fait connaître; ta maudite langue est cause qu'il me faut abandonner mon pays et partir en exil. » Elle voulait nier, et alléguait, pour se défendre: « N'y a-t-il pas trois cents sénateurs qui savaient la chose comme toi? — Quels trois cents, reprit-il; c'était une histoire que j'avais inventée pour t'éprouver. »

Ce sénateur, ajoute Plutarque, fut homme sage et bien avisé, qui, pour essayer sa femme, comme un vase mal clos, ne versa pas de l'huile dedans, ni du vin, mais seulement de l'eau.

A ces nobles physionomies de Cornélie et de

Porcie, les auteurs du temps se plaisent à en opposer d'autres, où ils semblent résumer tous les défauts, tous les vices de la génération nouvelle.

Clodia était la fille d'Appius Claudius Pulcher, et la sœur du fameux tribun Clodius. Elle épousa d'abord Q. Caecilius Metellus ; celui-ci étant mort en trois jours, on raconta de tous côtés qu'elle l'avait empoisonné, d'où le surnom de Clytemnestre qu'on lui donna méchamment. Cette accusation, peut-être calomnieuse, était justifiée par la facilité de ses mœurs. Elle fut du dernier bien successivement avec Catulle, qui la chanta sous le nom de Lesbie et avec l'orateur M. Coelius Rufus, qui, pour se rapprocher d'elle, alla se fixer dans une maison du Palatin, voisine de la sienne. Abandonnée par le premier à cause de son intimité avec le second et par le second ensuite, elle s'entendit avec les ennemis de celui-ci et le fit accuser de plusieurs crimes ; elle alla jusqu'à prétendre qu'il avait tenté de l'empoisonner.

C'était, au demeurant, une beauté gracieuse.

« Quintia est belle pour beaucoup de gens, disait Catulle ; moi, je la trouve grande, blanche, droite ; voilà ses qualités, je les reconnais toutes. Mais que leur réunion forme la beauté, je le nie. Elle n'a pas de charme, et dans tout ce vaste corps, il n'est pas une miette d'esprit et d'agrément. C'est Lesbie qui est belle, plus belle

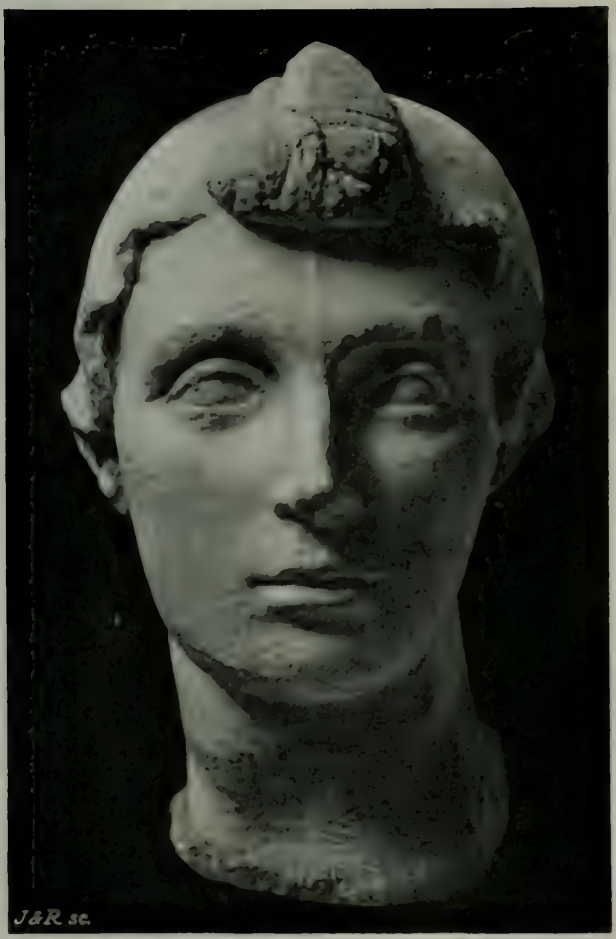
que toutes ; elle a si bien pris la grâce pour elle qu'il n'en reste plus pour les autres. »

Ses grands yeux, pleins de flamme l'avaient fait surnommer Boôpis, comme Junon. Sa démarche était coquette et quelque peu prétentieuse.

Fort instruite, poète elle-même et formée à ces arts que la Grèce avait introduits à Rome, la danse et la musique, elle était entourée d'amis illustres, hommes de lettres, politiques, grands seigneurs ; elle voulut persuader un moment à Cicéron d'abandonner pour elle la fade Térentia et de l'épouser ; mais Térentia devina le danger et les brouilla ensemble. Elle attirait par son esprit et son charme ; elle retenait par l'agrément de son commerce, par sa générosité ; sa maison et sa bourse étaient ouvertes à tous. Elle donnait des dîners qu'il est permis de supposer savoureux ; au dessert, on se portait des défis poétiques ; les tablettes passaient de main en main et chacun y inscrivait des vers malicieux contre les hommes au pouvoir ou les célébrités du jour. Elle offrait aussi des fêtes brillantes dans ses jardins du Tibre ou dans sa villa de Baïes. Ce séjour délicieux était alors le rendez-vous des élégants de Rome ; « quelques malades qui s'y rendaient pour s'y soigner, dit finement M. Boissier, justifiaient une foule de gens bien portants qui y venaient pour s'amuser ». Là, Clodia et ses amis, se livraient sans

mesure aux enchantements de ce rivage si vanté ; aux courses sur le rivage succédaient des promenades à travers le golfe, sous le ciel étoilé, dans des barques illuminées, garnies de chanteurs et de musiciens. Clodia était l'âme de cette société en mal de renouveau, qui osait briser avec les anciens usages et la gravité d'autrefois, pour se jeter, souvent plus que de raison, dans les plaisirs de l'esprit et, il faut bien l'avouer aussi, dans les désordres des sens.

Toute différente était sa belle-sœur, fille d'un citoyen de Tusculum, Fulvie, femme d'Antoine. Celle-là n'avait d'une femme que le corps ; son caractère, avide de domination, entier, implacable, cruel à l'excès, aurait pu laisser croire que la nature, en la créant, s'était trompée de sexe. Loin de sacrifier aux nouveautés galantes de son temps, elle possédait, exaspérées et tournées en vices, les vieilles qualités romaines : audace, énergie, ténacité. Sa vie débuta par des deuils. Elle épousa d'abord P. Clodius. Après l'assassinat que l'on connaît, le corps du tribun fut rapporté à Rome et exposé dans la cour de sa maison. Fulvie montra, dès ce moment, ce dont elle était capable ; elle désignait à tout venant, avec force cris, cette poitrine percée de coups et cherchait à ameuter la multitude contre les meurtriers. Peu après, cependant, elle se remariait avec C. Scribonius Curion, qui fut tué en Afrique. Veuve pour la seconde fois, elle



FULVIE, FEMME D'ANTOINE

demeura cinq ans dans l'ombre ; mais alors, elle s'éprit d'un attachement passionné pour Antoine, qu'elle décida à l'épouser. Elle rêvait pour lui les plus hautes destinées ; elle était prête à toutes les démarches, à tous les crimes pour les lui assurer. Quand celui-ci, violemment attaqué par Cicéron, fut sur le point d'être déclaré ennemi public, elle n'hésita pas à se mettre à la tête de ses parents et de ses amis et, tenant son fils par la main, elle passa une nuit entière à courir en suppliante chez tous les sénateurs ; le lendemain, elle les abordait dans la rue, en costume de deuil, au moment où ils entraient dans la curie, se jetait à leurs pieds, les poursuivait de ses gémissements et de ses prières. Il fallut toute l'énergie de Cicéron pour déjouer cette manœuvre. Elle ne lui pardonna jamais d'y avoir réussi : on sait que le jour où on lui apporta la tête de l'orateur, massacré par les soldats d'Antoine, elle se donna le plaisir de lui percer la langue à coups d'épingle.

On cite d'elle plus d'un trait semblable. Cette nature ardente, échauffée par les haines civiles, était à tel point aveuglée qu'elle était devenue incapable de toute pitié. Homme ou femme, aucun de ses ennemis ne trouvait grâce devant elle.

Un jour, les triumvirs avaient décidé que les cent quarante femmes les plus riches de Rome de-

vaient leur remettre leurs biens pour subvenir aux frais de la guerre : amende élevée à celles qui dissimuleraient leur fortune, récompense aux dénonciateurs. Pour obtenir qu'on revînt sur cet arrêt sévère, les matrones décidèrent de s'adresser aux parentes des triumvirs et de les charger de plaider leur cause. La sœur d'Octave et la mère d'Antoine y consentirent ; Fulvie ferma sa porte aux suppliantes et refusa d'intervenir.

Une autre fois qu'elle avait envie d'acquérir la maison d'un de ses voisins, Rufus, elle lui fit demander de la lui vendre. Il commença par refuser. C'était une grande imprudence à pareille époque et avec une telle femme. On le lui fit sentir. Alors, voulant réparer sa faute et surtout désarmer la colère de Fulvie, il se décida non plus à lui vendre, mais à lui offrir l'immeuble qu'elle convoitait. Retour tardif et inutile. Celle-ci le fit mettre à mort par son mari, et ordonna que la tête du malheureux serait exposée à la porte même de la maison.

De ce dévouement poussé jusqu'à l'extrême limite de la dureté, Antoine la récompensa en l'oubliant aux pieds de Cléopâtre. De là, pour Fulvie et pour les Romains, de nouveaux désastres. Brûlant d'arracher son mari à l'Égypte et à sa rivale, elle tenta de soulever contre Octave une partie de l'Italie ; peu lui importait de rallumer la guerre civile, pourvu qu'elle reconquît Antoine et satisfît sa vengeance contre un rival.

Mais sa dernière folie ne fut point de longue durée. Enfermée dans Pérouse assiégée, elle fut obligée de se rendre. Elle passa en Grèce. Antoine qui s'était mis en route de son côté, en apprenant les événements, la retrouva à Athènes. L'entrevue fut plus que froide. Désespérée, Fulvie tomba malade, refusa les soins des médecins et se laissa mourir, aussi excessive dans le malheur contre elle, qu'elle l'avait été contre les autres dans le succès.

Ces différentes femmes nous présentent, il faut bien le reconnaître, un singulier mélange de qualités brillantes, extraordinaires même et de choquantes faiblesses ; on voudrait être sûr que les contemporains n'ont pas exagéré ; car, dans une période aussi agitée que celle qui marqua la fin de la République, au milieu des haines publiques et privées qui déchiraient alors la société, il était bien difficile aux écrivains de respecter la vérité, bien difficile peut-être de la connaître exactement. Il y a dans tout ce qui nous est parvenu par la tradition une note un peu théâtrale qui éveille le soupçon. On ajoutera foi plus pleinement à l'histoire si nourrie de détails précis, presque naïfs, que nous conte une inscription. C'est l'éloge funèbre d'une matrone, prononcé peut-être par son mari et, en tout cas, gravé sur sa tombe par les soins de celui-ci. La pierre a été retrouvée en plusieurs morceaux et à des époques différentes ; le dernier n'a été découvert qu'il

y a dix ans. Il en manque encore toute une partie. Le tombeau s'élevait probablement sur la *Via Portuensis*, à 4 kilomètres de Rome. Rien ne nous fait mieux connaître que ce texte les épreuves par lesquelles pouvait passer une femme à l'époque dangereuse du triumvirat.

Dès le début de l'inscription, nous entrons en plein dans le sujet :

« Ton enfance s'est écoulée à la campagne, chez tes parents ; émule de leur probité, éloignée des méchants, tu demeuras attachée au bien, grâce à la surveillance de ta mère.

« Avant le jour fixé pour notre mariage, tu fus privée soudainement de tes père et mère assassinés dans la solitude de leurs pénates. Grâce à toi surtout, — car j'étais parti pour la Macédoine, et l'époux de ta sœur, C. Cluvius, pour l'Afrique, — la mort de tes parents ne resta pas impunie. Tu t'es acquittée avec tant d'activité de ce pieux devoir par enquêtes, poursuites, revendications, que nous n'aurions pu mieux faire si nous avions été là. Tu en partages d'ailleurs le mérite avec ta respectable sœur.

« Dans cette période d'agitation, après le supplice des coupables, tu dus abandonner la maison paternelle, où tu n'étais pas suffisamment gardée et te réfugier chez ma mère, où tu attendis mon retour. »

Après avoir défendu la mémoire de ses parents, cette jeune fille dut défendre leur volonté der-

nière. On essaya, en effet, de l'amener doucement à demander l'annulation du testament de son père.

« Vous fûtes ensuite circonvenues, ta sœur et toi, pour consentir à ce que le testameut paternel, où toi et moi étions institués héritiers, fût déclaré révoqué par la survenance d'une *coemptio* entre ton père et son épouse. Tu serais ainsi nécessairement tombée, avec l'universalité de l'héritage de ton père, sous la tutelle des meneurs de cette intrigue, ta sœur étant écartée de l'hérédité, comme étant sortie de la famille par sa mancipation à Cluvius, son époux. »

Ainsi, consentir à cette manœuvre eût été s'assurer la totalité de la succession et évincer tous ceux qui pouvaient y prétendre. De semblables propositions auraient tenté une femme intéressée et facile à duper. Notre héroïne flaira le piège et répondit par un refus, dont son mari expose les motifs dans un long développement juridique, plus semblable d'aspect à quelque libellé de notaire qu'à un fragment d'oraison funèbre. Je ne vous en citerai que la conclusion.

« Ils furent lassés par ta constance, et ne poussèrent pas plus loin leur tentative. Tu fis ainsi respecter le testament de ton père, l'intérêt de ta sœur et la foi qui t'unissait à moi. »

Le fiancé revient de Macédoine, le mariage se fait. Ce fut une de ces unions, si peu fré-

quentes alors, qui ne devaient point connaître de rupture.

« Ils sont rares les mariages d'une aussi longue durée que le nôtre, que termine la mort seule et que ne vient pas briser le divorce. Nous avons prolongé notre union jusqu'à la quarante-et-unième année, sans le moindre nuage entre nous. Plût aux Dieux que ma mort eût seule mis fin à ce long bonheur ; car il eût été juste que le plus âgé cédât au destin. »

Vient ensuite l'énumération des qualités ménagères de la défunte :

« Rappellerai-je tes vertus domestiques ? ta pudeur, ta déférence, ta douceur, la facilité de caractère, ton assiduité aux travaux de la maison, ta religion exempte de surperstition, ton élégance sans prétention, la parfaite mesure de ta mise ? Ai-je besoin de parler de ton attachement à tes proches, de ton affection pour ta famille, de ton respect pour ma mère que tu honorais à l'égal de tes propres parents, et à qui tu as assuré la même tranquillité ? Dirai-je tes autres innombrables qualités ; elles te sont communes avec les matrones les plus soigneuses de leur réputation ? Ce que je veux revendiquer pour toi, ce sont celles qui te sont propres, dont tu as fait preuve dans des moments par lesquels bien peu ont eu à passer, au milieu de dangers et d'actes d'énergie que la fortune des femmes leur a d'ordinaire épargnés. »

On s'attendrait ici à quelque récit dramatique ; mais il faut compter avec l'amour du Romain pour les choses pratiques, lequel prime tout le reste. L'éloge qui va suivre se comprendra mieux, d'ailleurs, si l'on réfléchit à ce qui se passait alors couramment dans les ménages qu'on appellerait aujourd'hui les plus bourgeois. Que l'on songe à Térentia, la femme de Cicéron, qui retenait à son profit 60.000 sesterces sur la dot de sa fille, et qui, un autre jour, détournait 20.000 sesterces sur une somme que lui demandait son mari, s'entendant pour le tromper, avec son affranchi Philotimus ; et l'on se persuadera que celles qui agissaient autrement méritaient un peu d'être citées en exemple. D'où la phrase suivante :

« Nous avons conservé avec une commune diligence tout le patrimoine que tu tenais de tes parents ; me l'ayant remis tout entier, tu n'avais aucun souci d'en augmenter la valeur. Nous avions partagé la gestion de notre fortune ; je m'étais réservé de protéger la tienne et tu gardais celle de ton mari. »

Confiante envers son époux, cette femme était généreuse envers sa famille :

« Je célébrerai ta pieuse libéralité pour plusieurs de tes proches. Sans doute, il est facile de citer des noms de femmes excellentes ; mais il n'en est qu'une qui puisse t'être égalée à cet égard, et c'est ta sœur. Vous aviez recueilli

chez vous et élevé des jeunes filles, vos parentes ; pour qu'elles pussent s'établir d'une manière assortie à la condition de votre famille, vous leur aviez préparé des dots. Cluvius et moi, nous avons, d'un commun accord, accepté vos intentions et approuvant votre générosité, mais voulant laisser intact votre patrimoine, nous avons engagé nos biens et payé ces dots de nos propriétés. Ce que j'en dis là n'est point pour nous vanter, mais pour montrer que nous avons tenu à honneur d'acquitter de nos fonds mêmes des obligations imaginées par votre libéralité pieuse. »

Ici il y a une lacune dans le texte qui nous a été conservé ; le morceau retrouvé dernièrement la comble en partie. Il nous transporte à l'époque des proscriptions. Octave et Antoine venaient de décider la formation d'un triumvirat auquel Lépide serait adjoint. Pour éviter, soi-disant, une exécution générale où les soldats égarés par la colère, auraient immolé des innocents, ils avaient dressé une liste de proscription, où le nom des ennemis particuliers de chacun d'eux était inscrit ; tous ceux qui y figuraient devaient périr. Les condamnés essayèrent pour la plupart de s'enfuir ; ils se cachaient où ils pouvaient, dans des fossés, dans des égouts, dans des fours, sous les tuiles des toits ou au plus profond des caves. C'est alors qu'on put juger du dévoûment et de l'affection des

femmes. On raconte d'elles des traits extrêmes dans le mal comme dans le bien. Ainsi, la femme d'un certain Septimius, voulant s'unir avec un ami d'Antoine, fit inscrire son mari sur la liste fatale ; puis, elle l'enferma dans sa maison jusqu'à l'arrivée des bourreaux ; le jour même, elle se remariait. Un jeune homme, que sa richesse avait désigné à la cruauté des triumvirs, Atilius, se voyant abandonné de tous, alla chercher auprès de sa mère un suprême refuge. Mais celle-ci le repoussa comme les autres ; il ne lui resta d'autre ressource que de s'enfuir dans la montagne et de se faire esclave jusqu'au moment où, incapable de supporter plus longtemps son misérable sort, il se livra lui-même à l'épée des soldats. Un nommé Salassus, qui avait commencé par gagner la campagne, trouva moyen de rentrer de nuit à Rome. Son premier soin fut de faire prévenir sa femme et de lui indiquer le lieu de sa retraite. Le lendemain matin, celle-ci allait le dénoncer et revenait à la tête de ceux qui devaient le mettre à mort.

D'autres, au contraire, furent admirables de présence d'esprit et de courage. Appien nous cite entre plusieurs, l'exemple de la femme d'Acilius. Acilius, dit-il, fuyait de Rome. Dénoncé par un de ses esclaves, il fut découvert, reconnu ; il était sur le point d'être massacré. Il lui vint alors l'idée d'offrir aux soldats qui l'entouraient une somme plus élevée, pour l'épar-

gner, que celle qu'ils auraient touchée en le tuant. Mais comme il ne pouvait la leur compter sur-le-champ, il les renvoya à sa femme, avec un signe de reconnaissance dont ils étaient convenus entre eux. Sans hésiter, celle-ci alla chercher ses bijoux et les leur livra tous, ne leur demandant, en échange, que de tenir aussi leur parole. C'étaient d'honnêtes brigands : ils louèrent eux-mêmes un bateau sur lequel ils firent passer Acilius en Sicile.

Revenons maintenant à notre inscription. On y lit : « Si j'ai pu prendre la fuite, c'est grâce à tes parures. L'or et les perles qui ornaient ton corps, tu les as enlevés et abandonnés pour moi. Puis, trompant la surveillance de mes ennemis, tu as trouvé le moyen d'enrichir mon absence, en faisant prospérer notre famille servile et nos capitaux. »

Telle est précisément la conduite que tint, au dire d'Appien, la femme d'Acilius dont je vous ai parlé, tels sont les sacrifices qu'elle accepta. On en a conclu qu'il s'agissait d'elle dans cette oraison funèbre ; et vraiment, il est bien tentant de l'admettre, quoique la chose ne soit pas absolument hors de doute.

Ici une révélation bien caractéristique :

« Des complices de Milon, dont nous avions acquis une maison, ont voulu profiter de mon exil et de l'occasion offerte par les troubles

civils pour envahir l'immeuble. Tu as su défendre notre bien. »

Ceci fait allusion à des événements qui s'étaient passés cinq ans plus tôt, lors de la lutte de Clodius et de Milon. On sait que ces deux tribuns mirent pendant quelque temps la ville dans un état d'émeute permanente, jusqu'au jour où celui-ci fit assassiner son rival. Mais, pour ce meurtre, il avait été traduit en jugement, condamné et envoyé en exil ; ses biens avaient été mis en vente. En pareille circonstance, ceux qui ont quelque argent liquide peuvent faire aisément de bonnes opérations. Acilius était du nombre ; il avait acheté, assurément à un prix doux, une des maisons confisquées. La chose lui semblait, ainsi qu'à sa femme, naturelle et légitime. Mais, que des partisans du proscrit pussent songer ultérieurement à profiter de nouveaux désordres de l'État pour reprendre possession de ce qui avait été arraché naguère à leur ami, c'est ce qu'ils ne pouvaient admettre et ce qu'ils trouvaient révoltant. Il est aisé de s'illusionner sur le passé, quand on n'en a point souffert, à plus forte raison, lorsqu'on en a profité.

Nous arrivons maintenant aux événements qui précédèrent immédiatement le retour de l'exilé ; nous allons voir la part que sa femme prit à la mesure de clémence qui lui rouvrit les portes de Rome.

« César a eu raison de dire que tu lui avais

permis de me rendre à la patrie ; car si tu n'avais assuré mon salut, César lui-même n'aurait pu exercer sur moi ses faveurs. Je dois donc autant à ta piété qu'à sa clémence.

« Évoquerai je ici le souvenir de nos tourments intérieurs et de nos secrètes tribulations? Dirai-je comment j'ai maintes fois échappé à des périls imminents et présents, grâce à des avis soudainement parvenus par tes soins? que tu m'as souvent sauvé d'une résolution téméraire, et préparé des asiles sûrs quand je revenais à la maison ? que tu as rendu complices et associé, dans un danger commun, ta sœur et son mari Cluvius ? Je n'en finirais pas si je disais tout. Il suffit à moi et à toi que tu m'aies sauvé en assurant ma retraite.

« J'avouerai cependant que, par ton fait, j'éprouve la plus grande amertume de ma vie. J'avais obtenu de la bienveillance et de la justice de César Auguste, absent alors de Rome, d'être rendu à ma patrie, citoyen utile encore peut-être ; tu vins solliciter en personne de son collègue, M. Lepidus, mon retour. Tu étais prosternée à ses pieds ; non seulement il ne te releva point, mais il te laissa traîner à terre et meurtrir par son entourage, comme une esclave ; et toi, le cœur ferme, tu lui rappelais l'édit de grâce et la lettre de félicitation qui l'accompagnait, bravant les injures et les brutalités cruelles de ses gens ; ta patience signalait cet homme comme

l'auteur de tous mes maux. Cet acte ne tarda pas, d'ailleurs, à lui porter malheur.

« Tant de vertu fournit à César l'occasion de montrer sa clémence, de me sauver la vie et de flétrir la dureté inopportune de son collègue.

« Qu'est-il besoin d'ajouter ? il faut terminer ce discours qui peut et doit finir ; insister davantage serait rabaisser tes actes et manquer à ce que je te dois ; la preuve la plus éclatante de tes mérites, celle que je préfère à toutes, c'est que tu m'as sauvé la vie. »

Certes, c'était à bon droit, qu'Acilius remerciait ainsi sa femme et proclamait publiquement son dévoûment. Elle était du nombre de celles qui, malgré le trouble des esprits et la démoralisation des consciences, n'avaient point perdu le souvenir des vieilles vertus et savaient encore montrer quel idéal une Romaine devait se faire de la foi jurée et de l'affection conjugale.

Voyez juqu'où elle allait pousser le renoncement de soi-même et le désintéressement :

« L'univers était pacifié et la république rétablie ; des jours paisibles et heureux se levèrent pour nous. Nous aurions désiré avoir des enfants que le sort nous avait refusés jusqu'alors. Que nous aurait-il manqué à tous deux si la fortune nous avait souri sur ce point ? Plus tu avançais en âge, plus l'espoir diminuait. Les agitations de ton âme et les rêves que tu nourrissais alors

seraient chose admirable chez toute autre femme ; ce ne fut, chez toi, que l'application ordinaire de tes autres vertus.

« Désespérant de ta fécondité, désolée de me voir sans enfant, et craignant de perpétuer mes regrets par la persistance d'un mariage stérile, tu m'offris le divorce, tu me proposas de céder la place à la fécondité d'une autre épouse. Tu voulais prouver notre parfaite concorde en cherchant toi-même et en me préparant cette femme digne de moi ; tu aurais regardé ses enfants comme tiens ; tu renonçais à diviser notre patrimoine, confondu entre nous jusqu'à ce jour ; tous nos biens seraient demeurés à ma disposition, et si je l'eusse accepté, tu aurais continué à t'occuper de leur gestion. Rien n'eût été changé entre nous, si ce n'est que tu m'aurais rendu désormais les offices d'une sœur ou d'une belle-mère affectueuse.

« Je dois le confesser, cette pensée m'irrita à tel point que je faillis perdre l'esprit et ne pas rester maître de moi. Quoi ! avoir conçu l'idée de nous séparer, avant que la nature nous en eût imposé la loi ; quoi ! vivante encore, tu aurais cessé d'être ma femme, toi qui, durant les jours de l'exil, avais été la plus fidèle des compagnes ! Quelle passion, quelle nécessité de paternité pouvait me faire manquer à la foi promise et changer la certitude pour un bonheur douteux ? Tu demeuras ma femme ; car je ne pouvais céder à

ta proposition sans me déshonorer et sans causer notre malheur commun.

« Pour toi, quoi de plus digne de mémoire que cette généreuse pensée de satisfaire mon désir et ne pouvant me donner toi-même des enfants, de vouloir, par ton entremise même, me ménager, grâce à un autre mariage, la possibilité d'être père. »

Le reste de l'oraison funèbre ne sort pas des banalités usuelles en pareil cas.

« Plût aux Dieux, que, notre âge le permettant, notre union se fût continuée jusqu'au jour, où moi, le plus vieux, je serais mort le premier, ainsi qu'il était juste, et où j'aurais reçu de toi les derniers devoirs, après m'être substitué une fille adoptive qui m'eût remplacé près de toi. Mais tu m'as précédé dans la tombe, me laissant le deuil, les regrets, seul, sans enfants. Je plierai donc mes sentiments à tes désirs, et j'adopterai celle que tu destinais à être notre fille...

« Les exemples de ta vie ne me seront pas inutiles. Fortifié par ta bonne renommée, au milieu de tous les périls, et instruit par tes actes mêmes, je résisterai à la mauvaise fortune qui ne m'aura pas tout ôté, si elle permet que mes louanges fassent croître ta mémoire. Mais avec toi j'ai perdu le calme de l'esprit ; tu n'es plus là pour être mon témoin et mon soutien dans les périls ; je suis brisé par le malheur, je me sens incapable de résister...

« Que les Dieux Mânes assurent et protègent ton repos ! »

Quelque part qu'il convienne de faire à l'exagération propre à tout éloge funèbre ; quelque notable que soit dans ce tableau l'absence de toute ombre, le voile jeté à dessein sur les défauts d'une femme qui, assurément, n'en était point exempte, il faut reconnaître que cette figure ne manque ni de grandeur ni d'originalité. Le caractère principal en est l'énergie, la volonté. Elle en a fait preuve depuis le début de sa vie de jeune fille, alors qu'elle avait à venger le meurtre de ses parents jusqu'à la fin de son existence, où elle prend sur elle de se sacrifier pour faire place à une épouse plus féconde ; elle en donne surtout des marques éclatantes au milieu des bouleversements de la guerre civile et au tribunal des triumvirs.

Mais cette énergie toute virile n'excluait pas chez cette femme les sentiments habituels à ses pareilles ; tout au plus les colorait-elle d'une nuance de gravité plutôt que de tendresse. Elle avait voué à son mari l'attachement le plus profond et le plus sérieux ; elle avait le respect, poussé jusqu'à l'extrême limite, des devoirs conjugaux ; elle en a donné la preuve dans la vie journalière aussi bien que dans les jours les plus critiques. De plus, elle était bonne pour le reste de sa famille, pour sa belle-mère, pour de jeunes parentes.

Mais, c'était également, — et voilà des qualités au moins aussi romaines que les autres — une ménagère émérite qui savait compter et, au besoin, faire face aux hommes d'affaires; qui voyait du premier coup d'œil, dans les questions d'argent, le fort et le faible ; qui supputait les conséquences d'une décision juridique et se décidait, à coup sûr, dans les questions de droit ; qui connaissait la valeur d'une maison, même mal acquise, et le moyen de faire fructifier son argent.

Elle était bien de cette race à qui l'on apprenait, dès l'enfance, cette sentence d'Ennius digne, dit Juvénal, des Dieux et de Jupiter lui-même : *Oportet habere !* et « qui la savait par cœur avant même son alphabet ».

Ces qualités, qui sont des qualités romaines par excellence, ne se perdront pas dans la suite ; les femmes de l'époque impériale nous en fourniront plus d'un exemple. L'idéal de la maîtresse de maison restera le même. « La femme, écrira Tertullien, doit administrer sa maison, diriger ses esclaves, distribuer la laine aux servantes, garder jalousement les clefs des armoires, veiller aux provisions. » On continuera à louer sur les épitaphes ces vertus de l'ancien temps, et sur la tombe des épouses modèles, on n'hésitera pas à figurer un métier à tisser, comme le plus beau symbole des qualités féminines. Assurément, la femme sacrifiera de

plus en plus aux nouveautés que la culture grecque ou le contact de l'Orient introduisent dans la société ; mais le fonds demeurera stable. Elle sera toujours calculatrice et habile en affaires ; en même temps, elle restera la courageuse, prête à tout affronter pour son mari, s'il le faut, la Pauline qui s'ouvre les veines pour ne pas survivre à Sénèque, l'Arria qui tend à Paetus le poignard dont elle vient de se frapper. Je n'en veux pour preuve que cette lettre de Pline le Jeune, par laquelle je clorai cet entretien : « Je me promenais dernièrement sur le lac Côme avec un vieillard de mes amis. Il me montra une villa, dont une chambre s'avance sur le lac. C'est de là, ajouta-t-il, qu'une femme de notre pays s'est jetée avec son mari. J'en demandai la raison. Depuis longtemps, me dit-il, le mari était rongé d'un ulcère. Quand elle fut persuadée qu'il ne pouvait guérir, elle l'exhorta à se donner la mort et lui promit de lui tenir compagnie jusqu'au bout. Elle se lia à lui avec des cordes, et tous deux se précipitèrent ensemble dans le lac. » On ne sait même pas comment elle s'appelait !

Je confie la mémoire de cette héroïne anonyme à votre souvenir.

FIGURES D'IMPÉRATRICES ROMAINES

J'ai essayé, dans la précédente conférence, de vous montrer ce que furent les Romaines de l'âge républicain ; j'ai fait passer devant vos yeux quelques figures de femmes ; je vous ai indiqué qu'en outre des qualités pratiques qui caractérisent les descendants de Romulus, elles savaient faire preuve, quand il le fallait, d'une âme haute et d'un cœur énergique ; nous les avons vues attachées à leurs maris jusqu'au renoncement, souvent jusqu'à la mort. Je n'ai pas eu l'occasion de vous parler longuement de leurs sentiments maternels : ce ne sont pas ceux qui, pendant cette période, se manifestent avec le plus d'éclat. Il en va tout autrement sous l'Empire, et particulièrement chez les impératrices, dont je me propose de vous entretenir aujourd'hui. C'est que, dans une monarchie, la question primordiale est celle de l'hérédité : il ne suffit pas de régner, il faut assurer sa succession dans l'intérêt de son peuple et aussi de

sa famille. Les hommes s'y attachent plutôt par principe, par besoin de voir leur œuvre se continuer, leurs idées et leurs méthodes se perpétuer après eux ; les femmes, par amour de leur progéniture : c'est leur rôle et leur devoir de veiller au bonheur de leurs enfants. De là, leur âpreté à écarter de leur route ce qui semble menacer l'avenir, à combatre ceux dont la fidélité leur paraît douteuse, à exalter les auxiliaires dévoués. Mais, supposez une femme dont l'amour maternel s'unisse à une ambition personnelle insatiable, ou dont la nature ardente ne connaisse pas de frein, ou qui vive à une époque troublée, dans un milieu demi-barbare, au centre d'événements tragiques ; elle deviendra aisément, pour sauver son fils et lui assurer le trône, rusée, méchante, criminelle même. Ce qui, dans le salon d'une bourgeoise, se fût borné à l'intrigue, à la médisance, à la calomnie prend, dans le palais d'une souveraine, une tout autre tournure : l'intrigue devient conspiration ; la calomnie, accusation de lèse-majesté ; au lieu de chercher à écarter un rival ou à le déconsidérer, on travaille à sa disgrâce, à son exil, à sa mort.

L'histoire du moyen âge et des temps modernes est fertile en exemples du fait ; nous allons en trouver plus d'un aussi à l'époque romaine. La famille du fondateur même de l'Empire nous en fournira en abondance.

L'impératrice Livie (Livia Drusilla) avait

épousé en premières noces un grand personnage, ancien préteur et pontife, Ti. Claudius Néron. Elle en eut, l'année même de son mariage, un enfant qui s'appelait comme son père : le futur empereur Tibère. Quatre ans plus tard, Auguste, qui venait de répudier sa première femme, Scribonia, obtint que, de son côté, Ti. Claudius Néron répudierait la sienne et, ceci fait, l'épousa. Si un fils était né de ce mariage, la succession de l'Empire était assurée ; Livie eût pu jouir en paix de sa haute fortune et se remettre aux dieux du soin de régler l'avenir. Mais il n'en fut point ainsi : l'union demeura inféconde et la place d'héritier resta vacante. Il fallait pourtant songer à la remplir. On trouvera tout naturel que Livie ait eu la pensée d'y appeler le fils qu'elle avait eu de son premier mari. Et comme d'autre part, Scribonie avait donné à Auguste une fille, Julie, elle conçut le dessein de réunir par un mariage le beau-fils et la belle-fille. L'empereur aurait peut-être accédé à ce désir s'il n'avait été sollicité, d'autre part, par Octavie, sa sœur bien-aimée. Octavie était mère, elle aussi ; elle aussi rêvait de faire de son fils l'héritier du trône ; elle aussi voulait le marier à Julie. Voilà les deux femmes en présence. Auguste ne pouvait guère hésiter entre les prétendants : l'un était de son sang, l'autre ne tenait à lui que par alliance ; il se prononça pour le premier. Julie, âgée de quatorze ans,

fut mariée à Marcellus, qui n'en avait encore que dix-huit.

L'échec fut sensible à Livie ; mais elle sut cacher la blessure ; la franchise n'était point sa qualité dominante. Tacite nous a fait d'elle ce portrait plein de restrictions : « Elle avait une vertu digne des premiers âges, avec plus d'affabilité dans les manières, pourtant, qu'on n'en permettait aux femmes d'autrefois : mère impérieuse, épouse complaisante, elle unissait l'adresse de son mari à la fausseté de son fils. »

Ceux qui ne l'aimaient pas oubliaient la vertu pour ne voir que la dissimulation. Caligula l'appelait : un Ulysse en jupon ; et ce jugement a été accepté, à bon droit, ce semble, par les auteurs modernes : ils prétendent que ses statues elles-mêmes en sont la preuve. « On voit, à Rome, dit l'un deux, plusieurs statues qui passent pour être celles de Livie : c'est une beauté froide, un visage sans expression, une physionomie composée et tranquille, belle et insignifiante, parce qu'elle veut l'être, parce qu'elle peut s'effacer. D'ailleurs, nulle apparence de fausseté ; le chef-d'œuvre de la dissimulation est de savoir se dissimuler. »

Au reste, le hasard, — si ce fut le hasard, — allait travailler pour elle. Le jeune Marcellus était de complexion délicate. L'année même de son mariage, il était tombé assez sérieusement malade. Le médecin d'Auguste, Antonius Musa,

qui avait guéri quelque temps auparavant son impérial client par l'hydrothérapie, lui ordonna d'aller à Baïes faire une cure d'eau froide. Fut-ce le mal, fut-ce le remède qui l'emporta ? Un an après il mourut. « Cette année-là et la suivante, a écrit Dion Cassius, comptèrent parmi les plus insalubres ; nombre de gens moururent. » La constatation n'est pas inutile pour la réputation de Livie.

Tous les projets d'Octavie, toutes les espérances de l'empereur s'écroulaient du même coup. D'après Sénèque, Octavie se tint plusieurs mois enfermée dans un appartement qu'elle avait fait tendre de noir et ne permit pas qu'on prononçât devant elle le nom de Marcellus. Livie n'avait pas les mêmes sujets de désespérer ; elle pouvait penser que le tour de son fils était arrivé. Elle avait compté sans les autres femmes de la maison impériale. Une conspiration se forma contre elle. On ne pouvait pas raisonnablement demander à Scribonie, l'épouse dépossédée, de se prêter à ses calculs ; Scribonie entraîna Julie. Quant à Octavie, sa douleur ne pardonnait pas à Livie d'avoir, auprès d'elle, un fils vivant et bien portant, alors que le sien était mort. Elle haïssait toutes les mères, dit Sénèque, à plus forte raison celle qui songeait à disposer de la place que le destin venait de rendre libre. Elle s'interposa auprès d'Auguste. Celui-ci souhaitait pour gendre Agrippa, son ami des premiers

jours, son compagnon de victoire à Actium. Il y avait bien une petite difficulté : Agrippa était marié à Marcella, sœur de Marcellus. Mais Marcella n'était, après tout, que la nièce d'Auguste, Julie était sa fille et apportait l'empire en dot. Mieux valait donc pour Octavie faire de son gendre un empereur que de laisser la place au fils de sa belle-sœur. Pieusement, elle travailla au divorce de sa fille, qui s'en consola par un autre mariage. Agrippa, libre, épousa Julie. Pour la seconde fois, l'ambition de Livie était déçue.

C'était là, par excellence, une union politique. Agrippa avait dépassé la quarantaine, Julie atteignait ses dix-sept ans ; le mari était sérieux, sévère, rude comme un soldat, « plus ami de la simplicité que de la délicatesse », assure Pline. Le couple était assurément mal assorti ; mais, ce qui importait surtout à Auguste, il fut prolifique ; quatre enfants naquirent successivement : deux fils, Gaius et Lucius, et deux filles, Julie et Agrippine. L'empereur adopta sans retard les deux garçons, afin d'assurer l'hérédité quoi qu'il pût arriver dans la suite. Un cinquième allait naître, Agrippa Postumus, lorsque à l'âge de cinquante-deux ans, Agrippa disparut.

Encore une fois Julie redevenait libre ; mais le parti était maintenant moins souhaitable ; ni son futur mari, si elle se remariait, ni ses futurs enfants, si elle venait à en avoir d'autres, ne pouvaient prétendre à l'héritage d'Auguste. Va-

lait-il pour Livie la peine de se mettre en campagne de nouveau ? Était-il avantageux de songer pour son Tibère, marié de son côté, à cette princesse doublement veuve ? En mère avisée, en femme d'expérience qui escompte les hasards de l'avenir, et qui se propose de les diriger au besoin, elle n'hésita pas longtemps. Ni Octavie, ni Auguste ne crurent devoir se refuser à une alliance qui était désormais sans danger. Les choses allèrent le mieux du monde ; Julie fut la première à donner son consentement, mais pour un motif différent et auquel la politique était entièrement étranger.

De toutes celles qui composaient le gynécée impérial c'était, en effet, la seule qui fût, avant tout, une femme, avec les passions et les appétits de son sexe : elle n'avait pas encore atteint la trentaine ; elle avait la jeunesse ; elle avait surtout la beauté. Malheureusement, il ne nous est guère possible de nous en rendre compte aujourd'hui : les médailles qu'on possède d'elle sont rares et assez mauvaises ; les statues et les bustes qu'on lui attribue seraient des documents précieux, s'il était assuré qu'ils fussent son image ; mais les archéologues ne sont pas d'accord entre eux. L'une de ces statues est au Louvre ; elle représente « Julie en Cérès », la couronne au front : « Vous êtes, dit un critique, vis-à-vis d'une femme belle et d'une superbe distinction. Le visage, où se montre la fierté

des races royales, n'en respire pas moins un grand charme ; les traits sont fins, délicats ; l'esprit et la vie les animent. Légèreté, hauteur, coquetterie, tout l'arsenal de la provocation et rien pour la défense ; aucune volonté, point d'énergie ; un large et souple pallium enveloppe le corps élancé, dont le maintien trahit la grande dame. » Ne vous hâtez pas d'accepter ce jugement enthousiaste ; ouvrez le Catalogue officiel ; vous lirez seulement ces mots : Femme romaine drapée dans un manteau à franges, dite Julie en Cérès. Voilà qui est plus réservé. Une autre statue existe au Vatican ; il n'est pas bien certain que la tête soit antique. On a constaté pourtant qu'elle rappelle le portrait de Julie que nous connaissons par les médailles et, en même temps, qu'elle présente une ressemblance étonnante avec la tête d'Auguste. Conclusion : « L'expression diabolique de ce beau visage conviendrait parfaitement à Julie. » Je vous laisse le soin de dire, s'il est possible après cela, de se fier à ces représentations. En tout cas, à défaut du témoignage de la sculpture, nous avons celui des écrivains de l'époque.

Mais elle ne se piquait pas d'être une épouse modèle ; le mariage était pour elle un moyen d'échapper aux contraintes du palais impérial. « A la faveur du mariage, dit le critique dont j'ai parlé plus haut, Julie s'émancipait délicieusement des lourds ennuis endurés sous le toit

domestique. Enlevée de bonne heure à sa mère, et transportée au palais, elle avait grandi sous la direction d'un père affectant beaucoup la simplicité des mœurs bourgeoises et d'une rigidité souvent pédantesque. Tout n'était point rose dans ce gynécée entre la tante Octavie, l'austère marâtre Livie et Scribonie, la vrai mère, qu'on ne perdait pas une occasion de quereller. Auguste avait cette manie de ne vouloir porter que des vêtements fabriqués chez lui par les siens ; il fallait, bon gré, mal gré, coudre et filer de la laine du matin au soir ; et cette attitude d'un chef d'État visant la popularité agaçait invinciblement la jeune princesse, qui n'était rien moins qu'une Nausicaa... Quant à des jeunes gens, on n'en voyait pas un seul. Tout le système d'éducation tendait à convaincre les Romains de la divinité du sang de Jules ; c'était un cérémonial de sanctuaire, avec quelque chose de l'étiquette de la cour d'Espage sous Philippe II. Julie étouffait à la chaîne. »

Donc elle la rompit ; mais elle rompit en même temps toutes les autres. Tibère, qui ne voulait pas accepter le rôle de mari bafoué et complaisant, se détacha d'elle ; puis vint l'aversion et enfin l'abandon. Pour se venger, on le traita en gêneur, on obtint de l'empereur qu'il serait envoyé en Orient contre les Parthes. Il refusa, sous prétexte de mauvaise santé et se retira à Rhodes. Ainsi tout semblait conspirer contre

Livie. Auguste ne quittait plus ses petits-fils, Gaius et Lucius, et les traitait partout en infants ; Julie semblait toute-puissante à la cour, et Tibère était en exil volontaire; « il y habitait une maison fort modeste et une campagne qui ne l'était guère moins, vivant comme le plus humble des citoyens, visitant parfois les gymnases, sans licteur et sans huissier, entretenant avec les Grecs un commerce journalier, presque sur le ton de l'égalité. »

Mais, tandis que le fils menait cette existence si indigne de son rang, la mère veillait et attendait l'occasion. Le scandale donné par Julie que tout Rome connaissait, sauf Auguste, lui fournit le prétexte impatiemment attendu d'intervenir en vengeresse. Elle dressa contre sa bru une série d'accusations d'autant plus terribles qu'elles reposaient sur des preuves irréfutables et, au moment voulu, les porta devant l'empereur: elle lui apprit les outrages sans nombre infligés au mari, lui montra la flétrissure qui en jaillissait sur la maison impériale, l'effraya par le récit des complots qui se tramaient dans l'entourage de la jeune femme. Le prince, saisi de douleur, humilié, blessé dans sa tendresse paternelle et dans sa dignité de chef d'Etat, n'hésita point à prescrire une enquête officielle. Elle confirma de tous points les dénonciations de Livie ; il ne restait plus qu'à lui donner une sanction éclatante. « Par une nuit d'automne, une litière fermée,

que des soldats escortent, sort de la grande ville. La princesse, hier si haut placée dans la lumière, s'en va flétrie, dégradée ; l'exil l'attend, ou plutôt le tombeau; car c'est une sépulture qu'un pareil exil. En Campagnie, dans ce merveilleux golfe de Gaète, à six milles environ de la côte, surnagent les îles Ponza, lieux inhospitaliers qui, sous les derniers Bourbons de Naples, servaient à l'emprisonnement des condamnés politiques. A ce groupe de méchants îlots appartient l'antique Pandataria, vieux cratère éteint, dont un milier de pas mesure la largeur, et qui peut avoir une lieue de long : terre pétrie et de laves et de terres poreuses, sans ombrage, sans verdure, où rien ne pousse, à l'exception de quelques carrés de légumes et de quelques plants de vigne, seule ressource des pauvres habitants. Ce misérable roc pelé, désert, battu des flots, la dernière des servantes de Julie eût tenu à supplice d'y séjourner une saison ; et c'était là qu'une princesse du sang d'Auguste, la reine du goût, du ton, des élégances, venait échouer pour jamais. »

Sa mère partagea son exil, compagne volontaire d'une fille indigne, mais toujours chérie.

Cette catastrophe délivrait Tibère d'une femme compromettante; mais elle ne changeait rien à la situation : il avait toujours devant lui les trois fils de Julie, Gaius, Lucius et Agrippa, et même leurs sœurs. Le plus sage était de renoncer à

toute ambition d'avenir, ou de feindre d'y renoncer. Il revint à Rome et se tint éloigné des fonctions publiques. C'est alors que les événements se précipitèrent avec une rapidité incroyable. En l'espace de six ans, Lucius César mourait à Marseille presque subitement; Gaius, blessé en Arménie par le poignard d'un ennemi, languissait quelque temps et s'éteignait sans avoir pu rentrer en Italie; Agrippa, accusé de vouloir arracher sa mère à l'exil, était relégué dans l'île de Planasia et sa sœur Julie, convaincue à son tour d'inconduite, condamnée à se retirer à Trimeri. Le vieil empereur restait seul dans son palais, entre Livie triomphante et Tibère, qu'il avait bien été forcé, cette fois, de désigner comme successeur. Était-ce une épouvantable fatalité qui faisait ainsi le vide autour de l'empereur et qui écartait de l'Empire par la mort ou par l'exil tous ceux qui auraient pu y prétendre? ou faut-il voir dans ces événements l'effet d'un plan criminel, savamment conçu et poursuivi avec une inlassable ténacité? Bien des voix s'élevèrent pour accuser les deux personnes qui en profitaient; on parla d'empoisonnements et la rumeur publique désigna surtout Livie. Il est certain que la vraisemblance autorise ce soupçon; mais le vraisemblable n'est pas toujours le vrai et l'historien ne doit pas confondre l'un avec l'autre. Pour ajouter foi à des suppositions aussi graves, il faudrait d'autres preuves que l'opportunité

presque invraisemblable de la catastrophe.

Il ne restait plus qu'un seul obstacle qui barrât à Tibère l'accès à l'Empire, le prince qui l'occupait encore, Auguste ; mais Auguste était vieux ; il suffisait d'attendre patiemment sa mort ; au besoin même, on pouvait aider un peu la nature ; car sa santé déclinait lentement, et il était à la merci d'une indisposition. Au cours d'un voyage en Campagnie, il fut obligé de s'arrêter à Nole. « Tibère entrait à peine en Illyrie, écrit Tacite, lorsque des lettres pressantes de sa mère le rappelèrent à Nole. On ne sait s'il y trouva Auguste encore en vie ou déjà mort ; car Livie avait distribué autour du palais des gardes qui en fermaient avec soin toutes les avenues. De temps en temps, on rassurait le peuple sur la santé du malade ; et lorsque enfin on eut pris toutes les mesures que les circonstances exigeaient, le même instant apporta la nouvelle qu'Auguste était mort et que Tibère succédait à son pouvoir. » Suétone ne prononce pas, à cette occasion, le nom de Livie ; Tacite insinue : « La maladie d'Auguste s'aggrava ; quelques-uns soupçonnaient un crime de sa femme. » Dion Cassius précise, mais pour disculper l'impératrice. « On accusait à tort Livie d'avoir servi à son époux un plat de figues prises à un arbre dont il aimait à cueillir lui-même les fruits ; elle en avait, disait-on, saupoudré quelques-unes de poison ; puis tous deux en mangèrent ; mais Livie ne touchait qu'aux fruits sains

et présentait à Auguste ceux qu'elle savait devoir être mortels. » On se croirait déjà au temps des Borgia. Ce qui est certain, c'est que, avant même que la nouvelle de la mort pût arriver à Planasia, Agrippa Postumus était assassiné par un centurion sur l'ordre de son père mourant, prétendait-on. Tacite, cette fois, paraît avoir dit la vérité : « Il est plus que probable que Tibère et Livie, l'un par crainte, l'autre par haine de marâtre, précipitèrent la mort d'un rival odieux et suspect. »

Ainsi, après vingt ans d'attente, à la suite d'une série, à peine croyable, d'événements aussi tragiques qu'inattendus, Tibère était empereur et Livie pensait bien être régente.

C'est le moment d'interrompre un peu ce long récit pour pénétrer dans l'intimité de l'impératrice. Jusqu'ici, nous n'avons interrogé sur son compte que les historiens. Tous ont vu en elle, ne devaient voir en elle que la femme politique, celle dont l'influence sur Auguste ou sur Tibère présidait aux destinées de Rome ; nul d'entre eux n'a parlé de son train de vie, du milieu où s'agitait cette existence si tourmentée et si active. Cela, l'archéologie nous le dira.

A la fin de l'année 1725, on découvrit à Rome, dans une vigne, à gauche de la voie Appienne, en dehors de la porte Saint-Sébastien, une de ces sépultures, disposées sous terre, en forme de grandes salles, percées de tous côtés de niches,

que l'on nomme *columbaria*. Les épitaphes qu'on y recueillit indiquèrent que ce monument était la demeure dernière des gens de la maison d'Auguste ; une partie d'entre eux avaient été, de leur vivant, attachés à l'impératrice Livie. Le nombre des serviteurs de toute sorte enterrés là s'élève au chiffre extraordinaire de six mille, ce qui peut donner une haute idée de l'importance de cette domesticité ; le dixième, six cents environ, appartenaient à Livie. Comme elle fut impératrice pendant un peu plus de soixante ans, cela fait une moyenne de dix décès par an dans son personnel. On jugera par là du total auquel il pouvait se monter.

La lecture de ces épitaphes offre un autre intérêt : elle nous montre jusqu'où était poussée la division du travail dans cette maison princière. Si le nombre des serviteurs était la marque d'un intérieur bien ordonné, celui de l'impératrice devait être un modèle du genre ; mais il est permis de se demander aussi si le nombre exagéré des spécialistes n'aboutissait pas précisément au résultat contraire. Voici la liste des esclaves ou des affranchis chargés des vêtements : *a purpura*, gardien des étoffes et des robes de pourpre ; *a veste matutina*, préposé aux vêtements du matin ; *a veste regia*, aux vêtements impériaux ; *a veste magna*, aux vêtements de cérémonie ; *capsarius*, à la garde des armoires ; *lanipendius*, à celle des objets de laine ; *vestiplici* ou *vestiplicae*, plieurs

ou plieuses de vêtements. Pour la toilette, il y avait des *ab ornamentis*, qui veillaient à toutes les parures ; *a tutulo ornatrix,* coiffeuse habile à faire les chignons ; *ad unguenta*, surveillant la parfumerie ; des *aurifices*, pour les bijoux d'or ; *margaritarius*, pour les perles et les pierres précieuses ; *ornatrix*, femme de chambre ; *ornatrix auriculae*, spécialisée pour les oreilles ; *unctrix*, masseuse ; *aquarius*, régulateur des bains; *calciator*, attaché au département des chaussures; *a sandalio,* pour s'occuper seulement des sandales. On trouve même une *a sede Augustae*, préposée à l'entretien des sièges; *a cura catellae*, pour soigner la chienne favorite ; *ad imagines*, pour surveiller l'entretien des portraits de famille ; *supra medicos*, médecin en chef, ayant sous ses ordres toute une série de médecins, chirurgiens, oculistes, etc. Les bureaux de la chancellerie impériale n'étaient ni plus nombreux, ni plus compliqués.

Et tout cela s'agitait dans un espace qui couvrait à peu près 800 mètres carrés. Car on connaît la maison de Livie; du moins, donne-t-on ce nom à une maison située sur le Palatin, vers l'Ouest, entre le palais d'Auguste et celui de Tibère. On l'a découverte en 1869; elle nous offre le type d'une maison romaine élégante du premier siècle de notre ère. On y arrive aujourd'hui, en passant par un crypto-portique qui la relie à la maison voisine, — c'est dans ce

crypto portique que fut assassiné Caligula : l'entrée donnait autrefois sur une petite ruelle. Le rez-de-chaussée est composé des éléments habituels, un atrium au centre ; au fond le *tablinum*, salon de réception ; à droite, une salle à manger. L'atrium est simple, orné seulement d'un pavement de mosaïque blanche : sur la gauche s'élevait l'autel domestique ou quelque statue dont la base est encore en place. Le salon, avec ses deux annexes latérales (4 mètres sur 7 de profondeur), est orné de peintures élégantes, égales aux plus jolies qui aient été découvertes à Pompéi ; c'est toujours la mythologie qui fait les frais de ces tableaux : Galathée voguant sur un monstre marin, suivie du regard par Polyphème ; Mercure se préparant à délivrer Io. Mais le décorateur a voulu y ajouter une scène réaliste : un des panneaux nous montre une Romaine, suivie d'une esclave, qui rentre chez elle de nuit, à la lumière des lanternes, tandis que ses voisines apparaissent à leur balcon. La salle à manger, un peu plus grande (4 mètres sur 8) est pavée aussi de mosaïque blanche ; les murs représentent des vases pleins de fleurs, des jardins, des champs arrosés de rivières.

L'étage supérieur était réservé aux appartements privés. Les chambres sont extrêmement petites ; elles mesurent un peu plus de 3 mètres de côté ; suivant l'usage, elles n'avaient d'autre ouverture que la porte, ce qui en faisait un

refuge précieux contre la chaleur du jour, un lieu exquis pour la sieste de l'après-midi ou le repos de la nuit, même durant la saison d'été, mais ce qui ne leur donnait point l'apparence d'une demeure princière. Évidemment on n'avait pas, à l'époque d'Auguste, la moindre idée de ce que nous appelons aujourd'hui le luxe d'un appartement; Livie, comme ses contemporains, se contentait de peu à cet égard. Et pourtant, dans ce milieu si modeste d'apparence, se sont jouées pendant de longues années des scènes dont dépendait la destinée du monde.

L'avènement au trône de Tibère fut, pour Livie, un moment d'éblouissement : « A Rome, dit Tacite, consuls, sénateurs, chevaliers se ruent vers la servitude » ; on n'a pas assez de flatteries pour elle; on l'appelle mère de la patrie, mère de l'univers ; on la représente en Junon, en Cybèle, en Cérès, en Pudeur ; encore un peu, on l'eût représentée en Piété conjugale. Ces hommages furent le début de sa lutte avec son fils. Tibère voulait bien, en apparence, lui témoigner une extrême déférence; mais il entendait, néanmoins, rester le maître; Livie se flattait, de son côté, de devenir la maîtresse; l'un des deux devait avoir raison de l'autre. Tout d'abord, des scènes assez vives se produisirent : la mère accablait son fils de récriminations, lui reprochait son ingratitude, lui rappelait ce qu'elle avait fait pour lui; Tibère, très froid, laissait

passer l'orage, et continuait son chemin. A la fin, Livie dut se résigner. De dépit, elle se retira de la cour; sa maison devint le rendez-vous de tous les mécontents; les conspirateurs passés et futurs se groupaient autour d'elle; de là, partaient des épigrammes contre l'empereur, des pamphlets qui couraient la cour et la ville. Les femmes se mettaient aussi de la partie; sa favorite, Urgulanie, se montrait insolente entre toutes; elle était persuadée, et non sans raison, que l'amitié toujours puissante de la reine-mère la mettait au-dessus des lois. La vie devenait insupportable à Tibère.

Si encore, il avait pu escompter la fin prochaine de tout cela. Mais Livie était d'une santé de fer; ce qu'elle attribuait à son régime purement végétarien et aussi à certain vin de la côte d'Istrie, en qui elle avait foi. Lassé de son côté, l'empereur quitta Rome pour s'établir à Caprée; vous savez qu'il rendit ce nom tristement célèbre dans la suite. Il n'en revint même pas pour assister aux obsèques de sa mère, qui se décida à mourir à peu près nonagénaire. Elle avait été le tracas continuel et presque le désespoir de son règne, après avoir tout fait pour l'amener sur le trône. C'est qu'en travaillant pour lui, elle avait travaillé surtout pour elle, peut-être inconsciemment; son amour maternel était intéressé. Après être entrée en lutte successivement avec tout l'entourage d'Auguste,

fatalement, elle devait être amenée à se heurter à celui qu'elle avait espéré dominer parce qu'elle en avait fait un empereur.

Cette histoire de Livie est, vous l'avez bien vu, tout à fait semblable à celle d'Agrippine, qui, grâce à Racine, est connue de tous. J'aurais même pu, dans bien des cas, vous citer des vers de *Britannicus* au lieu des passages de Tacite. A quelques années de distance, en effet, la pièce s'est jouée une seconde fois dans le palais impérial : mêmes intrigues de mère pour assurer le trône à un fils ; mêmes conspirations d'épouse auprès d'un vieillard couronné ; mêmes apparences de crime ; et puis, même lutte après le succès, entre celle qui prétend être régente et le jeune prince qui entend se soustraire à sa pesante tutelle. Mais, cette fois, la pièce est une tragédie, et se termine par un assassinat.

Passons maintenant à une époque un peu plus rapprochée de nous. La dynastie des Jules s'est terminée avec Tibère, celle des Claudes avec Néron, celle des Flaviens avec Domitien, celle des Antonins avec Marc Aurèle et Commode. Un empereur est monté sur le trône des Césars, non point issu de Rome, non point même de l'Italie, non point même de l'Europe, mais fils de l'Afrique, Septime Sévère, né à Leptis Magna, dans la Tripolitaine actuelle. Rome ne demandait pas, à cette époque, un homme de tradition ni un héritier des grandes familles, mais un sol-

dat capable de défendre l'Empire contre les ennemis du dedans aussi bien que contre ceux du dehors ; qu'il fût du pays d'Annibal, peu importait, pourvu qu'il eût la main énergique et inspirât confiance aux soldats et au peuple. Cet Africain avait épousé une Syrienne, voici comment. Dans la ville d'Hémèse existait un temple célèbre, consacré au soleil. Le sacerdoce héréditaire y appartenait à une vieille famille de grands-prêtres, jadis souverains indépendants, à cette époque, dépossédés de leur ancienne royauté, mais toujours vénérés pour leur dignité et puissants par leur grande fortune. Le grand-prêtre d'alors avait une fille, nommée Julia Domna. Celle ci avait trouvé moyen, ou l'on avait trouvé pour elle le moyen de faire rendre par l'oracle de Bélus à Apamée un horoscope fort bien imaginé : le dieu lui avait prédit qu'il lui était réservé d'épouser un roi. Septime Sévère qui commandait alors une légion en Syrie, eut connaissance du fait. Superstitieux comme il était, assuré d'ailleurs que la jeune fille tenait de son oncle Agrippa une grosse fortune et épris de sa beauté, il vit dans une telle union un moyen de parvenir : il demanda sa main. Tous deux s'entendirent sans peine pour ne point faire mentir l'oracle ; le mari eût-il voulu se dérober que la femme ne l'aurait point permis : c'est sur son instigation, disent les auteurs, que Septime Sévère se décida à marcher contre Pescennius

Niger et Clodius Albinus ses compétiteurs, ce qui lui valut définitivement le pouvoir. La Syrienne entra fièrement aux côtés de l'Africain dans le palais impérial.

« Le IIIe siècle, a écrit M. J. Réville (1), semble être par excellence dans l'antiquité le siècle de la femme païenne, intelligente, ayant conscience de sa valeur et de sa puissance, aspirant au gouvernement de la chose publique comme à l'empire des lettres, curieuse de tous les problèmes et avide d'une foi renouvelée, entourée tout ensemble d'adorateurs et de savants ; le siècle des Zénobie, des Victoria, des Salonine, et de ces princesses syriennes qui représentent dans l'histoire de la civilisation un type tout particulier, intermédiaire entre la femme romaine et la femme chrétienne, la personnification féminine du syncrétisme religieux et moral de leurs temps. Énergiques comme des Romaines du passé, instruites et spirituelles comme des hétaïres grecques, gracieuses et séductrices comme de véritables syriennes, éprises de merveilleux et de mysticisme comme les orientales, et capables de saisir les réalités de la politique comme des occidentaux ; ardentes au plaisir, mais prêtes à l'action comme des hommes, encore tout imprégnées de l'esprit païen, et déjà sur le seuil du christianisme, ces filles d'Hémèse, sur le trône

1. *La religion à Rome sous les Sévères*, p. 192.

JULIA DOMNA, FEMME DE SEPTIME SÉVÈRE

impérial, sont les vraies souveraines de la société cosmopolite, où toutes les traditions se confondent et les vraies représentantes des tendances multiples qui travaillent les âmes de leurs contemporains. » La plus remarquable de ces femmes fut assurément Julia Domna ; aussi Septime Sévère lui témoigna-t-il constamment les plus grands égards, que justifiaient ses éminentes qualités. Il la consultait dans les choses du gouvernement ; elle l'accompagnait dans ses expéditions, toujours prête à le seconder. D'ailleurs, elle ne se laissait point absorber par la politique ; elle s'inquiétait des idées et des croyances qui couraient le monde, elle était entourée de beaux esprits avec qui elle conversait philosophie et mysticisme. » Ce fut un véritable salon qu'elle organisa, dans le genre de ceux qui illustrèrent certaines cours d'Italie à la Renaissance, une réunion de beaux esprits comme les courtisanes grecques du siècle de Périclès ou les femmes célèbres du XVIIIe siècle en France en avaient constitué... Toutes les variétés du monde littéraire et toutes les anciennes civilisations amalgamées dans le vaste organisme romain y étaient représentées. Il avait des poètes comme Oppien et Gordien, des savants comme Galien, des érudits comme Serenus Sammonicus, des conteurs comme Elien. La jurisprudence et la philosophie sociale y paraissaient en la personne de Papinien, d'Ulpien ou de Paul, l'histoire avec Dio-

gène de Laerte et peut-être Marius Maximus, la pédagogie avec Antipater de Hiérapolis, précepteur des fils de l'empereur ; la littérature et la philosophie y figuraient sous la forme de nombreux sophistes, au milieu desquels brillait Philostrate de Lemnos, le causeur préféré de l'impératrice...

« Septime Sévère ne dédaignait pas d'y paraître ; il aimait les lettres... quand il en avait le temps, et récompensait volontiers ceux qui, par leurs talents, contribuaient à l'illustration de son règne... Étrange spectacle, en vérité, pour celui qui peut le contempler des hauteurs de l'histoire, que cette brillante réunion de parvenus de la fortune ou des lettres, ce salon romain où un fils de l'Afrique occupe le trône des Césars et la petite-fille d'un prêtre syrien tient le sceptre de l'esprit parmi les successeurs des classiques d'Athènes et de Rome (1). »

Julia Domna avait de Septime Sévère deux fils, Caracalla et Géta. Afin de les initier à la pratique des affaires, leur père commit la faute de les appeler tous deux à partager l'empire, alors qu'ils sortaient à peine de l'enfance ; on ignore s'il avait suivi en cela sa propre inspiration ou s'il avait cédé aux conseils de sa femme ; on sait seulement qu'elle avait pour le cadet Géta, nature aimable et esprit ouvert, un penchant bien mar-

1. J. Réville, *La Religion à Rome sous les Sévères*, p. 200.

qué ; elle ne voulut pas, sans doute, que sa destinée fût inférieure à celle de son aîné. S'il en fut ainsi, l'amour maternel l'aveugla ; car associer deux frères sur le trône, c'était condamner l'un à la mort, l'autre au crime. L'association n'eut pas grand inconvénient tant que le père fut là pour maintenir entre eux la bonne intelligence, du moins en apparence, et pour les mettre d'accord en imposant sa propre volonté ; mais, lui mort, la guerre éclata : ils ne mangeaient plus à la même table, ne couchaient pas sous le même toit ; ils s'étaient partagé les soldats, dont ils avaient chacun une garde particulière, le palais, où chacun s'était fortifié de son côté ; le peuple, les prétoriens, les grands, la Cour, étaient divisés en deux camps, prêts à en venir aux mains. Leur mère se flattait d'amener entre eux une réconciliation ; elle put croire un instant qu'elle y avait réussi : Caracalla ne s'y refusait pas, il en pressait le moment. L'entrevue fut décidée ; elle devait avoir lieu dans l'appartement même de Domna. Celle-ci habitait, sans doute, dans cet immense palais que Septime Sévère s'était fait bâtir sur la pente méridionale du Palatin, derrière le Stade de Domitien, et dont il ne reste plus aujourd'hui que les soubassements gigantesques. A l'heure dite, les deux frères arrivèrent sans suite et l'entretien commença ; mais voici que, tout à coup, des centurions que Caracalla avait secrètement introduits, font irruption dans la

chambre et veulent se jeter sur Géta. En vain, sa mère le couvre de son corps et l'entoure de ses bras. « Suspendu à son cou, dit Dion Cassius, attaché à sa poitrine et à son sein, il poussait des cris lamentables : Mère, ô ma mère, toi qui m'as enfanté, viens à mon secours ! On m'égorge ! Julie eut la douleur de voir son fils assassiné entre ses bras par le crime le plus impie; et elle reçut, pour ainsi dire, la mort dans ces mêmes entrailles où elle lui avait donné le jour ; car elle fut couverte tout entière de son sang ; en sorte qu'elle compta pour rien une blessure qui lui avait été faite à la main. Elle n'eut même pas la liberté de pleurer ni de plaindre le sort de ce fils, prématurément enlevé d'une façon si déplorable; elle était forcée de se réjouir et de rire, comme si elle était au comble du bonheur, tellement on observait avec soin toutes ses paroles, tous ses gestes, et jusqu'à la couleur de son visage. »

Il semblerait qu'après un drame pareil, toute relation dût être rompue entre la mère outragée et le fils assassin. On eût aimé à voir cette femme quitter la Cour et passer le reste de ses jours dans le deuil et la solitude. Notre étonnement est grand de constater qu'il n'en fut rien. Évidemment, Julia Domna aimait encore mieux le pouvoir que ses enfants. Elle continua donc à exercer la régence, du consentement même de Caracalla, heureux de se décharger sur elle

des soucis du pouvoir ; elle lui prodiguait ses conseils qu'il suivait docilement... lorsqu'il lui plaisait. En tout cas, elle ne l'empêcha pas de commettre la série des crimes qui déshonorent à jamais sa mémoire. En l'année 217, elle l'avait suivi dans son expédition contre les Parthes ; elle était à Antioche quand il fut assassiné, sur l'ordre de son préfet du prétoire, Macrin. « Sans doute, nous dit Dion Cassius, elle le haïssait vivant, mais elle le pleura mort, non qu'elle le regrettât, mais parce qu'elle allait être réduite de nouveau à la condition privée. » Pourtant, lorsqu'elle vit que le nouvel empereur ne touchait point à sa dignité et lui laissait sa garde d'honneur, elle reprit courage ; bien plus, elle se mit à conspirer ; elle intrigua auprès des soldats pour se faire décerner le pouvoir suprême, rêvant de jouer le rôle des Sémiramis et des Nitocris. Macrin comprit le danger et lui intima l'ordre de quitter Antioche. Plutôt que d'abdiquer, elle se laissa mourir de faim.

Si Macrin agissait si précipitamment, c'est qu'il existait des membres de la famille de Julia Domna, qu'il avait quelque raison de redouter. Depuis lontemps, elle avait attiré près d'elle à la Cour sa sœur, Julia Maesa, femme intrigante et audacieuse, dont on pouvait, à bon droit, soupçonner les intentions. Cette Maesa avait épousé un grand personnage, également syrien ; deux filles étaient nées de ce mariage, Julia

Universitas BIBLIOTHECA

Soaemias et Julia Mamaea ; toutes deux avaient grandi à la Cour auprès de leur tante, et dans l'intimité de leurs cousins ; on comprend ce que pouvaient imaginer dans le présent, et rêver dans l'avenir, ces quatre Syriennes, belles, superstitieuses, ambitieuses à l'excès et ignorantes de tout scrupule. Les deux princesses s'étaient mariées, elles aussi, à des compatriotes. De chacun de ces mariages était issu un fils qui pouvait prétendre à l'Empire avec quelque apparence de légitimité. Il est vrai que leurs pères n'étaient plus là pour faire valoir leurs droits ; mais il leur restait leurs mères et leur grand'-mère, ce qui était beaucoup. Aussi, quand Macrin se résolut à chasser d'Antioche la vieille Domna, il donna pareillement à sa sœur et à ses nièces l'ordre de s'éloigner. Elles se retirèrent à Hémèse, où elles renouèrent les traditions de la famille. Julia Maesa reprit l'intendance du temple que son père avait possédée ; les jeunes gens furent consacrés au dieu, et le fils de Soaemias, alors âgé de treize ans, en devint le grand-prêtre.

Ce dieu d'Hémèse, auquel j'ai déjà fait allusion, était un de ces dieux solaires, si communs dans le monde oriental, personnification du principal mâle dans la nature et de la chaleur fécondante. Son nom était El-Gabal. Que le mot signifie « le dieu des hauts sommets », ou que ce soit le même nom que celui d'un dieu chaldéen

du feu « Bil-gi ou Gibil », ou encore qu'il faille le traduire par « le dieu créateur », il avait pour emblème une pierre noire conique de forte taille, un de ces bétyles que l'on rencontre dans la plupart des cultes de Syrie et de Phénicie. Sa réputation était immense dans tous les pays voisins, occupés par des populations sémitiques ; aussi les offrandes affluaient-elles dans le trésor du temple, ce qui permettait de donner un grand éclat au culte. Rien, d'ailleurs, de moins romain ou hellénique que ce culte ; mais une religion purement asiatique dont l'essence et le but unique était la glorification de la fécondité physique. « L'idéal religieux de ceux qui accouraient à Hemèse, dit encore M. Réville (1), était celui-là même qui avait armé les Jézabel et les Athalie contre l'austère dieu des Jahvistes : une divinité favorable et clémente, riche en bénédictions, féconde et donnant la fécondité, à laquelle on rend hommage par des scènes désordonnées en s'abandonnant sans frein à toutes les voluptés. »

C'est dans ce milieu que Julia Maesa préparait son petit-fils à gouverner l'Empire. « Chaque jour, le bel Avitus, — c'était son nom, — en longs vêtements de pourpre à larges manches, sous une tunique brodée d'or, la tête ornée d'une couronne de brillants aux couleurs variées, exécutait devant la pierre noire et autour des

1. *La Religion à Rome sous les Sévères*, p. 241.

autels les mouvements cadencés du rituel, avec accompagnement de flûtes, de trompettes et d'autres instruments » (1).

Si cette éducation différait quelque peu de celle que Cornélie donnait jadis à ses fils, elle avait, du moins, un avantage certain, celui de concilier au jeune homme l'esprit des soldats campés en Syrie et qui, recrutés sur place, comme cela se passait alors, étaient grands adorateurs du Soleil et grands amis de ses prêtres. Or, on avait, en ce temps-là, surtout besoin de soldats. Au reste, l'ardente Julia Maesa entendait bien que ce sacerdoce ne fût qu'un intérim, en attendant mieux ; mais elle sentait que les chances du prince auraient été bien autres, s'il avait pu naître fils de Caracalla au lieu de cousin. Qu'à cela ne tienne ! elle répandra le bruit que telle est, en effet, son origine ; elle fera publier partout que sa fille a été aimée de Caracalla, ce qui était peut-être vrai, en somme. Les soldats crurent sur la parole de la mère au déshonneur de la fille ; elle-même n'y aurait pas contredit. Cette Orientale, toute à son dieu et à ses pratiques voluptueuses, n'avait point sur la pudeur les idées de Lucrèce ; il suffit de constater qu'elle se laissait représenter par la statuaire en Vénus. Nous avons d'elle une image de cette sorte, trouvée sur le forum de Préneste.

1. *La Religion à Rome sous les Sévères*, p. 246.

Elle est complètement nue, mais la perruque, sculptée dans un bloc de marbre spécial, est mobile, afin que la statue puisse suivre les variations de la mode.

Rome valait bien le prix de ce mensonge, si c'en était un. La tactique réussit pleinement : le 16 mai 218, les troupes, achetées à deniers comptants, proclamaient empereur le prêtre du dieu El-Gabal, Avitus, qui s'appelera désormais comme son dieu, Elagabal ; il avait quatorze ans. Macrin envoya des troupes pour calmer la révolte, croyant n'avoir affaire qu'à des hommes ; il se heurta à des femmes. Maesa se mit à la tête de ses fidèles et marcha à l'ennemi. Bien lui en prit. Au milieu de l'action, une panique vint à se produire ; déjà les soldats se débandaient, quand la mère et les filles, se jetant les cheveux épars au milieu des fuyards, rétablirent la bataille. Macrin, vaincu, se tua.

Elagabal était empereur, Soaemias et Maesa régentes, celle-ci surtout. La première fois qu'il se rendit au Sénat, il l'y amena avec lui ; elle prit place auprès des consuls, se mêla à la discussion et au vote, tout comme un sénateur ; elle alla jusqu'à signer le procès-verbal et les sénatus-consultes. Quant à Soaemias, elle présidait un autre Sénat, où figuraient les femmes des plus hauts fonctionnaires de l'Empire ; il avait pour attributions de régler toutes les questions relatives à l'étiquette féminine ; on prenait

de graves décisions sur les costumes et sur les joyaux des dames. Décidément Rome était tombée dans l'abus du parlementarisme.

Vous savez ce que fut le règne d'Elagabal, dont la seule préoccupation était de continuer sur le Palatin son pontificat d'Hémèse et de transplanter dans la capitale toutes les pratiques du culte syrien, sans atténuer en rien leur naturalisme brutal.

Les Romains scandalisés ne virent bientôt en ce prêtre couronné qu'un fou et, dans les cérémonies de ce culte, si éloigné des religions occidentales, qu'une série d'orgie abominables. Il leur fallut pourtant attendre leur délivrance près de quatre ans. Les prétoriens massacrèrent dans l'enceinte de leur camp, où ils avaient cherché refuge, le fils et la mère.

Par bonheur, sur les instances de Julia Maesa, qui continuait à diriger la politique, il avait adopté peu de temps auparavant Sévère Alexandre, son cousin, le fils de Julia Mamaea. C'était le désigner pour successeur : celui-ci n'était âgé que de treize ans et demi ; l'autorité allait donc rester encore entre les mains des femmes, et une régence succéder à un autre, mais cette fois aussi heureuse que la précédente avait été déplorable. Au rebours de sa sœur, la nouvelle régente était sage, habile, vertueuse.

« D'une portée d'esprit moins vaste peut-être que sa tante, Julia Domna, politique moins habile

que sa mère, Julia Maesa, moins séduisante que sa sœur Julia Soaemias, Mamaea eut ce qu'aucune des autres n'avait eu au même degré, la grandeur morale. Elle eut la piété du cœur qui se traduit par la pureté de la vie. Elle sut rester honnête dans un milieu où les nécessités de la politique et les exaltations d'une religion sensuelle autorisaient la légèreté des mœurs. Sa vie entière, pour autant qu'elle nous est connue, fut dominée par une seule passion, l'amour de son enfant. Elle l'aima jusqu'à l'aveuglement, prête à tous les sacrifices pour lui, n'ayant d'autre souci que de le préserver du danger, d'autre ambition que d'en faire un modèle de sagesse et de vertu, et compromettant ainsi, par un excès de sollicitude, l'œuvre à laquelle elle s'était consacrée sans réserve. Elle ne put jamais se résoudre à le dégager de sa tutelle ; avec l'égoïsme de l'amour maternel poussé à l'excès, elle traita jusqu'à la fin en enfant celui dont elle aurait dû faire un homme (1). » Elle avait eu le bon esprit de lui donner d'excellents précepteurs qui furent l'honneur de leur temps ; elle avait surveillé elle-même son éducation ; elle l'avait habitué à une certaine rigueur presque stoïcienne, à la frugalité, à la simplicité des vêtements, à la modestie. Un détail donnera une idée des préceptes et des habitudes qu'elle lui avait inculqués.

1. J. Réville, *op. cit.*, p. 259.

Dans l'oratoire où le jeune prince allait chaque matin se recueillir, elle avait disposé les images des meilleurs souverains et des personnages religieux les plus célèbres de toutes les époques : Abraham, Orphée, Apollonius de Tyane et Jésus. Certains même ont prétendu qu'elle était chrétienne ; il n'en fut rien ; mais il est assuré que c'est à son heureuse influence que Rome dut quelques années de répit après les insanités du règne d'Elagabal. Elle en fut, du reste, récompensée comme on pouvait l'être en ces temps troublés. Alors que l'empereur était campé près de Mayence, le Goth Maximin envoya ses soldats pour l'assassiner ; Mamée périt étranglée dans sa tente. On dit que les Romains en avaient assez d'être commandés par une vieille femme ; le fin mot, c'est que Mamée était assez avare ; il eût fallu pour se maintenir au pouvoir, non point tant faire acte de vertus politiques que distribuer l'argent sans compter au peuple et aux soldats. Ils demandèrent à un nouveau souverain ce que l'ancien ne leur donnait pas à leur suffisance.

Vous le voyez, l'histoire de la famille des Sévères est au moins autant celles des femmes que celle des hommes ; pendant le premier quart du IIIe siècle, elles sont mêlées à tous les événements petits ou grands du règne ; elles jouent véritablement un rôle à côté de l'empereur ; elles l'aident à gouverner, elles l'accompagnent à la

guerre ; elles méritent bien le titre qu'on leur accorde de *mater senatus et castrorum et patriae ;* mais cette histoire est surtout celle des mères et même des grand'mères. Chacune de ces impératrices a, longtemps d'avance, patiemment préparé l'avènement de son enfant ; le moment venu, elle a brusqué le dénoûment par son énergie et enlevé le succès ; puis elle est restée près du nouvel empereur comme une conseillère bonne ou mauvaise suivant les cas ; mais toujours fidèle et dévouée. Enfin, comme en ce temps-là un empereur ne pouvait mourir qu'assassiné, ce dont Sévère Alexandre se consolait par avance dans la pensée que tous les grands hommes avaient péri de mort violente, la main qui frappait le fils faisait, en même temps, disparaître la mère.

Cette intrusion des femmes dans les choses de l'État, par amour maternel et aussi par ambition personnelle, dura autant que l'Empire lui-même ; car c'était le produit de deux sentiments qui ne pouvaient changer et ne changeront jamais. Nous la constaterons au temps des princesses chrétiennes qui, en cela, semblent avoir été assez semblables à leurs devancières.

La mère de Constantin, Hélène, a été canonisée par l'Église, à cause des services qu'elle lui a rendus ; nous la connaissons surtout par les écrivains chrétiens, panégyristes ou autres, qui, naturellement, en font un grand éloge : elle avait, nous dit-on, des mœurs douces et simples,

et une charité qui s'étendait à toutes les infortunes; et, de fait, on peut croire qu'elle fut douée de vertus ignorées jusque-là des impératrices. Or, voici comment elle comprenait qu'on réglât la question de l'hérédité. Elle était fille d'un hôtelier établi dans une bourgade voisine de Nicomédie ; Constance la vit en revenant d'une ambassade chez les Perses, s'en éprit, en fit sa concubine dans le sens latin du mot, qui signifiait une épouse de condition juridique inférieure, et en eut un fils ; peut-être ce concubinat fut-il régularisé alors en « justes noces » ; toujours est-il qu'une vingtaine d'années après il la répudia pour épouser la belle-fille de l'empereur Maximilien, Théodora ; en échange il reçut le titre de César. De cette nouvelle union naquirent plusieurs enfants qui étaient tout désignés pour succéder à leur père. Néanmoins, ce fut le fils d'Hélène, Constantin, que Constance présenta aux troupes comme futur César ; puis par une disposition testamentaire, il réduisit ses autres enfants à la condition de particuliers et institua Constantin son seul héritier. Si Hélène n'avait point inspiré ces mesures elle n'avait pas lieu de les désapprouver.

A son tour, Constantin épousa d'abord une femme de condition assez obscure, nommée Minervina ; elle lui donna un fils, qui fut le César Crispus. Dans la suite, tout comme avait fait son père, il l'abandonna, pour obtenir de Maximien

la main de sa fille, Fausta, et en même temps le titre d'Auguste. Fausta était, d'ailleurs, au dire d'un panégyriste, d'une beauté divine — on est toujours d'une beauté divine quand on apporte un empire dans sa corbeille de noces. Suivant les uns, deux fils, Constantin et Constance, furent le fruit de cette union ; suivant d'autres, elle fut stérile : les deux jeunes princes étaient fils d'une troisième femme de Constantin, celle-ci absolument illégitime, et Fausta les avait adoptés. En tout cas, il se forma bien vite à la cour deux partis : l'un attaché à Crispus, que soutenait Hélène, plus âgé que ses demi-frères, déjà célèbre par des victoires et, par conséquent, héritier probable ; l'autre inclinant vers les fils de Fausta que défendaient la beauté et l'influence de leur mère. Dans une cour à demi orientale, on sait comment se terminent ces querelles de palais, j'allais presque dire de harem. Fausta fit déclarer César ses deux fils. Crispus comprit la menace, en prit ombrage, excité par tous ceux qui avaient escompté sa fortune et, dit-on, conspira ; du moins on l'en accusa, ce qui revient au même. L'empereur le fit arrêter, emprisonner et naturellement mettre à mort, avec un certain nombre de ceux qu'on appelait ses complices. Il en profita pour se débarrasser en même temps d'un petit neveu de douze ans, fils d'une sœur qu'il aimait, — qu'eût-ce été s'il ne l'avait pas aimée ? La belle Fausta

n'avait plus rien à craindre pour l'avenir de ses fils ; elle ne se doutait pas que sa belle-mère allait lui demander des comptes. Hélène n'oubliait pas que, comme elle, Minervina avait été sacrifiée à des combinaisons politiques, et remplacée aux côtés de l'empereur par la sœur de celle qui l'avait elle-même évincée ; de là, entre les deux femmes, une haine profonde que Fausta venait d'exaspérer en provoquant le meurtre de Crispus. Hélène y vit un défi ; l'horreur du crime justifiait son indignation. Elle usa sur Constantin de toute l'influence qu'elle avait conservée auprès de lui ; elle lui ouvrit les yeux sur la conduite de sa femme qui, paraît-il, n'était pas sans reproche ; si bien qu'un jour, sur l'ordre de l'empereur, l'étuve des thermes où Fausta se baignait, fut portée à une température insolite ; la malheureuse fut étouffée et ses femmes l'achevèrent. Ce nouveau crime ne pouvait plus nuire à ses enfants, les seuls qui eussent alors des droits à l'Empire ; mais la morale était vengée et surtout l'aïeule. Ceci se passa, sans doute, dans ce qui est aujourd'hui le palais de Latran.

A ces impératrices, que l'amour maternel, doublé de la passion du pouvoir, ont entraînées aux crimes les plus audacieux, à celles dont je ne vous ai pas parlé, parce que leurs écarts de conduite furent tels qu'on ne saurait y faire allusion qu'en latin, il faudrait, pour être juste,

opposer les princesses vertueuses, ou simplement les honnêtes, les épouses à peu près fidèles, les mères capables de travailler à l'avenir de leur fils autrement que par le fer ou le poison.

Mais c'est le mauvais côté de l'honnêteté de ne point tenter la plume des historiens. Comme ces femmes prêtaient peu à la médisance, et point à la calomnie ; comme elles ne se mêlaient guère aux intrigues de la cour et aux bavardages du palais ; comme, en un mot, elles ne fournissaient point matière à la chronique scandaleuse, elles ne valaient pas vraiment la peine qu'on s'occupât d'elles. Cet oubli est, pour nous, précisément, un indice de leur vertu : le silence de l'histoire, pourrait-on dire, est l'éloge des souveraines. Par contre, il a l'inconvénient de nous priver de tout renseignement intime sur leur compte. Heureusement qu'il est parfois des panégyristes qui, par leur profession même, doivent insister sur les qualités. La lecture de leurs œuvres repose et console un peu de tant de vilenies dont leurs collègues sont prodigues. Voilà pourquoi j'ai réservé pour la fin cette peinture de la cour impériale, au début du IIe siècle de notre ère ; l'auteur en est Pline le jeune, et il s'agit de Trajan, de sa femme et de sa sœur.

« Votre épouse est pour vous un ornement et une gloire de plus. Quelle vertu plus antique et plus sainte que la sienne ? N'est-il pas vrai que si le grand pontife avait à se choisir une

compagne, c'est elle qu'il préférerait, elle, ou une pareille ? Mais où pourrait-il en trouver une pareille ? Quelle délicatesse de ne vouloir d'autre part à votre fortune, que la joie qu'elle en ressent ; quel respect inviolable, non pour votre puissance, mais pour votre personne ? Vous êtes l'un envers l'autre ce que vous fûtes toujours ; votre estime réciproque reste la même; et vous ne devez qu'une chose à vos grandeurs nouvelles, c'est de savoir combien chacun de vous est au-dessus de ces grandeurs. Comme elle est simple dans sa parure, modeste dans son train, sans fierté dans sa démarche ! C'est l'œuvre d'un époux qui l'a formée à ces mœurs.

« Et votre sœur, comme elle sait se souvenir qu'elle est votre sœur ! Comme votre simplicité, votre franchise, votre candeur se reconnaissent en elles ! Rien ne mène plus aisément aux querelles que l'émulation, surtout entre les femmes. Or, l'émulation naît pour l'ordinaire du rapprochement, se nourrit de l'égalité, s'enflamme par l'envie, qui engendre la haine. Nous en devons admirer davantage ces deux femmes, puisque, dans une même demeure, dans une fortune égale, elles ignorent les disputes et les rivalités. Elles s'estiment mutuellement, se cèdent l'une à l'autre ; et quoique toutes deux aient pour vous une tendresse sans bornes, peu leur importe de savoir qui des deux vous est la plus chère. Les mêmes vues, le même esprit dirige leur con-

duite : rien, chez elles, ne laisse deviner qu'elles sont deux. Elles s'étudient à vous imiter, à marcher sur vos traces ; toutes deux ont les mêmes mœurs, parce qu'elles ont les vôtres. De là, une constante modération ; de là encore, une sécurité inaltérable. »

Quel intérieur édifiant et combien il ressemble peu à celui d'Auguste ! Il est vrai que la femme était stérile, et que la sœur n'avait qu'une fille.

LA SORCELLERIE ET LES SORCIERS CHEZ LES ROMAINS

Tous les peuples, tous les siècles ont connu la sorcellerie. En vain, dans l'évolution des croyances, les religions ont changé ; en vain les dieux les plus fameux ont été détrônés pour faire place à de nouvelles divinités : en vain la philosophie a tenté d'épurer les idées, de combattre l'ignorance, de substituer la sagesse à l'irréflexion et à l'absurdité : les sorciers ont été plus puissants que les prêtres ou les philosophes ; leur art a toujours eu des adeptes parce qu'il flatte deux besoins impérieux de la faiblesse humaine, la croyance instinctive au surnaturel et le désir d'assouvir à tout prix ses passions.

Aussi bien les pratiques magiques datent-elles de l'antiquité la plus reculée. « Les sciences physiques, a écrit Maury, n'étaient à l'origine qu'un amas de superstitions et de procédés empiriques qui constituaient ce que nous appelons la magie. L'homme avait si bien conscience

de l'empire qu'il était appelé à exercer sur les forces de la nature que, dès qu'il se mit en rapport avec elles, ce fut pour essayer de les assujettir à sa volonté. Mais, au lieu d'étudier les phénomènes afin d'en savoir les lois et de les appliquer à ses besoins, il s'imagina pouvoir, à l'aide de pratiques particulières et de formules sacramentelles contraindre les agents physiques d'obéir à ses désirs et à ses projets. Tel est le caractère fondamental de la magie. Cette science avait pour but d'enchaîner à l'homme les forces de la nature et de mettre en notre pouvoir l'œuvre de Dieu. Une pareille prétention tenait à la notion que l'antiquité s'était faite des phénomènes de l'univers. Elle ne se le représentait pas comme la conséquence de lois immuables et nécessaires, toujours actives et toujours calculables ; elle les faisait dépendre de la volonté arbitraire et mobile d'esprits ou de divinités dont elle substituait l'action à celle des agents mêmes. Dès lors, pour soumettre la nature, il fallait arriver à contraindre ces divinités ou ces esprits à l'accomplissement de ses vœux. Ce que la religion croyait pouvoir obtenir par des supplications et des prières, la magie tentait de le faire par des charmes, des formules, des conjurations. Le dieu tombait sous l'empire du magicien ; il devenait son esclave et, maître de ses secrets, l'enchanteur pouvait à son gré bouleverser l'univers et en contrarier les lois. »

Les Romains n'ont pas échappé à la règle générale ; ils ont connu les magiciens et les sorcières ; ils avaient recours à leur assistance aux beaux temps de la République, comme aux derniers jours de l'Empire ; grands ou petits, citadins ou campagnards, provinciaux ou habitants de la ville éternelle, nul n'était au-dessus de cette faiblesse.

Aussi loin qu'on remonte dans l'histoire des croyances romaines, on rencontre des pratiques magiques. Les gens les plus cultivés de ces âges reculés étaient fermement persuadés que les personnes, particulièrement les êtres faibles, comme les enfants, les animaux, les terres, pouvaient être ensorcelés par des paroles ou par des gestes. Les uns voulaient connaître ces gestes ou ces paroles pour pouvoir nuire à leur voisin, si tel était leur intérêt ; les autres trouvaient nécessaire de ne pas les ignorer pour pouvoir, au cas où ils auraient à souffrir de quelque maléfice, en détourner les effets. Et cela est conforme à l'origine même de la religion romaine qui était ce qu'on a appelé l'animisme, c'est-à-dire le morcellement infini des forces de la nature, forces dont on ne pouvait triompher, que l'on ne pouvait diriger que par des incantations et des sortilèges. Toutes ces divinités, dont nous parlent les vieux auteurs, qui présidaient aux différents actes de la vie et de l'activité humaine : celles qui avaient empire sur les hommes, comme

Cunina, la fée du berceau, ou *Stativa*, la fée qui dresse l'enfant ferme sur ses jambes ; ou celles qui veillaient aux choses de la campagne, *Segetia*, qui fait croître les moissons, *Mellonia*, qui protège les abeilles et *Bubona*, la patronne des bœufs, sont de ces puissances qui ont toujours été, sous un nom ou sous un autre, visées par les enchanteurs. De là, chez les anciens Romains, les amulettes pendues au cou des enfants et des animaux dans des boules creuses ou dans des sachets ; de là les clous enfoncés à l'endroit où était tombé un épileptique pour le guérir de son mal ; de là les charmes qui détournent la grêle ou qui rendent stérile le champ voisin. Les choses étaient même, paraît-il, poussées à un tel point que le législateur dut intervenir. Les lois des XII tables avaient édicté des peines contre les auteurs de maléfices. Naturellement ces défenses restèrent sans effet sur les croyances, parce que ce sont questions sur lesquelles on ne saurait utilement légiférer. Avant comme après, on continua à recourir aux sortilèges et aux procédés de la magie.

Ce fut bien pis encore vers la fin de la République et sous l'Empire quand Rome eut été envahie par les démons de l'Orient et par leurs dévots. L'ancienne magie italique s'enrichit, se complique des apports de la magie perse, de la magie juive, de la magie égyptienne. A côté et au lieu des noms sacrés qu'on invoquait aupara-

vant, on s'adressa, dès lors, au dieu des Hébreux sous ses nombreux vocables : Iaô, Sabaoth, Abriaô, Adonaï ; on invoqua Jacob, Abraham, Moïse, Salomon, les archanges ; ou encore Isis, Osiris et le dieu à tête d'âne Typhon-Seth. Les sorciers de l'Occident se mirent à l'école de leurs confrères de Chaldée, d'Asie Mineure ou de Thessalie ; les femmes donnèrent avec fureur dans les pratiques occultes — et non point seulement les femmes du vulgaire mais celles de l'aristocratie ; les hommes, les empereurs eux-mêmes s'y laissèrent aussi gagner. D'un bout à l'autre du monde la religion la plus honorée fut celle qui avait pour ministres les magiciens et les sorcières.

C'est dans cette religion que je voudrais vous faire pénétrer quelques instants.

Et d'abord, qui étaient ces sorcières et ces magiciens ? Nous connaissons surtout les sorcières par des poètes, Horace, Ovide, Tibulle, qui avaient eu, disaient-ils, à souffrir de leur intervention et dont elles avaient contrarié les amours. Il n'est pas étonnant qu'ils nous les peignent sous des couleurs assez peu flatteuses : c'est leur vengeance.

Pour eux, donc, elles ont tous les défauts. Physiquement, elles sont repoussantes : leur vieillesse, leur saleté, leur laideur en font des êtres à part ; leurs dents sont fausses, leurs che-

veux aussi ; elles aiment le vin plus que de raison ; elles se prêtent à tous les métiers, pourvu qu'on les paie.

Horace nous parle de plusieurs d'entre elles : Sagana, Veia, Folia et surtout sa grande ennemie qu'il désigne sous le nom de Canidia et qui, paraît-il, s'appelait Gratidia. Il nous la montre, elle et Sagana, errant à Rome, dans les nécropoles de l'Esquilin, pendant la nuit, pour ramasser des ossements et des plantes vénéneuses poussées au milieu des tombeaux. Vêtues d'une robe noire, les cheveux épars, elles glissent en hurlant dans les ténèbres ; leurs faces blêmes sont effrayantes ; elles évoquent au milieu du silence Hécate et Tisiphone ; autour d'elles rôdent les serpents et les chiens infernaux, si bien que la lune sanglante, pour ne pas voir ces impiétés, disparaît derrière les grands sépulcres. Tout d'un coup un bruit insolite vient les effrayer ; et les voilà qui s'enfuient à toutes jambes à travers le cimetière semant sur leur route, l'une ses dents, l'autre sa perruque, les herbes qu'elles avaient cueillies et tout l'appareil de leur profession.

Ovide, de son côté, nous conduit chez une autre, dans quelque réduit sombre caché au fond d'un quartier populeux de la capitale. La femme se nomme Dipsas, « la vipère » ; et elle mérite bien son nom, dit le poète. Elle n'a jamais vu, ajoute-t-il, la mère de Memnon, c'est-à-dire l'Aurore, sans être grise. Sa chambre est le rendez-

vous des femmes de vertu facile, au milieu desquelles elle pontifie.

« Elle fait un sacrifice, raconte le poète, à la déesse du silence — ce qui ne veut pas dire qu'elle soit silencieuse. Des trois doigts de la main elle prend trois grains d'encens et les glisse sous le seuil à l'endroit où une souris s'était creusé un passage secret. Puis, murmurant des incantations, elle attache avec un plomb aux sombres reflets des bandelettes magiques et tourne dans sa bouche sept fèves noires. Alors elle brûle sur le feu une tête d'anchois qu'elle a enduite de poix et percée d'une épingle. Elle verse aussi du vin à terre ; ce qui reste dans le vase, elle le boit, elle ou ses compagnes, mais surtout elle. Ainsi soit clouée, s'écrie-t-elle, la langue de nos ennemis. Et elle sort en titubant. »

C'est bien là le type classique de la sorcière ; telles nous nous figurons les sorcières de Macbeth ou celles qui tiennent leurs assises dans la Nuit de Walpurgis.

Naturellement ce n'est pas par amour de l'art qu'elles opèrent ; il faut les payer. Parfois elles se contentent de peu. « Il y a, ma chère, dit une héroïne de Lucien, une excellente magicienne, Syrienne de naissance, robuste et vigoureuse, qui m'a jadis raccommodée avec Phanias, lequel, ainsi que ton Charinus, s'était brouillé avec moi pour une vétille. Après quatre mois entiers elle l'a ramené auprès de moi par ses enchantements..

Elle ne prend pas cher ; elle demande seulement une drachme et un pain. Il faut cependant apporter encore du sel, sept oboles, du soufre et un flambeau. La vieille les prend. On verse aussi du vin dans un vase et c'est elle qui le boit. Il faudra encore que tu te procures quelque chose qui ait appartenu à ton amant : des habits, des chaussures, quelques cheveux ou autres objets analogues. Elle les suspendra à un pieu, brûlera du soufre dessous, répandra du sel sur le brasier, en prononçant vos deux noms, le tien et celui de Charinus ; puis, tirant une toupie de son sein, elle la fera tourner et récitera son enchantement, composé de plusieurs mots barbares qui font frémir. Voilà, du moins, ce qu'elle a fait pour moi. »

L'obole valant à peu près 0 fr. 15 et la drachme, 0 fr. 95, cette femme se chargeait pour la modeste somme de 2 francs et quelques menues provisions de rétablir la paix dans les unions troublées.

Mais il y avait aussi des opérations plus dispendieuses et des opérateurs moins réservés. Un autre personnage de Lucien eut affaire à un jeune homme qui venait justement d'entrer en possession de son patrimoine. Quelle aubaine ! quelle occasion ! un être riche, amoureux et prêt à tous les sacrifices pour triompher des froideurs de sa belle ! Il dut payer 4 mines (380 fr.) avant la cérémonie et 16 mines (1.520 francs) après. C'est ce qui s'appelait, dans l'argot du

métier, « tondre les gens gras ». A un pareil taux, il faisait bon d'être sorcier.

Il est à remarquer, du reste, que si, au début de l'Empire, les sorcières, entremetteuses et empoisonneuses, étaient fort à la mode, surtout auprès du peuple — et il est certain qu'elles le demeurèrent encore dans la suite — le second siècle vit éclore un genre nouveau de magiciens, beaucoup plus relevé : thaumaturges issus de l'Orient qui, par une mise en scène habilement préparée, surent se concilier la faveur des gens distingués. Le type en est l'Alexandre d'Abonotichos de Lucien, le Cagliostro de l'époque : « Sa taille était haute, sa physionomie belle, avec quelque chose de divin ; il avait le teint blanc et le menton peu fourni de barbe ; ses cheveux naturels, mêlés à une chevelure artificielle, s'y ajustaient avec tant d'adresse qu'il était peu de gens capables de découvrir cette fraude ; ses yeux étincelaient et brillaient d'un éclat surhumain ; sa voix sonnait doucement : il était de tout point irréprochable. » Ne sachant comment gagner sa vie, il s'avisa de se faire magicien. En Macédoine, il voit des serpents d'une grandeur considérable, mais si privés et si doux que les femmes peuvent les nourrir et les enfants les coucher dans leur berceau. Ce fut l'origine de sa fortune. Pour l'établir, il retourne dans sa ville natale, où il fait son entrée les cheveux flottants et bouclés, vêtu d'une robe de pourpre à raies

blanches, avec un manteau blanc par-dessus, une épée recourbée à la main, annonçant à tous qu'Esculape est venu dans la cité, qu'il l'a choisie comme demeure, qu'il se fera connaître quelque jour.

A la nuit noire, il se rend secrètement dans un temple que l'on était en train de bâtir; les fondations en étaient encore fraîchement creusées l'eau s'y était amassée. Il y dépose un œuf d'oie, qu'il avait préalablement vidé et dans lequel était enfermé un petit serpent nouveau-né; il enfonce l'œuf dans une cavité pleine de vase et s'en va.

Le lendemain, au milieu du jour, il accourt à la place publique, sans autre vêtement qu'une ceinture brodée d'or, sa fameuse épée recourbée à la main, secouant sa chevelure flottante. Il monte sur une sorte d'autel d'où il harangue le pleuple, le félicite de la visite prochaine de son dieu tutélaire et lui ordonne de le suivre jusqu'au temple. Là il se fait porter à l'endroit creusé qu'il appelle la Source même de l'oracle, entre dans l'eau en chantant à pleine voix un hymne en l'honneur d'Esculape et d'Apollon et prie le dieu de se révéler. Il demande alors une coupe, la plonge dans l'eau et tire du milieu de la vase l'œuf dans lequel le dieu était enfermé. Les spectateurs, les regards fixés sur lui, sont tout étonnés de voir qu'il a ainsi trouvé un œuf. Alexandre le casse dans le creux de sa main et leur montre le petit serpent qui s'enroule autour

de ses doigts. La foule éclate en prières et en actions de grâce et l'on reconduit chez lui en triomphe le faux prophète. Sa réputation était faite ; il n'avait plus désormais qu'à l'exploiter. Il en vécut jusqu'à 70 ans. On s'aperçut alors seulement, en lui donnant une douche pour calmer la maladie qui devait l'emporter, qu'il était chauve et qu'il n'avait pas plus de pouvoir contre la fièvre que de cheveux. Ce qui n'empêcha pas des charlatans de l'imiter et le public d'avoir recours à eux.

C'est qu'il aurait été bien embarrassé, pour obtenir ce qu'il demandait à la magie, de s'adresser à d'autres qu'à des gens de leur espèce ; ses exigences réclamaient non seulement des auxiliaires complaisants, mais, à proprement parler, des complices.

Car il s'agissait, la plupart du temps, de réaliser par des moyens illicites, en violentant les lois de la nature, quelque projet nuisible aux hommes ou aux choses. Tantôt on se contentait de vouloir causer des dommages aux biens d'autrui, par vengeance ou par intérêt ; par exemple on cherchait à faire éclater des orages sur les vignes d'un adversaire, ou à rassembler dans son jardin tous les rats de la région pour le dévaster ; de plus audacieux n'hésitaient pas à tâcher d'attirer sur leurs terres les fruits des champs voisins. Tantôt on s'attaquait aux personnes, à leur santé, à leur mémoire, à leur esprit, à leur

vie même. On prétendait que si Caracalla était devenu fou, c'était à la suite d'incantations magiques ; la mort de Germanicus était due, au dire de ses amis, à des pratiques de sorcellerie. Tel fut aussi, suivant une tombe d'Afrique, le sort d'une jeune femme mariée à 15 ans et morte à 28 : « Elle n'a pas eu la mort qu'elle méritait. Longtemps elle fut alitée, enveloppée par des charmes. L'âme lui a été arrachée de force, elle ne l'a pas rendue à la nature. » Telle encore la destinée de ce jeune esclave de Livie, fille de Drusus César, dont l'épitaphe contient cette plainte touchante : « J'allais atteindre l'âge de quatre ans, je pouvais être la joie de ma mère et de mon père ; et voici que, par son art funeste, une cruelle sorcière m'a arraché la vie.»

D'autres fois, par une curiosité intéressée, on cherchait à deviner l'avenir, en évoquant les morts et en conjurant les esprits. On leur demandait naïvement de petits services ou de grosses indiscrétions.

Mais la grande affaire des sorciers était de servir les amoureux, de troubler à la demande des intéressés les cœurs insensibles, de venger les passions incomprises ou les trahisons, de réunir les amants séparés par quelque obstacle ou de séparer au profit d'un autre ceux qui étaient unis. Sans les querelles d'amour la sorcellerie n'aurait peut-être pas vécu aussi longtemps. Et aujourd'hui encore, s'il y a des tireuses de car-

tes et des diseuses de bonne aventure, c'est bien encore l'amour qui en est, en grande partie, responsable.

On conçoit que, pour arriver à des résultats aussi surprenants, aussi contraires aux lois naturelles, il était nécessaire de multiplier les précautions et les conditions de succès.

Tout d'abord on exigeait de l'opérateur qu'il fût exempt de certains défauts, de tares corporelles. Il paraît, pour prendre un exemple très typique, que les dieux n'obéissaient pas à ceux qui avaient des taches de rousseur.

Ensuite on devait être lavé de toute impureté ; des ablutions d'huile, des frictions de graisse préparaient fort bien à agir avec efficacité sur les démons.

Dans plus d'un cas il était bon d'être à jeun.

La nature et la couleur du vêtement avaient aussi leur importance. On recommandait les habits flottants ou grossiers, les tuniques soit blanches, soit ornées de bandelettes de pourpre. Il était des cérémonies auxquelles on devait procéder tête nue, mais avec des chaussures.

L'opération ne pouvait pas être célébrée à n'importe quel moment ; il y avait des heures magiques. L'aube, le coucher du soleil étaient particulièrement favorables, ou bien encore les instants qui précédaient son lever. Si l'on pouvait agir la nuit, cela valait mieux encore : car c'est la période où brille la lune, c'est le domaine

d'Hécate et de Séléné. Encore fallait-il savoir que les pratiques de sorcellerie réussissent mieux à la nouvelle lune ou à la pleine lune qu'à toute autre date du mois. Chaque cas, du reste, offrait quelque particularité qu'il importait de connaître. A les ignorer on courait le plus grand risque de perdre sa peine.

Autre précaution. On devait avoir bien soin d'être instruit de ce qu'on nomme dans la langue de la magie les *rites de sortie*. Il ne servait de rien de bien commencer une cérémonie, ni même de la poursuivre dans les règles, si on n'était pas en mesure d'y mettre fin, d'en limiter les effets, d'en arrêter à temps les conséquences. C'était en général, assez aisé : on jetait dans l'eau ou on enterrait les produits de l'opération magique ; de toute façon on les éliminait. Quelques mots bien appropriés avaient aussi le même résultat. Le tout était de ne point les ignorer, de ne pas se laisser imprudemment prendre au dépourvu. C'était là pour les apprentis un danger dont Lucien nous a gardé un plaisant exemple :

Un de ses héros, qu'il nomme Eucrate, raconte que voyageant en Égypte il fit la connaissance d'un certain Pancratès qui était fort versé dans les choses de la magie. Chaque fois que le navire sur lequel les deux compagnons remontaient le Nil s'arrêtait quelque part, Pancratès faisait une infinité de prodiges, montait à cheval sur les cro-

codiles, et nageait au milieu d'eux, ceux-ci s'inclinant devant lui et le caressant de leur queue. « Bientôt, continue Eucrate, il m'engage à laisser mes esclaves à Memphis et à le suivre seul, me disant que nous ne manquerions pas de serviteurs. Et, en effet, voici ce que nous faisions.

« Toutes les fois que nous arrivions dans un gîte, le magicien prenait le verrou de la porte, le balai ou le pilon ; il l'habillait et, prononçant une formule, il le mettait en mouvement après lui avoir donné pour tous l'apparence d'un homme. Ce serviteur d'un nouveau genre allait, puisait de l'eau, faisait le marché, préparait la nourriture, bref nous venait en aide pour toutes choses. Quand Pancratès s'était assez servi de lui, il prononçait d'autres paroles. Le balai redevenait balai et le pilon, pilon. Je n'ai jamais pu obtenir, malgré mes efforts, qu'il me livrât son secret. Un jour, cependant, caché dans un coin obscur, je suis arrivé à saisir au vol l'incantation : elle était de trois syllabes. Le lendemain, comme mon Égyptien avait quelque affaire dehors, resté seul, je prends le pilon, je l'habille ; et ayant prononcé, comme mon maître, les fameuses syllabes, je lui ordonne d'apporter de l'eau. Il m'en apporte une pleine amphore. « Assez lui dis-je, n'apporte plus d'eau, redeviens pilon. » Mais lui ne m'obéissait pas ; il continuait à apporter de l'eau, si bien que la maison en fut bientôt remplie. Je ne savais que faire ; je tremblais

que Pancratès ne se mît en colère à son retour; je saisis donc une hache et je coupe en deux le pilon. Voilà chaque moitié qui prend une amphore et se met à apporter de l'eau; au lieu d'un valet j'en avais deux. Sur ces entrefaites, Pancratès revient, comprend ce qui s'est passé, prononce les formules nécessaires et les bois redeviennent bois. Pour lui, il se rend invisible et m'abandonne sans que je sache ce qu'il est devenu. »

Vous reconnaissez dans cette aventure le sujet que Gœthe devait reprendre plus tard dans son *Apprenti magicien*.

Toute cérémonie magique comprend des gestes et des paroles. Les gestes ne semblent pas avoir été très variés ; ils ne pouvaient guère l'être. On élevait la main en étendant certains doigts, le pouce, le médium et l'annulaire et en repliant les autres ; ou encore l'on faisait un signe avec le pouce et le médium rapprochés. Si l'on cueillait quelque plante à vertu magique, on devait la saisir entre le pouce et le quatrième doigt qui est appelé, pour cela, doigt médicinal. Très souvent on crachait par terre ou sur l'objet que l'on maniait : cela était, paraît-il, de la dernière efficacité. Nous en verrons plus loin des exemples.

Au contraire les paroles, les formules offrent la plus grande diversité. Dans le cas le plus commun le rite verbal précise le sens de l'acte magique. Ramasse-t-on des simples? Il faut dire pour qui on les ramasse, nommer avec précision

l'homme ou la femme qui pâtiront de la récolte ou en bénéficieront. Pour éviter des erreurs, il est même bon d'indiquer le nom de son père ou plutôt de sa mère, ce qui est plus sûr — on ne sait jamais, avec les femmes — et de mentionner un à un tous les éléments qui peuvent servir à limiter le champ de l'opération.

La parole magique peut aussi avoir pour fin de gagner à l'opérateur la faveur des démons en leur promettant de se soumettre à certaines mortifications. On prononcera, par suite, des vœux; on s'engagera à ne pas manger de cerises de l'année ou même à s'abstenir d'ail pendant le même temps. Autre procédé : réciter des prières, inviter par exemple, la maladie à quitter le patient; « Va-t'en, dira-t-on ; va-t'en, goutte ; va-t'en, douleur nerveuse de mes pieds et de mes membres. »

Si la prière ne suffit pas, on emploiera la menace ; on essaiera d'effrayer l'esprit ou l'être qu'on exorcise en lui parlant d'une puissance supérieure : « Sors de cet homme ; car Salomon te poursuit ! » Au lieu de Salomon, on nommera Neptune, ou l'archange Allaph ou tout autre épouvantail. L'intention sera la même, comme aussi l'effet prévu.

Jusqu'ici rien que de très compréhensible. Voici qui est plus singulier. Il est des phrases qui, sans être des prières, des vœux ou des menaces nettement exprimées avaient, pensait-

on, une véritable efficacité. Elles résument, racontent ou font, à mots couverts, allusion à des aventures connues, qui ont naturellement quelque rapport avec le but qu'on veut atteindre. Qu'on me permette d'en citer deux spécimens.

« Pour guérir les tranchées chez les hommes et chez les animaux, dit un formulaire, on devra frotter le ventre malade avec le pouce et les deux doigts les plus courts en récitant cette phrase : Il y avait un arbre au milieu de la mer, auquel était pendu un seau rempli d'entrailles humaines. Trois vierges l'entouraient : deux attachaient le seau, la troisième le détachait. » Les trois vierges, ce sont les Parques dont la troisième a pour mission de mettre un terme aux choses de ce monde ; le seau détaché de l'arbre et tombant à la mer est le symbole de la maladie que la parole du magicien fait disparaître.

Voici encore une autre façon de calmer les douleurs de ventre : « Frotter l'endroit malade en disant : le loup rôdait sur la route, sur le sentier ; il dévorait des chairs crues, il buvait des choses liquides. » A première vue cette phrase semble n'avoir rien de commun avec les maux d'intestins ; en y réfléchissant on voit qu'elle indique d'une façon détournée la cause possible du mal ; en la proclamant on mettait ce mal sous la dépendance du magicien : il était vaincu.

Mais les paroles les plus puissantes étaient

ces incantations incompréhensibles, noms divins ou formules saintes, déformées, allongées, où les syllabes caractéristiques étaient affublées de suffixes et d'éléments parasites qui les rendaient méconnaissables, ou bien présentées dans un ordre quelconque, comme si l'on s'était amusé à brouiller toutes les lettres du mot.

Ainsi, pour invoquer le dieu Eulamon, divinité qui semble un composé d'Osiris et d'Ammon, au lieu de prononcer simplement son nom, on disait :

Eulamon
Vlamone
Lamoneu
Amoneul
Moneula
Oneulam
Neulamo

Dans cette catégorie rentrent ce qu'on appelait les *lettres éphésiennes* parce que les premières connues avaient été inscrites sur le piédestal de la statue d'Artémis à Éphèse : elles consistent en un ensemble de lettres qui constituent des mots presque impossibles à prononcer. La condition première, pour qu'elles eussent une valeur magique, était qu'elles fussent conçues dans une langue inconnue aux hommes, car elles avaient un sens, nous affirme-t-on, dans la langue des dieux ; et c'était là l'essen-

tiel. Un grand nombre de ces mots étaient empruntés aux dialectes barbares, surtout aux dialectes orientaux. Le magicien devait les prononcer plusieurs fois, sans changement aucun ; toute omission, toute interversion pouvait rendre l'opération stérile. Et ce n'était point là chose facile lorsqu'il s'agissait, par exemple, de réciter des formules comme :

Adam, bedam, alam, betur, alam, botum

ou encore :

Βαχυχ, Βαχαχυχ, Βαχαχυχ, Βαχαχαχυχ, Βαχαξιχυχ, Βαδεγοφωθφθωσιρω.

Si je me suis autant étendu sur ces détails, c'est pour vous prouver que, dans les actes de sorcellerie, tout devait concourir au but final, le milieu, l'heure choisie, le geste, la parole. Rien dans cette pseudo-science ne semblait indifférent; et il y avait de la méthode dans ces insanités.

De même la magie mettait à contribution tout ce qui existait, aussi bien les choses inanimées que les êtres vivants, surtout les plantes et les animaux.

Parmi les plantes, on trouve mentionnées de préférence, comme douées d'une vertu particulière, certaines espèces : le laurier, la mauve, l'ellébore, la pomme, la mandragore et bien d'autres qu'il est inutile de vous citer. Je me

contenterai de vous signaler quelques recettes afin de vous montrer quel usage on faisait des plantes.

Pour guérir les maladies d'yeux : cueillez de la camomille avant le lever du soleil en disant : Je te cueille pour soulager les ophtalmies. Portez-la attachée à vous ; cela vous fera du bien.

Contre la fièvre tierce : Allez dans la campagne et cherchez la plante nommée cataire. Prenez-la à deux mains et tordez-la tant que vous pourrez ; puis placez par-dessus une grosse pierre et dites : Cataire, si tu nous guéris, je te donnerai un verre d'eau.

Contre l'ivresse : coupez une racine d'anémone, enlevez-la et jetez à sa place une pièce de monnaie quelconque. En l'enlevant dites : Je t'enlève, anémone, pour que tu sois un remède contre l'ivresse. Portez-la ensuite enveloppée dans un bout d'étoffe écarlate. On dit que c'est d'un effet surprenant.

La cire, le miel et la farine étaient également employés comme véhicules et mélangés à d'autres substances aptes à jouer un rôle actif. Ainsi, suivant Pline l'Ancien, on pouvait guérir la fièvre quarte, tierce ou même quotidienne en prenant des rognures d'ongles de pied ou de main venant du fiévreux, en les mélangeant avec de la cire et en allant, avant le lever du jour, coller le tout sur la porte d'une maison voisine.

Après les plantes, les animaux. Un certain

nombre étaient utilisés par la magie : principalement les oiseaux de nuit ou encore les bêtes qui se cachent sous terre, comme les serpents et les rats.

Sur eux le magicien avait un grand pouvoir : ils ne résistaient pas à sa voix. S'agissait-il de rats qui dévastaient un champ, il n'avait qu'à dire : « Je vous exorcise, ô rats qui êtes ici, pour que vous ne me nuisiez pas, pour que vous ne me fassiez pas nuire par d'autres. Je vous abandonne le champ d'un tel — par exemple celui d'un voisin ou d'un bon camarade — et, si je vous prends encore ici, avec l'aide de la mère des dieux, je vous séparerai en sept morceaux. » Et les rats terrifiés s'enfuyaient.

On connaît l'histoire de ce sorcier dont Lucien se moque et qui, lui, était tout puissant sur les serpents :

« Le magicien va le matin à la campagne ; et, prenant dans un vieux livre sept noms sacrés, les prononce ; puis il purifie le lieu avec du soufre et fait trois fois le tour du champ la torche à la main ; c'était pour chasser les serpents qui y demeuraient. Eux venaient en foule, attirés par ses incantations : reptiles de toute sorte, aspics, vipères cérastes, couleuvres, crapauds, mâles et femelles. Un seul était demeuré, un vieux serpent, que son âge empêchait de ramper et qui ne pouvait obéir. Le magicien avait compris que tous n'étaient pas là. Il envoya donc

le plus jeune des reptiles en ambassade auprès du serpent. Et peu après celui-ci arrivait à son tour. Quand ils furent tous réunis, le Babylonien souffla sur eux et, à notre grand étonnement, ils furent consumés par ce souffle. »

A quoi l'incrédule à qui on conte cette histoire pose la question suivante : Le plus jeune, l'ambassadeur, conduisait-il le vieux par la main, ou si celui-ci s'appuyait sur un bâton ?

Mais pour un incrédule de cette sorte il y avait mille croyants, tous persuadés que les animaux constituaient d'excellents intermédiaires agissant par sympathie ; on les substituait donc tout simplement au sujet lui-même que l'on visait et l'on produisait directement sur eux l'effet que l'on souhaitait produire sur l'autre. Ainsi on cherchait à leur transférer une maladie que l'on voulait guérir.

Avait-on été piqué par un scorpion, on n'avait qu'à aviser un âne, à s'approcher de lui, à lui conter son cas à l'oreille avec les formules appropriées et le mal passait à l'animal.

Étiez-vous affligé d'un coryza rebelle, vous embrassiez une mule sur le museau en faisant un certain geste et la bête prenait votre rhume.

Pour guérir les rages de dents : tête nue et chaussé, les pieds sur la terre nue, debout, vous preniez une grenouille, vous lui ouvriez la bouche, vous lui crachiez dedans et vous la priiez d'emporter avec elle votre douleur ; puis

vous lui donniez la liberté ; et aussitôt votre souffrance s'apaisait.

Pour rendre muet un ennemi, il suffisait à une sorcière de coudre la bouche d'un poisson et de lui transpercer la tête d'une épingle.

Je me reproche de citer de pareilles inepties ; mais encore fallait-il montrer par des exemples précis que ces misérables pratiques reposaient toutes sur des semblants de raisonnements et n'étaient point seulement, ainsi qu'on pourrait le croire tout d'abord, le produit de rêveries de charlatans.

Aussi, comme les sorciers et les sorcières ne pouvaient pas posséder dans leur tête toutes les recettes qu'ils mettaient en pratique, il existait des manuels à l'usage des magiciens. Nous avons vu tout à l'heure le charmeur de serpents de Lucien feuilleter un gros livre avant d'opérer. De ces livres, il est question plus d'une fois dans les auteurs ou même dans les textes législatifs, la loi ayant dû intervenir de nouveau à l'époque impériale pour interdire aux particuliers l'usage des recueils magiques (*libri magicae artis*). Les peines édictées sont assez sévères : ceux qui auront désobéi seront privés de leurs biens, les grimoires seront publiquement brûlés et leurs possesseurs déportés dans une île.

Nous n'avons pas malheureusement conservé de manuels de cette sorte ; mais nous pouvons

nous rendre compte assez exactement de leur contenu.

On sait, en effet, que le sol de l'Égypte, qui conserve tout ce qu'on lui confie, nous a rendu dans ce siècle et surtout depuis quelques années une quantité de papyrus que recouvraient les ruines des villes antiques ou qui avaient été employés dans les cartonnages de momies. Parmi ces papyrus, il en est un grand nombre qui contiennent des recettes de sorcellerie. Tous les grands musées d'Europe en possèdent : ceux de Leyde, de Berlin, de Paris, de Londres ; beaucoup ont été publiés ; il y en a encore beaucoup d'inédits. Il nous ont plus appris sur la magie antique que tous les auteurs réunis. Il suffit de les mettre les uns au bout des autres pour reconstituer les recueils des sorciers d'autrefois.

Il est encore une autre source de documents auxquels nous sommes redevables de précieux renseignements ; on les appelle d'habitude « tablettes d'exécration ». En général ce sont des plaquettes de plomb, plus ou moins épaisses, sur lesquelles un sorcier a inscrit de longues formules, des imprécations, des signes cabalistiques. On choisissait le plomb de préférence à un autre métal à cause de son bas prix, de sa mollesse, qui offre peu de résistance à la pointe du stylet, et aussi parce qu'il était réputé posséder une vertu magique ; c'est le métal consacré à

la mort et aux dieux infernaux. On y gravait un appel aux puissances occultes contre l'individu auquel on voulait nuire, puis on roulait la lamelle sur elle-même, on la transperçait d'un ou plusieurs clous qui servaient à la clore et qui possédaient en même temps une puissance magique — le clou d'airain était l'emblème de la Nécessité — et on allait ensuite l'enterrer dans quelque lieu secret, le plus souvent dans des cimetières. Lorsqu'on le pouvait, on la glissait dans une tombe, par l'ouverture ménagée à dessein pour les libations. Les plus avisés choisissaient la sépulture des enfants ou des personnes mortes de mort violente, parce que ceux qui sont ainsi enlevés prématurément devaient achever le nombre d'années à eux dévolues par le destin soit dans le tombeau, soit aux environs : c'étaient des auxiliaires tout trouvés pour les magiciens et des auxiliaires d'autant plus dévoués que leurs âmes devaient être aigries par leur infortune et prêtes à seconder toutes les vengeances. Et de fait, c'est dans les tombes de cette sorte qu'on a recueilli la majorité des plaquettes magiques.

La plupart du temps, elles contiennent des menaces d'amoureux. On y devine aisément tout un roman de cœur ; affection déçue ou trahie, brouille dans un ménage, froideur d'une femme ou indifférence d'un homme, haine d'un rival. Il faut à tout prix se débarrasser de l'un, rentrer en

grâce auprès de l'autre : quoi de plus simple que d'aller trouver un sorcier, de lui conter ses griefs et d'obtenir de lui quelque sortilège ?

Recevait-il la visite d'une femme amoureuse, qui ne pouvait pas triompher de l'objet aimé, il cherchait dans sa provision de recettes magiques une formule efficace, l'adaptait au cas spécial et gravait à la pointe sur une feuille de plomb l'imprécation suivante :

« Je t'adjure au nom du grand Dieu (Osiris), au nom des Anteros (dieux qui vengent les amants délaissés), au nom de Celui qui porte un épervier sur la tête (Horus), au nom des sept planètes ; fais en sorte que, à partir de l'heure où j'écris ceci, Sextilius, fils de Dionysia, ne puisse plus dormir ; qu'il soit consumé d'ardeur ; qu'il ne puisse plus ni dormir, ni s'asseoir, ni parler ; qu'il m'ait toujours présente à l'esprit, moi, Septima, fille d'Amoena. Que, furieux, il brûle d'amour et de désir pour moi. Qu'il brûle dans son âme et dans son cœur, Sextilius, fils de Dionysia ; qu'il brûle d'amour et de désir pour moi, Septima fille d'Amoena. Et toi Abar Barbarie Eloee Sabaoth Pachnoufu Putipemi, fais que Sextilius, fils de Dionysia, ne puisse plus dormir : mais qu'il brûle d'amour et de désir pour moi ; que son esprit et son cœur soient consumés et tous les membres de son corps, à lui Sextilius, fils de Dionysia. Et s'il n'en est point ainsi je descendrai dans la cachette d'Osiris, je briserai

son cercueil et je le jetterai à l'eau pour que le fleuve l'emporte. Car je suis le grand décan de Dieu, du grand Dieu. »

Nous aimons à penser que Sextilius vint humblement demander son pardon à Septima, à la suite de cette opération, et qu'ils vécurent dès lors dans les meilleurs termes.

Pour une femme, qui avait à se venger d'une rivale, le sorcier rédigeait ce qui suit :

« Je t'invoque, toi qui as pouvoir sur les instruments de torture infernaux et je te recommande Julia Faustilla, fille de Marius ; emmène-la au plus vite avec toi et range-la au nombre des morts. »

Ou, s'il voulait être absolument précis et entrer dans tous les détails, afin d'éviter l'ombre d'une erreur, il écrivait :

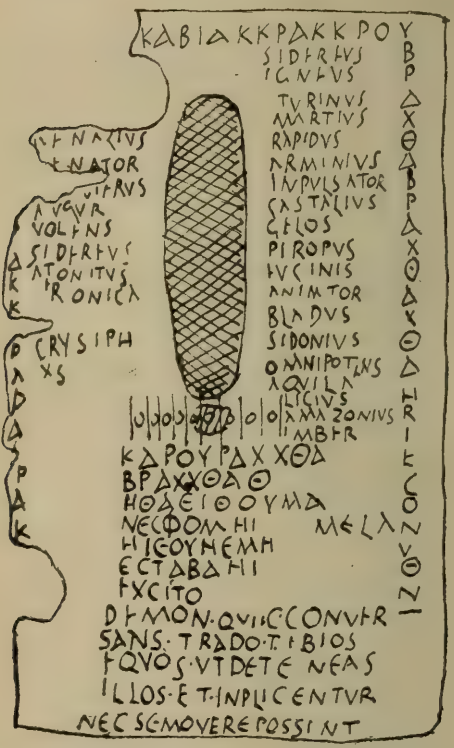
« Je dévoue aux démons Rufa : je dévoue ses mains, ses dents, ses yeux, ses bras, son ventre, ses mamelles, sa poitrine, ses os, son ventre, ses jambes, sa bouche, ses pieds, son front, ses ongles, ses doigts, son ventre, son nombril : toutes les parties du corps de Rufa je les dévoue sur ces tablettes. »

Voilà ce que l'amour ou la jalousie obtenaient des sorciers. Voici maintenant ce que leur demandait une autre passion qui, sans être inconnue à notre époque, y sévit avec moins d'ardeur : la passion des courses. Nul n'ignore la place que tenaient les jeux du cirque dans la vie des

Romains ; je ne répéterai point ici ce qui a déjà été dit tant de fois. On sait aussi que l'on décernait aux vainqueurs des prix dont le montant pouvait être fort élevé. Un cocher nous a indiqué sur sa tombe le total des sommes qu'il gagna durant sa vie : 1.558.346 sesterces, quelque chose comme 350.000 francs de notre monnaie. Les prix variaient entre 30.000 et 50.000 sesterces, entre 6.000 et 10.000 francs. Les cochers avaient donc à devancer leurs adversaires non seulement un intérêt de vanité mais aussi un gros intérêt pécuniaire. Qui pouvait, pourtant, affirmer à chaque concurrent, la veille d'une course, que ses chevaux seraient en bon état, qu'il n'y aurait pas d'accidents, qu'il garderait tout son sang-froid ? Heureusement la magie fournissait des moyens de se tirer d'affaire. On allait trouver quelque habile homme au courant des recettes les meilleures, on lui versait une juste rémunération et il vous remettait en échange une lamelle de plomb couverte de lettres cabalistiques et d'incantations. Il y avait inscrit les noms des cochers et des chevaux du parti adverse qu'il enveloppait dans des formules magiques, dans des malédictions, dans des prières. La tablette suivante, qui provient de Carthage, donnera une idée très précise de ces sortes de documents.

Le sorcier y avait inscrit d'abord une ligne de signes magiques ; au-dessous et comme au centre du cadre il avait tracé une figure de forme

ovale où l'on a voulu voir l'image d'un cirque ; au-dessous encore certaines barres verticales semblent figurer les *carceres*, les écuries d'où



sortaient les chars au commencement de chaque course. A droite et à gauche il avait gravé les noms des chevaux visés par l'incantation et enfin, en bordure, toute une série de lettres cabalisti-

ques. Celles-ci se répétaient ensuite en plusieurs lignes au-dessous de la figure centrale ; si bien que cirque et chevaux étaient enveloppés comme dans un réseau de signes qui les emprisonnaient. Les dernières lignes du document contiennent la prière qui explique la raison d'être de la plaquette, le but visé par l'opération : « Je t'évoque, démon qui reposes ici ; je te livre ces chevaux pour que tu les retiennes, pour qu'ils s'embarrassent dans les rênes et ne puissent plus remuer. »

Au lieu du cirque, on pouvait dessiner un cheval abattu, tombé sur les genoux, ou toute autre image rappelant les courses et les êtres qui y étaient engagés.

Muni de ce talisman le cocher, peu délicat en somme, qui l'avait acquis, sortait secrètement le soir de sa maison, entrait doucement dans ces immenses cimetières qui entouraient autrefois la ville de Carthage, choisissait quelque tombe à lui connue et y introduisait son talisman. Le lendemain il affrontait avec plus d'assurance l'épreuve décisive. S'il ne gagnait pas le prix, c'est qu'il y avait eu quelque maladresse commise, que les démons avaient trouvé moyen de se soustraire à son incantation ou n'avaient pas voulu se prêter à ce que l'on attendait d'eux. Il en était quitte pour recommencer la fois suivante avec plus de précautions.

Encore fallait-il s'estimer heureux que l'opé-

tion ne se fût pas retournée contre vous ; car, à se servir mal des choses de la magie, on s'exposait à de fâcheuses aventures. Lucius, le héros d'un roman de Lucien et de l'*Ane d'or* d'Apulée, l'apprit à ses dépens.

Lucius voyageait en Thessalie ; il fut reçu dans la maison d'un homme qui se nommait Hipparque. Or ce Lucius désirait vivement trouver dans le pays une magicienne savante qui lui fît voir quelque spectacle merveilleux. Le hasard l'avait servi à souhait, car la femme de son hôte était précisément une magicienne. Pour arriver à saisir ses secrets et assister à ses opérations, il eut recours à un procédé classique dans la vie comme au théâtre, il gagna la servante.

« Bonne nouvelle, vint un jour lui dire celle-ci : ma maîtresse n'ayant pu trouver d'autres procédés pour réussir dans ses amours doit, la nuit prochaine, se changer en oiseau et voler, sous cette forme, où son cœur l'appelle. » A la première heure de la nuit, continue Lucius, elle-même me fit monter sur la pointe du pied et à pas de loup jusqu'au belvédère de la maison et m'installa à la porte. Je regardai par les fentes et voici ce dont je fus témoin :

La magicienne commence, avant tout, par se déshabiller entièrement ; puis elle ouvre un petit coffre et en tire plusieurs boîtes ; elle ôte le couvercle de l'une d'elles, et, prenant certaine pommade, elle en frotte longtemps le creux de ses

mains qu'elle se passe sur tout le corps depuis la plante des pieds jusqu'au bout des cheveux. Ensuite, après avoir longuement chuchoté avec sa lanterne, elle donne une petite secousse à ses membres qui obéissent à un mouvement imperceptible d'ondulation. Un duvet léger paraît d'abord, puis de fortes plumes ; son nez se recourbe et se durcit ; ses ongles se resserrent et deviennent crochus : elle est métamorphosée en hibou. Dans cet état elle jette un cri plaintif et, après avoir voltigé quelque temps à fleur de terre pour s'essayer, bientôt elle prend son vol, s'élève et s'échappe de la chambre à tire-d'aile.

J'étais, à cette vue, comme un hébété ; mon étonnement tenait de la démence ; je rêvais tout éveillé et me frottais les paupières à plusieurs reprises, je cherchais à m'assurer que ce n'était pas un songe. Lorsque enfin je fus revenu à moi, je supplie Palestra — c'était le nom de la servante — de m'aider à opérer sur moi la même métamorphose ; longtemps elle résiste ; enfin, elle finit par y consentir. Elle pénètre dans l'intérieur de la chambre, et tire du petit coffre une boîte que je couvre de baisers. Je me débarrasse en hâte de tous mes vêtements ; je plonge avidement les mains et prenant le plus de pommade que je puis, je me mets à m'en frotter par tout le corps. Je balance ensuite alternativement mes deux bras et je cherche à imiter les mouvements d'un oiseau. De duvet, point ; de plumes,

pas davantage ; mais les poils de mon corps se durcissent comme des soies : ma peau devient un cuir horriblement dur ; au bout de chacun de mes pieds, de chacune de mes mains il se forme un sabot ; du bas de l'échine il me sort une longue queue ; mon visage perd toutes ses proportions, ma bouche s'agrandit, mes narines s'élargissent, mes lèvres deviennent pendantes ; mes oreilles se hérissent et croissent d'une façon démesurée. Je considère toute ma personne : je n'étais pas oiseau ; j'étais un âne. Outré de l'action de Palestra, mais déjà privé à la fois du geste et de la voix de l'homme, je ne pus qu'abaisser ma lèvre inférieure, regarder de côté la coupable avec des yeux humides et lui adresser une prière muette : « Malheureuse que je suis, s'écria-t-elle ! j'ai commis une méprise et la ressemblance des boîtes m'a trompée. Mais par bonheur le remède est facile : quand vous aurez seulement mâché des roses, vous quitterez cette figure d'âne et vous redeviendrez Lucius. »

Inutile de vous dire, qu'après un certain nombre d'aventures, nécessaires au développement du roman, Lucius fut, de nouveau, métamorphosé en homme.

Singulière histoire, n'est-ce pas, que l'auteur ne donne pas comme véridique assurément. Il a fait en l'imaginant œuvre de romancier ; et les romanciers ont toujours usé du merveilleux où

qu'ils le trouvent ; il n'y a pas, pour eux, de plus puissant moyen d'intéresser le lecteur.

Pourtant de semblables inventions ne dépassaient pas beaucoup les croyances populaires. Dans les quartiers mal famés de Rome, au fond de petites cités grecques de l'Orient ou dans les taudis de Carthage, il n'est pouvoir extraordinaire qu'on n'ait attribué aux sorciers, métamorphoses dont on ne les ait crus capables. C'était un jeu pour eux d'arrêter les astres dans leur cours, de faire descendre la lune du ciel ou remonter les fleuves vers leur source ; ils prenaient toutes les formes pour voler dans les airs ou se glisser dans les maisons : tour à tour ils se changeaient en oiseaux, en chiens, en rats, en mouches même ; rien ne leur était impossible.

Il n'est crime, non plus, dont on ne les chargeât. Horace, au début de l'Empire, nous montrait Canidie les cheveux épars et entrelacés de vipères, enterrant un enfant jusqu'à la tête et le laissant mourir de faim pour en retirer ensuite le foie et la moelle ; les mêmes fables continuent à se répéter de génération en génération ; on reste persuadé que les magiciens accomplissent des sacrifices sanglants et des cérémonies coupables. A en croire la légende de saint Cyprien le magicien, avant sa conversion ce confesseur aurait vu des sorciers couper en morceaux, étrangler, dépecer des enfants à la mamelle ; trancher la tête à des étrangers, mettre à mort

des jeunes filles et faire des libations de leur sang, enfin commettre toutes les abominations imaginables.

Ce fut là une des grosses accusations que l'on dirigea contre les chrétiens. Et, à vrai dire, le secret dont ils entouraient leurs réunions, les signes mystérieux qu'ils employaient entre eux, les miracles qu'ils attribuaient à leur divin maître et à ses disciples étaient bien faits pour exciter contre eux les soupçons des foules ignorantes, pour qui le merveilleux et la sorcellerie étaient tout un. Aussi le mot de sorcellerie devint bien vite une arme terrible entre les mains de leurs accusateurs. Tout ce qui étonnait dans leur conduite passait aux yeux de leurs ennemis pour maléfices ; chantaient-ils des cantiques dans leur prison, c'étaient des prières magiques qu'ils récitaient ; leur impassibilité dans les tortures était le résultat de pratiques occultes ; le baptême lui-même ne différait en rien de ces onctions dont la magie était coutumière. Accusations qui n'eussent été que des sottises sans importance, si elles n'avaient abouti aux plus cruels supplices et à la mort !

Bientôt les choses se retournent ; le christianisme est victorieux et les empereurs deviennent les défenseurs acharnés de la religion que leurs prédécesseurs persécutaient. Voici renaître les mêmes insinuations, cette fois dirigées contre les païens ; on fait revivre les anciennes lois por-

tées contre la sorcellerie, on les aggrave, on les étend. Les manifestations du culte vaincu, les sacrifices dans les temples, les consultations des haruspices, qui inspectent le foie ou les entrailles des victimes, pour en tirer quelque présage, les oracles, tout cela devient, suivant les expressions mêmes du Code, « prières défendues, artifices magiques, sacrifices funestes », tout cela entraîne maintenant le bannissement ou la mort. La religion a changé, l'intolérance est demeurée la même. Suivant la folle habitude de notre misérable humanité la violence fait suite à la violence et le sang est racheté par le sang.

Encore si tous ces crimes avaient porté leur fruit; si cet échange de cruautés successives avait corrigé les hommes de leurs absurdes croyances, nous pourrions lui accorder quelque excuse; mais la sorcellerie en fut à peine effleurée; nous la retrouvons au moyen âge et jusque dans les temps modernes aussi vivace que sous les Romains. On continua jusqu'au XVIIIe siècle à tuer et à brûler les sorciers et les sorcières, sans avoir raison de la magie. Car la crédulité est une maladie incurable de l'esprit humain.

Qui oserait même affirmer qu'aujourd'hui cette maladie a disparu ? Chacun sait aussi bien que moi que dans le peuple, surtout à la campagne, les sortilèges et les sorciers sont encore en faveur. Peut-on avancer du moins que les gens, soi-disant éclairés, ne méritent en aucune façon

le même reproche ? Je n'affirme pas qu'ils croient fermement à ces choses, comme leurs ancêtres, mais plus d'un, j'en suis persuadé, conserve encore quelques doutes au fond du cœur et dirait volontiers avec La Bruyère :

« Que penser de la magie et du sortilège ? La théorie en est obscurcie, les principes vagues, incertains et qui approchent du visionnaire ; mais il y a des faits embarrassants, affirmés par des hommes graves qui les ont vus ; les admettre tous ou les nier tous paraît un égal inconvénient et j'ose dire qu'en cela comme en toutes les choses extraordinaires et qui sortent des communes règles, il y a un parti à trouver entre les âmes crédules et les esprits forts. »

PRÉTOIRE DU CAMP DE SAALBURG

(Photographie communiquée par M. H. Jacobi)

LA VIE DE GARNISON ET LA RELIGION DES SOLDATS DANS L'EMPIRE ROMAIN

Personne n'ignore l'importance que les Romains attachaient à l'établissement des camps légionnaires. Chaque soir, dans les expéditions, ils creusaient, en un lieu choisi avec méthode, suivant des procédés toujours les mêmes, une redoute de terre où ils abritaient leur armée ; le soin apporté à l'œuvre était tel que les troupes pouvaient y passer des mois entiers sans qu'il y eût rien à y ajouter dans l'ensemble ni à y retoucher. Quand, après la période des grandes conquêtes, l'occupation militaire d'immenses territoires nécessita le maintien des garnisons permanentes dans les provinces soumises, surtout à l'époque impériale, lorsque des forces imposantes, légions ou troupes auxiliaires, furent groupées sur les frontières de l'Empire, en face des Barbares toujours menaçants, les camps prirent de grands développements. De redoutes passa-

gères tracées dans le sol et défendues par des retranchements en terre, ils devinrent de véritables forteresses, protégées par des murs épais, flanquées de tours et entourées de fossés, qu'on ne pouvait franchir que sur des ponts-levis. Les fouilles opérées dans toutes les parties du monde romain nous en ont gardé de nombreux exemples, tous à peu près semblables, parce qu'ils sont la reproduction, à peine modifiée — pour approprier à des besoins nouveaux la forme antique et traditionnelle — des camps de l'époque républicaine. C'est dans un de ces camps que nous allons pénétrer ensemble tout d'abord ; car c'est là que s'écoulait la vie de ceux dont je me propose de vous entretenir aujourd'hui.

Percée dans la fortification au milieu de la face s'ouvre une porte, généralement à deux baies, l'une pour le passage des piétons, l'autre pour celui des cavaliers et des voitures. Elle est flanquée de deux tours. C'est la porte principale, qu'on appelle porte « prétorienne » ; par là nous accédons dans la place. Devant nous s'étend une rue dallée bordée à droite et à gauche de constructions : la voie prétorienne. Elle traverse toute l'enceinte pour en sortir par une seconde porte, pendant de la porte prétorienne, la porte décumane. Une autre voie est tracée dans le camp, perpendiculaire à la première et aboutissant, elle aussi, à deux portes, celles-ci latérales, l'une à droite, l'autre à gauche. A l'endroit où

se coupent les deux voies s'élève un grand monument ; les auteurs le nomment *praetorium* ou encore *principia* : c'est là qu'était établi le quartier général, que se groupaient les services et les bureaux du commandant, que se trouvaient le tribunal où il rendait la justice, la plate-forme où il prenait les augures. Dans tous les exemples que nous possédons, le plan de l'édifice est à peu près constant : il comprend deux cours successives, entourées de petites chambres ; la première, plus grande, était souvent établie à un niveau inférieur à celui de la seconde : au fond de celle-ci, dans l'axe de la porte d'entrée, s'élevait une chapelle, bâtie sur cave, le plus important de tous les édifices du camp pour la célébration du culte et des fêtes religieuses, comme vous le verrez par suite. Joignez à cela, répartis çà et là, des bâtiments divers, des bains fort bien aménagés, des baraquements, des magasins de vivres, des arsenaux ; et vous aurez une idée complète de ce que pouvait être un camp permanent à l'époque romaine.

Mais la vie des soldats n'était pas confinée dans cette enceinte ; elle débordait au dehors. Tout autour l'autorité réservait, comme de nos jours, une large espace, pour les servitudes militaires ; si l'on y construisait, c'était pour les besoins ou les plaisirs des soldats ; là, en particulier, on élevait des amphithéâtres où, à certains jours, des gladiateurs donnaient le specta-

cle de combats singuliers ou de chasses d'animaux sauvages. Plus loin, au delà de la bande militaire, se constituaient des villages. A l'origine ils n'avaient guère pour habitants que quelques marchands plus entreprenants que les autres, qui n'avaient point hésité à venir s'établir auprès du camp, assurés de trouver dans les soldats une clientèle facile à contenter et ne regardant point à la dépense ; bien vite ces premiers colons s'enrichissaient, transformaient leurs baraques en des magasins plus confortables et mieux approvisionnés ; ils attiraient auprès d'eux des compatriotes, des associés ; le bourg se peuplait de leurs familles ; ils mariaient leurs sœurs ou leurs filles à des soldats ou à des vétérans qui, au lieu de retourner dans leur pays natal, préféraient se fixer à l'endroit où ils avaient servi si longtemps ; et, peu à peu, au village succédait un gros bourg, souvent une ville, rayonnement du camp voisin, qui vivait d'elle et dont elle vivait.

Entre ces deux milieux, étroitement unis bien que très différents, se partageait l'existence des soldats. Ici ils accomplissaient leur service régulier, fidèles à la discipline et soumis aux ordres de leurs chefs ; là ils redevenaient presque des civils, du moins pour un temps, et pouvaient se laisser aller à leurs inspirations propres. Cette dualité se constate même dans le domaine religieux. D'un côté ils étaient tenus à un culte mili-

taire officiel, à des cérémonies nettement délimitées ; de l'autre ils restaient libres de vénérer des divinités romaines ou étrangères, suivant leurs préférences ou leurs habitudes. Il est impossible de séparer ces deux sortes de manifestations pieuses, de ne point en parler successivement, si l'on veut donner une idée complète de la religion des soldats romains à l'époque impériale.

Par leur nature même, les dieux romains n'étaient guère transportables ; ils n'avaient rien de commun avec ces divinités d'essence moins matérielle, connues d'autres religions, qu'on peut adorer partout parce qu'elles n'habitent nulle part ou plutôt parce que l'on ne peut pas dire où elles habitent et que chacun les porte en soi ; eux, au contraire, étaient strictement localisés dans des sanctuaires qu'il fallait de longues cérémonies pour consacrer, d'où l'on ne pouvait les arracher qu'à la suite d'autres cérémonies non moins longues, non moins minutieuses. Comment des dieux de cette sorte auraient-ils pu suivre les soldats en campagne et prendre place dans leurs camps ? Aussi bien l'idée n'en vint-elle à personne. Aux temps anciens, quand il avait quitté sa ville pour marcher à l'ennemi, le légionnaire romain n'avait plus qu'une ressource, s'il voulait rester fidèle à ses croyances habituelles, vénérer de loin son dieu favori et lui promettre, pour son retour, des offrandes ou des statues ; toute adoration effective lui était interdite. Beau-

coup plus tard seulement, sous l'Empire, on put honorer dans l'intérieur même des camps permanents quelques divinités de l'Olympe romain; encore le nombre en était-il restreint ; les inscriptions trouvées dans les fortins jalonnant les frontières ont permis d'en dresser la liste : Jupiter Optimus Maximus, avec ses compagnes Junon et Minerve, Mars, Hercule, auxquels il faut ajouter certaines entités, chères aux Romains de cette époque, et qui, de près ou de loin, ont une relation avec l'armée : la Victoire, la Fortune, l'Honneur, le Courage, la Discipline. Il est naturel qu'on ait également élevé, dans ces enceintes, des autels aux divinités protectrices de chaque partie de l'enceinte elle-même ou des corps qui y campaient. C'était une croyance romaine que tout endroit, toute collectivité, est sous la puissance d'un « génie » dont il est bon de s'attirer les faveurs. Les soldats adresseront donc leurs vœux au génie du camp, au génie de la centurie, à celui de la cohorte, à celui du magasin aux vivres, à celui du prétoire, à celui de l'hôpital, à celui de la chapelle : de tels êtres divins sont tout à fait à leur place dans les camps, puisqu'ils sont attachés à des constructions qui s'y élèvent.

Mais la grande religion des soldats, celle qui remplaça longtemps toutes les autres et qui resta toujours fondamentale à l'armée, était celle que nous appellerions aujourd'hui la religion du drapeau ; les Romains disaient : la religion de

l'aigle et des *signa*. « La religion militaire, écrivait Tertullien, est tout entière dans le culte des *signa* ; on jure par les *signa* ; les *signa* ont le pas sur les autres dieux. » Dès l'origine de l'État romain il exista, vous le savez, des enseignes militaires, marques distinctives des différentes unités tactiques ; elles les guidaient en marche ou au combat ; les bataillons se groupaient autour d'elles, s'arrêtaient où elles s'arrêtaient, repartaient lorsqu'elles se remettaient en mouvement. Aussi loin que nous remontions dans l'histoire, nous trouvons ces *signa* sous la forme de représentations animales, images de quadrupèdes ou d'oiseaux, portées sur des hampes. Pline l'Ancien nous apprend qu'il y en avait alors cinq catégories différentes : des loups, des chevaux, des sangliers, des minotaures et des aigles. Que ce soit là la preuve du culte très ancien de ces différents animaux par les Romains primitifs, on ne saurait guère en douter ; mais est-il possible de préciser davantage à cet égard ? Certains l'ont cru ; un auteur même, dans un livre assez récent plein d'idées intéressantes [1], a avancé qu'on pouvait répartir ces dieux-enseignes entre les différentes fractions constitutives de l'État romain. Le loup aurait été l'emblème particulier du clan auquel appartenaient les fondateurs de Rome, les *Ramnes* ; le sanglier pourrait avoir été l'em-

1. Renel, *Les Enseignes*, p. 73 et suiv.

blême des Sabins ; le cheval serait celui des gens d'Albe ; le minotaure celui des Campaniens. Quant à l'aigle, on pourrait y voir un emblème sabin qui devint romain quand les deux éléments se fondirent et que l'union se fut faite entre les habitants du Palatin et ceux du Capitole. Qu'on adopte ou non ces conclusions, il reste assuré qu'il exista, durant toute l'époque républicaine, un certain nombre de *signa* à représentations animales de valeur égale ; et ceci dura jusqu'au temps de Marius, où l'aigle prit le pas sur les autres, devenant l'enseigne unique de toute une légion. L'auteur dont j'ai déjà parlé explique ainsi ce changement [1] : « A ce moment les *signa* distinctifs des anciens clans, qui depuis longtemps se sont fondus dans la légion et y ont perdu toute individualité, deviennent inutiles ou plutôt simplement représentatifs de la légion dans son ensemble, tandis que les autres enseignes (introduites depuis peu) répondent respectivement à ses subdivisions tactiques. Mais on n'avait que faire, pour représenter l'unité de la légion, de cinq enseignes animales, d'autant que, depuis longtemps déjà, on ne comprenait plus leur signification, sauf pour ce qui regardait le loup et l'aigle. Aussi lorsqu'une armée romaine entrait en campagne, elle n'emportait que par habitude et par tradition les cinq animaux, aigle, loup, sanglier,

1. Renel, *op. cit.*, p. 196.

cheval et minotaure. A la tête des petites subdivisions ils faisaient double emploi avec les autres *signa* et, comme quintuple représentation de la légion tout entière, ils étaient trop nombreux. On prit donc l'habitude, dans la dernière partie du IIe siècle d'en laisser quatre au camp et de n'emporter avec soi qu'une seule enseigne générale... L'aigle demeure pratiquement le seul *signum* général de la légion et Marius ne fit que reconnaître le fait accompli, lorsqu'il décida officiellement, dans son deuxième consulat, la suppression des quatre autres enseignes. » On pourrait aussi, comme on l'a fait, expliquer la réforme de Marius par des considérations militaires et des raisons tirées de l'organisation légionnaire ; mais le fait fondamental reste le même. Cependant l'usage peu à peu s'était créé de *signa* inconnus jusque-là et qui subsistèrent sous l'Empire, guidons du manipule ou de la centurie surmontés de mains ouvertes, d'animaux, de victoires, d'images divines, Mars ou Hercule ; pièces d'étoffes tombant en bannières, pour la cavalerie ou les détachements ; quelques-uns même présentant, accrochés à la hampe, des médaillons avec l'effigie impériale. Il ne peut être question ici en détail de ces enseignes multiples ; je dois me borner à noter leur existence et à vous montrer le culte dont ils étaient l'objet.

A l'époque républicaine ou dans les camps de marche, on les déposait à côté de la tente du

général et près de l'autel de gazon sur lequel il sacrifiait aux dieux ; dans les camps permanents, dans les forteresses qui abritaient les armées impériales on leur construisait de véritables chapelles au fond de la cour du prétoire, dans l'axe même de la porte d'entrée. C'étaient généralement de petits édifices terminés en abside, des diminutifs de temples, juste assez grands pour abriter ces divinités d'un nouveau genre ; le sous-sol était aménagé en cave ; car on avait coutume d'y déposer, sous la protection des drapeaux, les épargnes des légionnaires et sans doute aussi la caisse militaire des corps de troupes ; on les savait plus en sûreté sous la protection pacifique des *signa* que sous la garde armée d'un poste de quelques hommes. Aux jours de fête on enduisait les enseignes de parfums, on leur adressait des prières, on leur faisait des offrandes et des sacrifices ; comme les statues des dieux, ils assuraient l'inviolabilité à ceux qui les tenaient embrassés. Lors de la révolte des légions de Germanie, sous le règne de Tibère, le consulaire Munatius Plancus, venu en députation au nom de l'empereur, ne put échapper à la mort qu'en se réfugiant auprès de l'aigle et des *signa* de la première légion ; de même Elagabal, menacé par la révolte des prétoriens, se jeta dans le temple du camp pour y passer la nuit à l'abri des coups. Dès qu'il se risqua à en sortir, il fut taillé en pièces par les soldats, qui n'avaient point osé

pénétrer à sa suite dans l'asile qu'il s'était choisi. Nombreuses sont les pierres que nous avons conservées avec des dédicaces à l'aigle sainte et aux enseignes sacrées.

A ce culte du drapeau les soldats en joignirent un autre dès le début de l'époque impériale, celui du maître qu'ils servaient et que tout le monde se mettait à adorer, l'Empereur. Vous savez, en effet, que dans l'univers entier, il n'était pas un corps constitué, pas une réunion d'hommes, pas un individu isolé qui ne se fît un point d'honneur de rendre un culte à la divinité soit du prince régnant, soit de ceux de ses ancêtres que le Sénat avait placés au rang des dieux. Leur nom était invoqué par les assemblées provinciales, par les municipalités, par les corporations professionnelles, par les associations funéraires ; on leur construisait des temples, *Augustea* ou *Caesarea* ; on créait des fêtes en leur honneur, on instituait des jeux qui portaient leur nom ; car cet hommage rendu aux empereurs était la forme officielle du loyalisme à cette époque : « il signifiait, comme on l'a fort bien dit, attachement au grand corps dont le prince était la tête, foi en la primauté de Rome et en l'éternité de son œuvre, subordination du patriotisme local au sentiment de solidarité que développait de jour en jour parmi les peuples l'habitude d'obéir aux mêmes maîtres ». Comment les soldats n'auraient-ils pas été les premiers à donner

l'exemple de l'adoration pour l'empereur ; l'armée n'était-elle pas l'armée de l'empereur qui la levait, qui la payait, qui la commandait ? Les recrues ne prêtaient-elles pas serment de lui obéir en tout ? Un militaire était presque nécessairement un adorateur né du souverain. Aussi les images impériales peuplaient-elles les forteresses. J'ai rappelé plus haut qu'elles étaient accrochées sous forme de médaillons aux enseignes ; mais on en rencontrait bien d'autres dans les camps ; il y en avait surtout au prétoire, abritées dans une ou plusieurs chapelles qui leur étaient consacrées. Les découvertes faites dans les différentes parties de l'Empire le prouvent abondamment. Lorsqu'on fouilla la caserne d'Ostie où les *vigiles* de Rome détachaient une compagnie pour veiller à la sécurité des docks et éteindre les incendies qui pouvaient y éclater, on rencontra, au fond de la cour centrale une sorte d'estrade où l'on accédait par quelques marches encadrées de deux colonnes. Six piédestaux y étaient rangés, couverts d'inscriptions, qui supportaient jadis les statues des Antonins. Celles qui n'avaient pas pu trouver place dans cet asile avaient été déposées autour de la cour. A Lambèse où campait non plus un détachement, mais toute une légion, les choses étaient plus grandement organisées, du moins à partir du règne de Septime Sévère. Derrière l'édifice que l'on appelle couramment « le Praetorium », et qui

n'est que l'entrée du monument, s'étendent les deux grandes cours habituelles dont j'ai parlé plus haut. La seconde était complètement entourée de petites chapelles, groupées à droite et à gauche du temple des enseignes. Quelques-unes d'entre elles se terminent en absides ; toutes étaient consacrées, comme le prouvent les inscriptions qu'on y a recueillies, à la famille impériale ; toutes contenaient les images de ses membres, *imagines domus divinae*. Leur multiplicité provient de ce qu'elles servaient de sanctuaires à des associations militaires formées entre les différentes sortes de sous-officiers *principales* et d'officiers inférieurs ; les trompettes avaient la leur comme les joueurs de cor ; et aussi les lieutenants (*optiones*) et les cavaliers, les commis d'état-major et les gardes d'armement; chacun de ces groupements avait fait de sa chapelle une salle de réunion où les membres venaient discuter sur leurs intérêts ; car l'autorité impériale leur accordait au IIIe siècle le droit de se former en mutualités, comme nous dirions aujourd'hui ; il semble bien, d'ailleurs, autant que nous pouvons le savoir, que ces mutualités s'intéressaient surtout à la sépulture future des associés : leur grande préoccupation était de procurer à leurs héritiers une somme suffisante pour acheter un terrain et y faire élever une tombe convenable. On versait donc un droit d'entrée et des cotisations régulières ; et,

en échange, il était assuré à chacun une somme qui variait entre 100 et 300 deniers. Si l'on mourait au service, cet argent servait à votre enterrement ; si l'on arrivait à la vétérance, on le touchait soi-même, sauf à le replacer dans d'autres mutualités civiles dont le but était le même. L'empereur qui versait la solde aux soldats et qui les comblait de gratifications était tout désigné pour devenir la divinité protectrice de leurs sociétés d'assurance.

On se représente aisément, avec un peu d'imagination, l'aspect que pouvaient présenter les cours du prétoire, avec toutes ces chapelles, le jour des grandes fêtes ; les guirlandes de feuillage qui en ornaient la porte et les lampes allumées qui les couronnaient ; le va et vient des soldats et des officiers allant adresser leurs prières aux statues impériales ou apporter leurs offrandes, tandis que d'autres se dirigeaient vers le temple des enseignes pour leur rendre un religieux hommage.

Point n'est besoin, au reste, de faire appel à l'imagination ; nous avons un document qui nous dépeint une telle cérémonie ; il est écrit sur un de ces papyrus que l'Égypte, aussi féconde que conservatrice, nous rend presque journellement. On y lit : « Le jour anniversaire de la naissance de l'empereur Marc Aurèle Sévère Alexandre, Pieux, Heureux, Auguste, le stratège avec le tribun de la cohorte campée à Syène,

les centurions, le bénéficiaire, les sous-officiers et les soldats, réunis dans les *principia* et dans le *Caesareum* sacrifièrent aux dieux. Puis les présents habituels ayant été distribués, le stratège adora notre maître l'empereur César Marc Aurèle Sévère Alexandre, Pieux, Heureux, Auguste et Julia Mamaea notre maîtresse Auguste, mère d'Auguste et des armées ; puis, après avoir passé les troupes en revue, il adressa une allocution à la cohorte, honorant les clarissimes préfets du prétoire impérial, le clarissime préfet d'Égypte Metius Honoratus, ainsi que les illustres Maximin et Maxime, son fils. Puis le stratège et le tribun assistèrent à la procession. Enfin, dans le *Caesareum*, il y eut un banquet pour les soldats et les *principales*. »

Nous voici donc au jour de la fête de l'empereur. Dans le moindre village du monde romain on sacrifie en son honneur ; les soldats de la cohorte auxiliaire qui tient garnison à Syène, en Égypte, célèbrent comme les autres l'anniversaire du souverain. Ils vont, d'abord, dans les édifices religieux voisins du prétoire pour honorer les dieux militaires que j'ai énumérés plus haut ; les officiers marchent en tête, comme il convient. Aussitôt après cette première cérémonie en vient une autre qui, pour être habituelle, n'en est pas moins impatiemment attendue : on distribue aux soldats, de la part du prince, des gratifications en argent. Le *donativum*,

comme on l'appelait, est un de ces usages que les empereurs laissèrent établir par faiblesse et acceptèrent par ambition ; plus d'un lui dut à la fois son élévation et sa mort ; car on n'arrive jamais à contenter l'avidité des foules. En échange, tous, à la suite de leur commandant, s'empressent d'adorer l'empereur et sa mère, qui constituent la famille divine ; ils couronnent leurs statues ; ils sacrifient sur leurs autels, ils supplient les dieux de leur accorder la prospérité. Ceci fait, et comme nous sommes à l'armée, où il faut bien que les choses se passent militairement, nous allons assister à une revue, avec les différents exercices qu'elle comporte, défilé des hommes, simulacres d'attaque ou de défense, mouvements de fantassins ou de cavaliers ; après quoi le commandant, à cheval devant le front de la cohorte assemblée, prend solennellement la parole et prononce une belle allocution où il a soin d'unir dans les mêmes éloges, les noms de ses supérieurs, les préfets du prétoire, chefs d'état-major de l'empereur, le préfet d'Égypte, son général en chef, le commandant de la légion d'Alexandrie à laquelle est rattachée la cohorte et son fils. Les soldats lui répondent par des acclamations et des souhaits de bonheur. Il reste, pour clore la fête officielle, à promener autour du camp et peut-être même dans les rues de la ville voisine les images impériales, et à les présenter à la vénération publique.

Voici maintenant le tour des réjouissances ; la journée s'achèvera par des amusements de toute sorte. A Ostie, dans une circonstance semblable, des *vigiles* avaient tenu à donner à leurs officiers et à leurs camarades le régal d'une représentation théâtrale. Nous en possédons encore le programme :

« Pour le salut et la bonne santé de notre maître Marc Aurèle Sévère Antonin, Pieux, Auguste, et de Julia Augusta, mère de notre Auguste et des camps, Cerellius Appollinaris étant préfet des *vigiles*, Claudius Gnosimus, nommé édile par ses compagnons d armes, a organisé une représentation avec le concours de :

Cluvius Glaber, premier sujet (archimime).
Caetenius Eucarpus, premier sujet.
Volusius Inventus, niais.
Suellius Secundus, niais.
Lucilius Marcianus, premier sujet.
Flavius Saturninus, bouffon. »

Dans un second programme, tout à fait semblable, nous lisons encore le nom d'autres acteurs :

Coretius Verissimus, premier sujet.
Turius Servandus, richard (*pecuniosus*).
Baebius Luxurius, femme.
Caetenius Eucarpus, comique (*scaenicus*).
Annius Januarius, comique.
Asinius Ingenuus, bouffon.

Quand je vous aurai dit que les papyrus égyptiens nous ont justement conservé des scènes de comédies et de mimes qui se jouaient à cette époque et où les plaisanteries ne se caractérisent pas précisément par une exquise délicatesse, je vous aurai donné un aperçu de ce que pouvaient être des représentations militaires dans les camps romains. D'ailleurs, pour nous en faire une idée, il nous suffira de nous reporter à quelqu'une de celles qui se donnent aujourd'hui encore dans nos casernes.

Quand le camp était voisin d'un amphithéâtre, ce qui arrivait plus d'une fois, il n'était pas besoin de recourir à des acteurs improvisés ; les soldats, pour un prix minime, se donnaient la joie de voir des gladiateurs s'entr'égorger ou des chasseurs de profession poursuivre des fauves dans l'arène.

La fête se terminait, comme doit se terminer toute fête antique ou moderne bien comprise, par un banquet. Les sous-officiers et leurs subordonnés s'y asseyaient côte à côte et les inégalités s'effaçaient pour un temps devant les plats fumants et les gobelets pleins de vin. Il est permis de supposer que, le lendemain, le service reprenait un peu plus tard que de coutume.

Pareilles bombances se produisaient plus d'une fois par année, en différentes occasions. Les plus folles avaient lieu à l'époque des

Saturnales. C'était, à Rome, une vieille coutume de célébrer la fête de Saturne ; les familles se seraient bien gardées d'y manquer ; on échangeait alors des cadeaux, bougies de cire, poupées ou gâteaux ; surtout on réunissait dans un grand repas tous les habitants de la maison, même les esclaves, qui, ce jour-là, étaient autorisés à se servir les premiers. On tirait même au sort, parmi les jeunes gens, un roi du festin : investi de sa nouvelle dignité, il commandait à tous et quoi qu'il ordonnât, il fallait lui obéir ; aux uns il imposait, pour les punir d'une maladresse, de se plonger la tête dans l'eau froide, aux autres de se barbouiller de suie ; à celui-ci de chanter, à celui-là de se dire des injures, de danser tout nu, de faire trois fois le tour de la maison avec une des servantes dans les bras ; toutes les habitations résonnaient de cris et d'éclats de rire.

Ces éclats de rire avaient aussi leur écho dans les camps, où l'on célébrait les Saturnales avec le plein consentement des chefs. Je n'en veux pour preuve qu'un autre papyrus assez récemment déchiffré : il contient les comptes d'un soldat romain. D'un côté est écrit son avoir, solde, gratification ; de l'autre ses dépenses ou plutôt les retenues faites sur sa solde par le comptable : 30 drachmes pour la nourriture, 12 pour les souliers, 60 pour le vêtement. Quel n'est pas notre étonnement de

trouver un paragraphe ainsi conçu : « Pour la fête des Saturnales au camp — 20 drachmes. » Ainsi, cette solennité était presque devenue une institution officielle.

Ce qui se passait alors, nous le savons par la passion, quelque peu interpolée, il est vrai, d'un certain Dasius, légionnaire de l'armée du Danube, en l'an 303 :

« Les soldats des légions, dit le récit, avaient l'habitude de célébrer chaque année la fête de Kronos. Ce jour-là chacun accomplissait le sacrilège comme un sacrifice. Celui que le sort désignait revêtait un habit royal et marchait à la manière de Kronos en personne, en présence de tout le peuple, avec une dignité imprudente et effrontée. Escorté de la foule des soldats, jouissant d'une entière liberté pendant trente jours, il se livrait à des passions criminelles et honteuses et se plongeait dans les plaisirs diaboliques. Au bout de trente jours la fête de Kronos prenait fin et avec elle la fête votive. Alors, après avoir achevé, suivant le rite, les jeux impies et indécents, celui qui avait joué le rôle du roi venait aussitôt s'offrir comme victime aux idoles immondes, en se frappant de son épée. »

Sans prendre au sérieux la virulence des expressions employées par l'auteur et même l'affirmation de suicide qui termine le passage, on peut tirer de ce texte d'utiles renseignements sur les insanités qui se commettaient alors, sous un

prétexte religieux; et l'on comprend qu'un chrétien ait refusé de s'associer à des cérémonies de cette sorte, où il pouvait être obligé à chaque instant de faire profession de paganisme.

Ainsi, culte des dieux militaires, des enseignes, des empereurs, telle était la religion officielle des soldats. La religion qu'ils étaient libres de professer hors du camp offre une bien plus grande variété. Ce panthéon laissé à l'initiative de chacun se compose de divinités de toute sorte. En première ligne il faut faire figurer les dieux classiques de l'Olympe, ceux que l'on adorait à Rome et dans les villes qui en étaient l'image. C'est là que sont nés, du moins au début de l'empire, la plupart des soldats et des officiers; ils apportent au camp avec eux les croyances de leur jeunesse, ils continuent à vénérer ce qu'ils ont toujours vu vénérer autour d'eux : Jupiter, le roi des dieux, le souverain du ciel et de la terre avec Junon et Minerve, ses compagnes du Capitole, Neptune, Liber, Pluton, Esculape, Diane et bien d'autres qu'il serait trop long de citer. Mais ce ne sont pas là ceux qui nous intéressent le plus; nous sommes attirés de préférence par les divinités orientales ou indigènes dont nous retrouvons la trace auprès des camps. Rien n'est plus instructif à cet égard qu'une visite aux environs de Pétronnell (autrefois *Carnuntum*), sur le Danube, non loin de Presbourg. Il y avait à cet endroit une immense forteresse occupée par des

légionnaires. Deux voies partaient de ce point l'une vers l'Est, descendant le Danube, l'autre vers l'Ouest, le remontant dans la direction de Vienne. A 300 mètres environ, la première rencontrait l'amphithéâtre ; une chapelle lui était adossée. Elle était consacrée à Diane-Némésis. La statue de la déesse, un gouvernail à la main droite, une épée à la gauche, une roue et un griffon à ses pieds gisait encore à terre devant le piédestal où elle a été rétablie ; tout autour on a retrouvé des autels consacrés à Némésis par des centurions légionnaires ; c'est le premier d'entre eux, le primipile, qui avait fait les frais de la statue.

Plus loin la route conduisait à un sanctuaire de Mithra. On connaît exactement son histoire. En 71 ou 72 l'empereur Vespasien fit réoccuper *Carnuntum* par la légion XVe Apollinaris, qui, depuis huit ou neuf ans, combattait en Orient. Les vides qui s'étaient produits dans les effectifs, pendant cette période, avaient sans doute été comblés par des levées opérées en Asie. Ces recrues, transportées avec leurs compagnons d'armes sur les bords du Danube, ne renoncèrent pas à leurs anciennes croyances ; ils gardèrent le culte du dieu Mithra et lui consacrèrent, au bord du fleuve, une grotte demi-circulaire, qui servit à la célébration des mystères. Quarante ans plus tard, Trajan transporta de nouveau la XVe légion sur l'Euphrate ; mais le culte qu'elle avait apporté à *Carnuntum* avait déjà jeté

des racines dans le pays ; les diverses troupes qui la remplacèrent se laissèrent gagner à l'attrait de cette religion captivante et lui fournirent des prosélytes. C'est ainsi que Mithra continua d'être adoré par les soldats de la forteresse, quel que fût, d'ailleurs, leur pays d'origine.

Si, au contraire, au lieu de se diriger vers l'Est, on sortait du camp par la porte de l'Ouest, à mi-route avant d'arriver à la ville ancienne, on rencontrait un autre sanctuaire, né également de la dévotion militaire. Là régnait le Baal de Dolichè, en latin *Jupiter Dolichenus*. Le dieu y figurait, suivant l'usage en costume de guerrier romain, la tête coiffée d'un bonnet phrygien, la hache bipenne à la main et debout sur un taureau. La chapelle remonte au temps de l'empereur Commode ; un centurion de la légion Xe Gemina et sa femme l'avaient bâtie pour y honorer un dieu qui leur était cher ; et depuis, les soldats et les officiers qui partageaient leur croyance venaient y déposer leurs offrandes et leurs vœux. Le mur en était mitoyen d'un second *mithraeum* ; car il y en avait jusqu'à trois à Carnuntum. Ailleurs nous trouvons un autre sanctuaire, dédié encore à un Baal Syrien, celui d'Héliopolis, *Jupiter Heliopolitanus*. N'y a-t-il pas quelque chose de touchant dans cette abondance de divinités asiatiques, groupées autour de la forteresse ? Ces Orientaux transportés pour vingt ans et plus

dans un pays où tout leur était étranger trouvaient dans ces souvenirs de la terre natale un appui et un réconfort. Sans doute ils sentaient le besoin de se concilier le Seigneur dont ils avaient appris dans leur enfance à redouter la colère ; mais surtout ils voyaient dans les cérémonies de son culte une occasion de se retrouver entre compatriotes et de vivre, pendant quelques instants, dans l'atmosphère et dans l'illusion de la patrie absente.

Même constatation peut se faire, à Lambèse, pour la légion IIIe Auguste. Là aussi, on adorait, dans quelques petites chapelles voisines du camp, Mithra, Jupiter Dolichenus, Jupiter Héliopolitanus ; il existait même un temple d'Isis et de Sérapis. En face le sanctuaire d'Esculape, au centre de la ville importante qui s'était bâtie sur la colline voisine du camp, on voit une avenue bordée à droite et à gauche de petits édicules : tous étaient consacrés à des dieux assez obscurs, protecteurs des dévots qui avaient élevé le monument. L'un était élevé en l'honneur de *Medaurus* — c'était le génie qui veillait sur la ville de Risinnium en Dalmatie, — un autre en l'honneur des sources de Sinuessa dans le Latium.

Je pourrais multiplier les exemples ; j'en augmenterais le nombre sans en augmenter la valeur. Ceux que je vous ai cités vous montrent très nettement la part faite dans la religion des

soldats romains à la dévotion individuelle. L'État leur imposait un culte officiel, exclusivement militaire, surtout celui du drapeau et de l'empereur; mais, en dehors, il leur permettait toutes les pratiques religieuses; c'était là une tolérance absolue ou, si vous préférez, une indifférence complète. Vous savez, d'ailleurs, que cette indifférence faisait partie des grands principes reçus chez les Romains; les dieux de l'Olympe ne sont pas exclusifs et fréquentent volontiers leurs collègues de tous les pays, à condition que ceux-ci agissent de même à leur égard. Les relations ne se tendent que du jour où ils se heurtent à l'intolérance de divinités rivales. De là naquirent leur querelle avec le Christ et ses fidèles; elles se produisirent à l'armée aussi bien que dans la vie civile. Les soldats chrétiens restaient libres de suivre leur religion, mais à la condition de rendre à César et à ses enseignes ce qui leur appartenait. Il semble bien que ce partage fut consenti par les intéressés pendant longtemps ; le premier exemple connu qui nous montre le choc des deux religions ne remonte pas plus haut que le début du IIIe siècle ; encore l'acte du soldat que je vais vous citer, nous paraît-il plus voisin de l'exaltation que de la véritable piété.

En 211, à l'occasion de l'avènement de Géta, associé à son père Septime Sévère et à Caracalla, son frère, on faisait, au camp de Lam-

bèse, une distribution solennelle d'argent, un *donativum*. Chaque homme devait s'avancer, couronné de lauriers suivant l'usage, vers le tribun chargé de la distribution. Soudain, on murmure dans les rangs; on rit, on pousse des cris ; on se montre du doigt un soldat qui au lieu de porter sa couronne sur la tête la tenait à la main, en violation des règlements. Quand il arrive devant le tribun, celui-ci l'interroge : Pourquoi cette tenue ? — Je ne dois pas faire comme les autres. — La raison ? — Je suis chrétien. Les officiers décident de le traduire devant le commandant. Mais lui, sans attendre les ordres, jette son manteau, sa couronne, son épée et va en prison. C'était refuser le service ; il fut condamné à mort.

Vous le voyez, il s'agissait là moins d'un acte religieux réellement incompatible avec la foi chrétienne que d'une cérémonie comme chaque jour en ramenait dans les camps. Mais le soldat était un croyant intransigeant ; il se disait comme Tertullien, qui se fit son apologiste : « Il n'y a pas d'accord possible entre le serment divin et le serment humain, entre l'étendard du Christ et l'étendard du diable, entre le camp de la lumière et le camp des ténèbres : une âme ne peut se vouer à deux maîtres, à Dieu et à César. » A ce compte une grande partie des militaires auraient refusé ou abandonné le service.

Il n'en fut pas tout à fait de même à la fin du IIIe siècle. La situation sous Dioclétien devint beaucoup plus délicate pour les chrétiens incorporés à l'armée ; on leur demanda des actes de loyalisme qu'ils regardaient, avec raison, comme incompatibles avec leurs croyances ; eux-mêmes soulevés par l'ardeur du sacrifice qui fit alors tant de martyrs volontaires, on peut le dire, cessèrent de se prêter aux demi-mesures acceptées facilement jusque-là : ils furent persécutés comme les autres. C'est de cette époque que datent les passions militaires que nous avons conservées, celles de Maximilien en 295, de Marcel en 298, de Marcien et Nicandre en 302. Tous refusaient le service pour ne pas être exposés à sacrifier aux dieux.

La situation était sans issue pour les chrétiens comme pour l'État. Constantin la dénoua en se convertissant au christianisme et en publiant l'édit de Milan. Avec lui cessa l'antagonisme entre la religion militaire et la religion civile ; la croix alors apparut sur les enseignes à côté des médaillons impériaux : les troupes les confondirent dorénavant dans un même culte. Par lui se réunirent et se combinèrent les deux éléments, officiel et privé, entre lesquels s'était partagé jusque-là la vie religieuse des soldats. Il n'y eut plus dès ce moment pour eux une religion militaire et une religion civile ; il n'y eut qu'une seule religion, celle du Christ.

LE COMMERCE ET LA PROPAGATION DES RELIGIONS DANS LE MONDE ROMAIN

On a dit très justement que le commerce a toujours été le meilleur des missionnaires. En mettant en contact des peuples et des races différents, en créant entre eux des relations journalières, parfois intimes, il rapproche nécessairement les idées religieuses et mélange les cultes ; mais le résultat de ces mélanges varie avec la nature de la religion professée, avec l'intensité de la foi. Certains immigrants, sans renier leur passé, sans renoncer à leurs conceptions propres, ne refusent pas à prendre part aux cérémonies qui se pratiquent dans les pays où ils s'installent ; à opérer une sorte de fusion, apparente, si l'on veut, entre leurs anciennes croyances et les manifestations religieuses extérieures qu'ils trouvent établies. Pour ceux-là la conversion n'est pas éloignée ; en tout cas, elle est possible.

D'autres, au contraire, gardiens jaloux de la foi nationale, restent fermés à toutes les influences du dehors ; ils ont besoin de se créer, sur le sol étranger, le milieu religieux où ils ont vécu jusque-là et hors duquel ils ne comprennent pas qu'on puisse vivre ; ce sont les forts, les prosélytes, les agents, parfois inconscients, des transformations religieuses.

Je n'aurais pas songé à revenir sur ces vérités devenues presque des banalités, si des fouilles et des travaux récents n'avaient, pour deux grands ports antiques, intermédiaires entre Rome et les pays méditerranéens, et pour Rome même, appelé de nouveau l'attention sur la question et ne nous permettaient de saisir, une fois de plus, sur le vif, les rapports qui ont uni, dans le monde romain comme ailleurs, la pénétration religieuse avec la pénétration commerciale. Ce sera donc, surtout, le résultat de ces fouilles et de ces travaux que je vous exposerai ici.

Mais avant d'entrer dans le sujet et pour l'éclairer, il me semble nécessaire de rappeler en quelques mots quels étaient, à l'époque romaine, les principaux marchés établis dans les diverses provinces, les voies commerciales qui y donnaient accès et les intermédiaires qui les alimentaient.

Rome, du moins à partir du IIe siècle avant Jésus-Christ, était le centre du commerce mondial, le point où affluaient les objets de nécessité et de luxe que produisait l'univers entier. Par

l'Espagne, surtout par le port de Gadès, lui arrivaient non seulement les produits du sol ou de l'industrie espagnole qui ne prenaient pas la route de terre, mais les marchandises apportées des côtes de l'Océan ; par Bordeaux, Lyon et Arles, celles qu'expédiaient la Gaule, la Bretagne et la Germanie ; par Aquilée, où convergeaient toutes les routes de l'Illyricum, les productions du Norique et des rivages de la Baltique. Les relations avec le Bosphore avaient aussi une certaine importance : dans le grand entrepôt de Tanaïs, à l'embouchure du Don, se rencontraient les nomades de l'Europe et de l'Asie et les Grecs du Bosphore. L'Asie Mineure envoyait surtout les laines et les tissus d'Angora, les broderies d'or d'Attale et les draps de Laodicée, ainsi que des esclaves, amenés par des marchands Galates. Mais la première place dans l'histoire économique de Rome revient, sans conteste, à la Syrie et à l'Égypte.

Tout d'abord, un grand nombre d'industries importantes pour l'exportation étaient en honneur dans la Syrie, celles de la toile, de la pourpre, de la soie et du verre ; mais surtout, grâce à sa situation, à l'audace et à l'habileté commerciales des habitants, cette province constituait une région de transit merveilleusement active ; c'est là qu'aboutissait la masse des marchandises qui se dirigeaient d'Orient en Occident par les routes de l'Euphrate, à travers le pays

des Parthes, ou qu'on apportait par la mer dans le golfe Persique et que des caravanes faisaient passer à travers la Syrie jusqu'à un port d'embarquement de la Méditerranée. Il existait, sur la route des entrepôts très achalandés : Pétra, la capitale des Nabatéens, Palmyre, le centre le plus considérable de la région, et Bostra, située à mi-route de l'une et de l'autre. Par là venaient aussi les produits de l'Arabie, encens, pierres précieuses, gomme, aloès, myrrhe, épices de toute sorte, quand ils n'étaient pas dirigés vers l'Égypte.

C'est, en effet, cette dernière province, bien plus encore que la Syrie, qui recevait la plupart des marchandises arrivant de l'Extrême-Orient et entrant dans le golfe Arabique. Là, deux ports s'offraient au commerce, Bérénice et surtout Myos Hormos, situé plus au Nord, rade immense et admirablement défendue contre la mer. A l'époque romaine, elle devint le rendez-vous des marchands de tous les pays. Une fois débarqués, les colis y étaient chargés à dos de chameau et portés à travers le désert jusqu'à Coptos, d'où ils étaient expédiés par le Nil jusqu'à Alexandrie. L'Égypte servait aussi de trait d'union commercial entre Rome et le royaume des Axoumites ; ceux-ci fournissaient aux Occidentaux des produits rares et recherchés, surtout des défenses d'éléphants et des cornes de rhinocéros. Les rois du pays avaient, pour la facilité des com-

munications, établi une route directe entre leur capitale, Axoum, et la frontière romaine ; mais on se servait également de la voie maritime, par le port d'Adulis, dans la baie de Massouah.

Si l'on songe qu'à toutes ces denrées asiatiques ou africaines s'ajoutaient celles que produisait l'Égypte elle-même, on se fera aisément une idée de l'intensité du commerce dont Alexandrie était le siège ; cette ville était bien, suivant le mot de Strabon, le plus grand entrepôt de toute la terre. Son port était renommé pour sa sécurité, ses quais de débarquement, ses magasins et aussi le phare qui en éclairait la nuit les abords ; des routes de terre et des canaux la reliaient à l'intérieur. Située au croisement des principales voies commerciales du monde antique, elle servait d'intermédiaire obligatoire entre l'Extrême-Orient et le monde méditerranéen ; c'est à Alexandrie que l'Occident devait venir chercher, avec les blés récoltés dans le pays et toujours si impatiemment attendus à Rome, les marchandises de luxe que l'Inde envoyait par la mer Rouge et l'Ethiopie par le Nil.

Malgré leur fertilité, les provinces africaines n'ont jamais occupé une telle place dans l'histoire du luxe romain. Sans doute, elles produisaient, plus encore que l'Égypte, du blé et de l'huile ; mais à part quelques emporia des Syrtes, comme Leptis Magna et Tacapas, qui recevaient directement de l'intérieur des denrées

précieuses, de la poudre d'or, de l'ivoire, de l'ébène, des fauves et des esclaves, les ports de l'Afrique du Nord, Carthage comprise, n'exportaient guère que des produits agricoles.

On ne s'étonnera donc pas que, dans ce qui va suivre, il soit surtout question de marchands levantins, égyptiens et syriens. Si on les rencontre partout, sur les côtes de la Méditerranée et à Rome même, ce n'est pas seulement parce qu'ils avaient le génie du commerce, qu'ils étaient habiles et entreprenants, avides de gain, souples et prêts à toutes les opérations fructueuses, mais parce que leurs pays étaient désignés par la nature comme des lieux de transit nécessaires entre les contrées les plus éloignées qui fussent connues alors et le monde occidental. Ils devaient donc être amenés, par la force des choses, à jouer un rôle de premier ordre dans l'existence économique de Rome ; ils devaient en jouer un, non moins important, dans son évolution religieuse.

∴

Au milieu de la poussière d'îles qui prolongent à travers la mer Égée l'Attique et l'île d'Eubée, s'élève un rocher nu et aride : c'est Délos la sainte, le berceau d'Apollon et de sa sœur Artémis. L'École française d'Athènes, on le sait, y poursuit depuis quarante ans des recherches et

PORT DE DÉLOS

(Photographie communiquée par M. Cayeux)

des fouilles qui ont rendu à la lumière un des centres religieux les plus vénérés du monde grec et toutes les annexes dont il était entouré. Mais Délos n'était point seulement un sanctuaire ; ce fut une place de trafic très florissante ; les relations pieuses qu'elle entretenait avec le reste du monde se doublèrent de relations commerciales. Sa situation même la désignait à cette mission. Placée au centre des Cyclades, à égale distance de la Grèce et de l'Asie, elle formait un point de concentration où devaient converger tout naturellement les navigateurs venant de l'Orient (Syrie ou Égypte) pour gagner l'Occident (Sicile et Italie) et ceux que l'Occident envoyait vers l'Orient pour y chercher les produits de luxe qui lui manquaient.

Cet éclat commercial, Délos le dut surtout aux Romains. Dès la fin du IIIe siècle avant Jésus-Christ, des négociants venus d'Italie s'étaient établis dans l'île pour y fonder des maisons de commission ou pour représenter des capitalistes italiens. La colonie prit très vite une grosse importance ; si bien qu'en 166, à sa demande, le Sénat, afin de combattre toute concurrence et surtout celle de Rhodes, afin de concentrer à Délos le commerce entier du Levant, établit dans l'île un port franc. Le résultat ne se fit pas attendre : Rhodes fut ruinée du coup. Il restait encore à Délos une rivale commerciale, la riche Corinthe. Mis en appétit par leur premier suc-

cès, les négociants déliens demandèrent à grands cris à en être débarrassés pareillement. Ils n'attendirent que vingt années : en 146, Corinthe était prise par les armes romaines et détruite. Désormais, il n'y avait plus de centre d'échange entre l'Italie, la Grèce et l'Orient, hormis l'île de Délos.

Et les échanges étaient considérables ; car, ainsi que l'a montré M. Homolle, tous les objets de luxe que produisait l'Orient trouvaient des acheteurs à Rome et s'y vendaient fort cher : œuvres d'art, étoffes précieuses, épices, produits des pays grecs et orientaux, tout venait à Délos. Un autre article fort demandé était aussi l'esclave ; en un seul jour on en débitait parfois plus de mille têtes.

Ce fut bien mieux encore lorsque, après la réduction de l'Asie en province romaine (133 av. J.-C.), les compagnies de navigation, les sociétés de crédit et les maisons de commerce purent entrer directement en relations avec les pays d'origine de toutes ces marchandises si recherchées. La prospérité de l'entrepôt de Délos fut immense. La ville devient véritablement alors cosmopolite ; on accourt en foule dans l'île de tous les côtés ; toutes les races s'y mêlent et s'y confondent : les Romains y coudoient les Athéniens ; les Égyptiens voisinent avec les Syriens ; on y rencontre des citoyens d'Alexandrie, d'Antioche, de Tyr, de Sidon, de Beyrouth, d'Arados, d'Ascalon, de Laodicée,

d'Hiérapolis, de Nicomédie, d'Héraclée du Pont, de Nicée, d'Amisus, même des Sabéens venus du pays des parfums et des épices ; et ces étrangers forment des corporations riches et puissantes. Les inscriptions nous les font connaître. La plus influente est celle des Italiens et des Romains, constituée dès le milieu du IIe siècle avant Jésus-Christ, sous le nom de « Hermaïstes » ; à la même époque à peu près, les négociants de Tyr se groupent sous le vocable de « Héracléistes » ; puis ceux de Beyrouth, sous celui de « Poseidoniastes ». Il y a aussi un synode d'Égyptiens, peut-être plus ancien que les précédents, une communauté de Juifs, une autre de Syriens d'Hiérapolis et d'Ascalon. Ainsi, suivant la loi naturelle qui rapproche toujours sur une terre étrangère les fils d'un même pays, les compatriotes se resserrent à Délos pour la défense de leurs intérêts, pour le plaisir de vivre ensemble et de s'entretenir de leurs besoins communs, pour se prêter assistance en face de leurs rivaux, pour exercer sur le marché une influence et aussi pour retrouver, à leur contact réciproque, le sentiment de la patrie absente et du foyer éloigné.

Il est encore un autre sentiment que cette cohésion leur permet de satisfaire : le sentiment religieux, si puissant dans l'antiquité, si ardent surtout chez les peuples orientaux. Les noms mêmes que ces corporations avaient pris nous le prouvent : elles avaient choisi chacune comme

patron le dieu que leurs membres avaient appris chez eux à vénérer, celui auquel ils se seraient adressés sur la terre natale et qui en était, à leurs yeux, l'image la plus éloquente. Les Romains et les Italiens étaient placés sous l'invocation de Mercure et Maia, à qui ils sacrifiaient, suivant l'usage national, le 15 du mois de mai. « Aux ides de mai, dit Festus, se célèbre la fête des marchands, parce que, ce jour-là, le temple de Mercure a été dédié. » Ce caractère de protecteur du commerce, attribué à Mercure par les Latins, est trop connu pour qu'il soit utile d'y insister ; mais il convient de rappeler qu'à Rome même, à une époque relativement reculée (495 av. J.-C.), les marchands qui, grâce à la loi Icilia, purent se fixer sur l'Aventin, s'étaient constitués en une sodalité religieuse et avaient pris le nom de *Mercatores* ou *Mercuriales*. Leurs frères de Délos, qui vivaient en terre grecque, sont appelés Hermaïstes sur les inscriptions; mais lorsqu'ils font une offrande en latin, c'est à Mercurius qu'ils s'adressent, non à Hermès. Les gens de Tyr s'appelaient Héracléistes ; c'est qu'ils étaient voués au culte d'Héraclès, non point l'Héraclès du panthéon grec, mais un Melkart. De même les Poseidoniastes de Beyrouth se recommandaient de quelque divinité phénicienne assimilée à Poseidon, et les Apolloniastes de quelque Baal, caché sous le voile d'Apollon.

Ainsi, dans cette île qui avait prospéré depuis

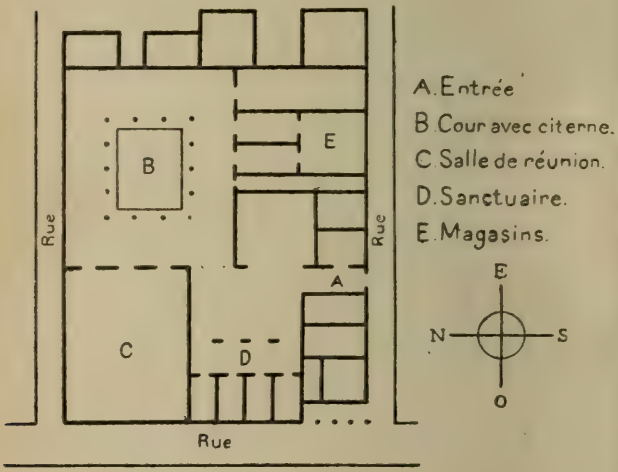
une haute antiquité par le culte d'Apollon, le véritable Apollon, celui-là, le fils de Latone et le frère d'Artémis, où il occupait toujours en nom la première place, s'étaient successivement introduites, par le commerce et avec les commerçants, toute une série de divinités exotiques. Cet autel, que le dieu du jour s'était élevé à lui-même, suivant la légende, avec les cornes des chèvres abattues par ses flèches, et qu'il avait laissé aux Déliens comme gage de sa reconnaissance, ne suffisait pas à la piété de tous ces hommes d'affaires, si différents de mœurs et de croyances ; il fallait à chacun des groupes qu'ils constituaient son lieu de prières propre et son culte traditionnel.

Les fouilles de l'École française d'Athènes nous ont rendu successivement ces différents sanctuaires. Ce qui caractérise les plus importants d'entre eux, c'est, en général, qu'ils ne sont pas isolés, à la manière des temples dont les ruines se voient sur l'emplacement des villes antiques, mais qu'ils font partie intégrante de bâtiments plus considérables, plus complexes, de ces entrepôts commerciaux où chaque nation se réunissait ; la chapelle en constituait un élément essentiel, à côté de la Bourse du commerce et des magasins.

Le plus complet à cet égard, du moins pour le moment, est le local affecté jadis à la compagnie des Poseidoniastes de Beyrouth. Le sanc-

tuaire avait été exploré en 1882 par M. Salomon Reinach ; en 1904, le reste du monument a été mis au jour. Voici la description qui en a été donnée [1] :

« Cet établissement forme un vaste rectangle, quelque peu irrégulier, orienté assez exactement suivant les quatre points cardinaux. Sa plus grande longueur est de 45 mètres environ, sa



plus grande largeur est de 35. Il est bordé de rues de tous côtés, sauf à l'Est. L'édifice semble reproduire à plus grande échelle les dispositions ordinairement adoptées dans les maisons privées. Un couloir étroit (A), ouvrant sur le côté

1. *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1904, *p.* 734.

sud, donne accès dans une cour, encadrée d'un portique, qu'entourent les différentes salles (B). Le centre de cette cour est occupé par une vaste et profonde citerne, creusée en partie dans le roc ; elle était voûtée et recouverte d'une mosaïque dont, par malheur, il ne reste aucun débris. Le portique est d'ordre dorique ; l'exécution en est passablement grossière, mais elle présente, dans l'ajustage des différents morceaux, de curieuses particularités de technique ; sur les épistyles sont gravées, en lettres monumentales, des inscriptions dédicatoires d'un grand intérêt, provenant des bienfaiteurs de la Confrérie des Poseidoniastes. Comme il arrive à Délos, dans un certain nombre de maisons, la cour n'est pas placée au centre de l'édifice. Elle occupe ici l'angle nord-est et les salles s'ouvrent seulement sur ses côtés ouest et sud. On trouve d'abord, à l'angle nord-ouest de l'édifice, une très vaste salle (C), pavée en mosaïque, qui semble avoir été la salle d'honneur de la Confrérie. Faisant pendant à cette salle, dans l'angle sud-ouest, est le sanctuaire (D) exploré par M. S. Reinach : il est précédé d'une sorte de seconde cour, qu'une colonnade isole de la première et comprend quatre petites chambres, ouvrant sur un portique couvert, dont chacune était peut-être consacrée au culte d'une divinité particulière. Sur le côté sud ouvraient aussi une ou plusieurs salles (E),

dont il ne reste aujourd'hui que les sous-sols. Ces sous-sols devaient être utilisés comme magasins. »

L'établissement des marchands romains était beaucoup plus important : il occupait un espace triple ou quadruple dans la plus belle partie de l'île, entre l'enceinte d'Apollon et le lac sacré. Cyriaque d'Ancône, au xve siècle, vit encore debout les innombrables colonnes qui en soutenaient les portiques ; elles n'existent plus de nos jours ; mais les fouilles ont permis de se faire une idée exacte de l'édifice avec ses exèdres, ses mosaïques, ses statues. Au centre s'étend une vaste cour de forme trapézoïdale de 90 mètres de long sur 70 de large ; les quatre côtés, garnis d'un portique d'ordre dorique, sont occupés par une série de chambres de formes diverses, dont la nature, pour chacune, n'est point aisée à déterminer ; mais que l'on ne se trompera pas en regardant les unes comme des logements — on y a même constaté l'existence de salles de bains — les autres comme des bureaux, des salles de réunion et des chapelles. Les sous-sols étaient, a-t-on supposé, utilisés comme magasins ; on y a trouvé un alignement de longues rangées d'amphores. On aurait donc là, en plus grand, la répétition de ce qui a été constaté chez les Poseidoniastes.

D'autre part, on a signalé depuis longtemps, sur le versant occidental du Cynthe, au-dessous

de la « Caverne du Dragon » des ruines assez étendues. Am. Hauvette y avait fait, il y a une trentaine d'années, des recherches et en avait deviné la nature. Des fouilles récentes y ont mis au jour toute une série de constructions, assez compliquée, qui se développait sur une grande terrasse. Du côté du Nord s'élevaient des temples et des chapelles consacrés à des divinités syriennes, Hadad et Atargatis, Hadran et Hagnè Aphroditè. Un long escalier ou plutôt une large rue, en pente raide, coupée fréquemment de degrés, conduisait de là jusqu'au lit de l'Inopos, traversant le quartier établi sur le penchant de la colline.

Du côté du Sud, la plate-forme était réservée aux divinités égyptiennes, à Sérapis, à Isis, à Anubis, à Harpocrate. Les nombreuses inscriptions que les fouilles ont rendues ne peuvent laisser aucun doute sur la nationalité des dieux multiples adorés en ce lieu. L'Égypte y voisinait bien avec l'Asie ; Hauvette a eu raison de donner à ce grand ensemble le nom de « sanctuaire des dieux étrangers ».

Évidemment, la juxtaposition et le mélange de tous ces cultes exotiques ne peut s'expliquer que par la juxtaposition et le mélange de leurs adorateurs autour du port de Délos.

***

La prospérité de Délos dura jusqu'à l'époque de la guerre de Mithridate. A ce moment, en 88, un des généraux du roi du Pont, Archelaos ou Metrophanes, voulant frapper Rome dans son commerce, envahit l'île et la ravagea ; les temples furent pillés, les statues brisées, la colonie romaine massacrée ou dispersée. C'était un premier coup porté à la prospérité de la place, mais non point encore le coup mortel. La guerre finie, il y eut un renouveau. Les Romains revinrent ; on redressa les statues, on répara les ruines ; les affaires reprirent ; on se remit à espérer en l'avenir. Mais l'heure fatale était arrivée. Durant la deuxième guerre de Mithridate, en 69, les pirates s'abattirent à leur tour sur la sainte Délos, dont les temples et les magasins regorgeaient encore de richesses ; ce dernier désastre lui fut fatal. Déjà après la crise de 88, les négociants étrangers avaient cessé en partie de fréquenter son port ; bientôt les Romains quittèrent la place à leur tour. Le grand entrepôt entre Rome et le Levant se déplaça. Il faut le chercher maintenant sur les côtes mêmes de l'Italie, à Pouzzoles.

Pouzzoles était située sur le rivage campanien, à quelques lieues de Naples, vers le Sud-Ouest, au fond d'une rade spacieuse, qu'il était assez aisé de protéger contre les vents et les flots. Au début du IIe siècle avant notre ère, Rome, qui

allait entrer en relations suivies avec la Grèce et avec l'Asie, sentit le besoin d'avoir un port dans la région où aboutissait alors pour l'Italie le commerce méditerranéen, en Campanie. Elle aurait bien pu essayer de détourner le trafic vers son propre port, Ostie ; mais Ostie était déjà dans de très mauvaises conditions ; les atterrissements formés par le limon du Tibre tendaient chaque jour à l'ensabler davantage et les bâtiments, venant du large, devaient jeter l'ancre à une certaine distance et rester exposés à l'agitation de la mer ; il ne fallait pas songer à y attirer les étrangers. Le plus sage était de faire de Pouzzoles l'emporium officiel de la République. De là, les marchandises pouvaient assez aisément gagner la capitale en longeant par mer le rivage, assez inhospitalier du reste, du Latium, ou plutôt en prenant la voie de terre, par la *via Appia* qui passait à quelque distance au Nord-Est.

La consécration donnée au port de Pouzzoles par la puissance romaine explique le développement de la ville après les guerres puniques et l'établissement sur ce point de colonies diverses, dont j'aurai à parler tout à l'heure. Cependant, comme dit Lucilius, il n'y avait encore là qu'une *Delos minor* ; mais c'était déjà beaucoup qu'on songeât à comparer cette nouvelle venue au plus grand entrepôt de la Méditerranée. Le jour où la grande Délos disparut, la fortune de la petite changea subitement ; la chute de l'une

assura l'apogée de l'autre Nous la voyons au temps de Cicéron, en relations d'affaires constantes avec les pays d'outre-mer. « Grâce aux ouvrages de Cicéron, écrit un auteur qui a consacré à Pouzzoles romaine un livre important[1], on peut se faire une idée de la vie commerciale de Pouzzoles, vers la fin de la République. On y lit les noms de quelques riches commerçants, possesseurs de nombreux navires. C. Rabirius Postumus, le fameux banquier, était du nombre. Sa flotte marchande était magnifique. Créancier du roi Ptolémée Aulète, surintendant des finances égyptiennes, il fut à un certain moment le roi du commerce égyptien et putéolan.

« Dans un passage des Verrines, Cicéron nomme d'autres négociants. Ceux-ci, menacés, pillés par Verrès, avaient été appelés à Rome comme témoins, lors du procès intenté au célèbre malversateur.

« Je vois ici toute la ville de Pouzzoles, dit Cicéron ; je vois ici une foule de négociants riches et honnêtes, venus pour attester que leurs associés, que leurs affranchis, dépouillés, mis aux fers par Verrès, ont été les uns assassinés en prison, les autres frappés par la hache. L'orateur nomme les victimes ou les témoins appartenant aux plus grandes familles de Pouzzoles ;

1. Ch. Dubois, *Pouzzoles antique*, Paris, 1907, p. 74 et suiv.

c'est un Flavius, c'est un Annius, c'est un Granius. Verrès a fait tuer des affranchis de ce dernier, lui a volé ses marchandises et pris un navire.

« D'autres marchands trafiquaient plus spécialement en Asie : ainsi Cluvius, qui faisait la banque et pressurait la population pour le compte de Pompée, dont il était le prête-nom. Cicéron écrivait à ce propos à Thermus, pro-préteur de Cilicie : Cluvius de Pouzzoles est un de mes amis les meilleurs et les plus intimes. Il a des intérêts dans votre province... Les gens de Mylasa et d'Alabanda lui doivent de l'argent ; outre cela, Philoclès d'Alabanda s'est engagé avec lui par des hypothèques. Les Héracléotes et les Bargyliètes sont également ses débiteurs. Il lui est encore dû par les Cauniens.

« Vers la même époque, un autre commerçant de Pouzzoles, Vestorius, y introduisait d'Égypte, certaines industries. Pouzzoles était, après Rome, le rendez-vous des publicains et des spéculateurs ; ils y brassaient leurs affaires louches et y faisaient le commerce de l'argent. Lorsqu'on fut obligé de prendre des mesures pour éviter que la monnaie ne sortît d'Italie et quand la loi Gabinia eut défendu aux provinciaux d'emprunter à Rome, Cicéron, alors consul, interdit toute vente dans le port de Pouzzoles, n'y permettant que le troc à l'égard des étrangers, afin d'empêcher l'argent de se diriger vers

la Grèce. Il y envoya, avec cette mission, le questeur Vatinius qui, au lieu de s'acquitter honnêtement de cette tâche, se conduisit avec les Pouzzolans comme un autre Verrès. Pouzzoles dut être, à cette époque agitée, le théâtre de bien d'autres scandales. Les nouvelles du monde entier qui y affluaient, exactes ou déformées, mettaient en émoi la population ; tout ce qui se passait en Asie Mineure, en Grèce, en Égypte, y trouvait un écho. »

On comprend dès lors aisément pourquoi les inscriptions de Pouzzoles nous font connaître tant de marchands étrangers, constitués en corporations et solidement établis avec leurs dieux dans le pays. Il semble que les Égyptiens y aient pris pied les premiers. C'est entre 200 et 150, suivant M. Lafaye[1], qu'ils s'y seraient solidement établis. Un arrêté municipal de l'an 105 avant J.-C. nous a été conservé, qui traite de travaux à exécuter devant le temple de Sérapis. Or, pour qu'à cette date il pût être question de ce culte dans un document officiel, il faut, a-t-on dit, que celui-ci ait existé au moins depuis une cinquantaine d'années. De là, certainement, le nom des divinités égyptiennes s'était répandu dans les régions voisines, notamment à Pompéi, où un temple d'Isis avait été élevé, suivant toute apparence, au IIe siècle avant J.-C. Il est possible,

1. *Culte des divinités d'Alexandrie*, p. 40.

du reste, probable même, que ces divinités du Nil, n'ont pas été importées directement à Pouzzoles, mais par l'intermédiaire de la Sicile ou de Délos. Le fait, au fond, reste le même. On n'a pas trouvé sur place de traces importantes des cultes égyptiens, sauf quelques statues ou statuettes. Il est vrai qu'on a longtemps regardé un des seuls édifices encore existants au bord de la mer comme un temple dédié à Sérapis ; on ne doute plus aujourd'hui qu'il faille y voir un marché.

A en juger par le nombre des documents qui nous sont parvenus, là, comme à Délos, les Asiatiques formaient la majorité de la colonie étrangère ; à côté d'armateurs ou de mariniers du Rhône ou de la Saône, de marchands d'huile ou de salaisons espagnols, de commerçants en blé de Carthage ou de Cyrénaïque, on trouve des négociants de Korykos, de Nicomédie, de Pergé, d'Éphèse ; des Nabatéens, des Syriens de Beyrouth, de Tyr, d'Héliopolis et d'autres villes du Levant. Les Tyriens semblent y avoir été particulièrement puissants. Nous avons à leur sujet un document de premier ordre, qui nous montre bien l'organisation de leur communauté. C'est une lettre écrite en 174 après J.-C., par les Tyriens résidant à Pouzzoles « à la ville des Tyriens, métropole sacrée, inviolable, autonome de la Phénicie et des autres villes, et la première sur mer ; aux fonctionnaires, au Con-

seil, à l'assemblée du peuple de la patrie souveraine ». Elle est ainsi conçue :

« Par les Dieux et par la Fortune de l'Empereur, notre maître. Comme vous le savez, il y a à Pouzzoles d'autres « stations » que la nôtre ; mais par son organisation et sa grandeur la nôtre est supérieure aux autres. Jadis les Tyriens résidant à Pouzzoles subvenaient à son entretien parce qu'ils étaient nombreux et riches. Mais aujourd'hui notre nombre a diminué fortement, si bien que devant, d'autre part, fournir aux sacrifices et au culte de nos divinités nationales qui ont ici leurs temples, nous ne pouvons faire face à la location de la « station », qui est de 250 deniers par an... En conséquence, si vous voulez que notre « station » soit maintenue, nous vous prions de prendre à votre charge le payement de 250 deniers de la location... Nous vous rappelons aussi que nous ne recevons aucune contribution ni des armateurs ni des négociants, contrairement à ce qui se passe dans la ville souveraine de Rome. Nous nous adressons donc à vous ; notre sort dépend de vous. Occupez-vous de l'affaire.

« Lettre écrite à Pouzzoles, le sixième jour avant les calendes d'août, sous le consulat de Gallus et de Flaccus Cornelianus. »

A quoi le Sénat avait répondu que la demande paraissait juste et que, puisque les Tyriens de Rome avaient toujours eu l'habitude de verser

à ceux de Pouzzoles, sur les sommes perçues par eux-mêmes, les 250 deniers en question, la coutume devait être maintenue dans l'intérêt de la patrie.

Rien ne nous montre mieux que ce document la façon dont se comportaient à l'étranger ces commerçants levantins, quelles relations intimes ils entretenaient avec la mère-patrie et les ports de commerce voisins, comment ils unissaient le trafic à la religion. On s'est, en effet, longtemps demandé ce qu'il fallait entendre par le mot « station », inscrit au début de la lettre des Tyriens. L'explication définitive a été donnée, il y a une dizaine d'années, par un savant italien, M. Cantarelli. Il a eu l'idée de comparer cette station avec des établissements que possédaient au moyen âge les nations occidentales en rapports de commerce avec l'Orient et que l'on nommait *fondachi*. C'étaient, dit-il, de grands édifices destinés à loger les marchands et à emmagasiner les marchandises. Les Génois, les Vénitiens, les Pisans possédaient en Orient des entrepôts de cette sorte, et, à leur exemple, on en avait établi à Venise pour les peuples qui commerçaient avec la République, entre autres, les Turcs, les Sarrazins, les Allemands.

L'organisation du *fondaco* des Allemands est la mieux connue. Dans les salles qui le composaient, outre les négociants qui venaient des provinces germaniques et qui y déposaient leurs

marchandises, se logeaient encore les jeunes gens désireux d'apprendre la langue italienne et les usages du commerce, comme aussi d'autres personnes qui se rendaient à Venise pour professer les différents arts et qui étaient assez nombreux pour former des écoles ou des corporations.

De même à Alexandrie, chaque marchand trouvait dans le *fondaco* de sa nation, un logis et un abri pour ses marchandises ; et, rapprochement très précieux, des chapelains, domiciliés dans l'établissement, se tenaient à la disposition de leurs compatriotes : les *fondachi* avaient, en effet, leur chapelle, consacrée au patron de la nation de laquelle ils dépendaient [1].

1. On a noté la même organisation dans l'Italie méridionale (Yver, *Commerce et marchands dans l'Italie méridionale*, p. 195 et suiv.) : A Naples, à Barletta, tout comme à Constantinople et à Acre, chaque communauté possède son *vicus*, sa *plathea*, sa *loggia* Les Marseillais, les Pisans, les Génois, les Vénitiens qui, après les Amalfitains, étaient venus s'installer dans les ports de l'Italie méridionale, procédèrent en cette contrée, ainsi qu'ils avaient procédé sur les côtes de Palestine et de Syrie.

Les mots *vicus* et *ruga* (ils sont synonymes) désignent moins une rue que l'ensemble des constructions occupées par les gens d'une même communauté. *Plathea* s'applique plutôt aux terrains à bâtir. Chaque communauté possède d'ordinaire l'un et l'autre. Dans la *ruga* s'élèvent les principaux édifices, les uns destinés à l'usage des particuliers, les autres à l'usage commun de la colonie. Parmi les premiers, les maisons d'habitation, les *banchi di cambio*, les magasins et les boutiques qui, tantôt, appartiennent aux marchands eux-mêmes, tantôt, au contraire, à des propriétaires du pays qui les louaient à des étrangers ; parmi les seconds, l'entrepôt (*fondaco*), les bains, le

Il en était certainement ainsi à Pouzzoles pour les Tyriens. Cette « station », très riche au moment de la prospérité du port, devenue ensuite comme une succursale de celle de Rome, comprenait à la fois une hôtellerie pour les Tyriens établis dans la ville, une série de magasins pour les marchandises et un sanctuaire pour les dieux nationaux.

Nous avons vu plus haut que le local attribué à Délos aux Poseidoniastes de Beyrouth présentait ce triple caractère : il y avait là une disposition commune à toutes les « stations » et générale, parce qu'elle répondait à une nécessité également générale,

Ainsi arrivèrent et s'implantèrent sur le sol de la Campanie tous les dieux de l'Orient : le

four, l'église, centre religieux de la communauté, et la loge (*loggia*), qui en est le centre politique. Les marchands ne négligent jamais, en effet, de se placer sous la protection du patron de leur pays. A Naples, les Génois habitent autour de l'église Saint-Georges ; les Florentins, près de Saint-Jean-Baptiste ; les Français dans le voisinage de Saint-Éloi. Des chapelains entretenus par la colonie desservent les églises. Quant à la loge, elle est l'édifice civil le plus important du quartier. A Naples, au début du XIVe siècle, nous en trouvons une pour chacun des groupes étrangers, Marseillais, Génois, Pisans, Catalans, Florentins, établis dans la ville... La loge était pour les marchands un lieu de réunion où ils venaient discuter leurs intérêts, une espèce de Bourse et, en même temps, de maison commune où se conservaient les documents relatifs à la nation. Le consul y tenait, sans doute, son tribunal. Parfois aussi, des constructions destinées à être louées, magasins ou logements habitables, s'élevaient à l'intérieur ou dans le voisinage.

Baal de Tyr ; le Baal d'Héliopolis, autour duquel se groupèrent, avec les Héliopolitains, les gens de Beyrouth et ceux de Germella, ville encore inconnue de la Syrie ; le Baal de Sarepta, dont un fils du pays apporta avec lui une image en l'an 79 de notre ère ; celui de Damas ; le dieu des Arabes, Dusarès, mentionné sur une dédicace araméenne de 11 après Jésus-Christ ; celui des Nabatéens, auquel un personnage du nom de Banhobal avait construit en 39 avant Jésus-Christ une mahramta (= sanctuaire), que trois de ses compatriotes, Ali, Mactaï et Saïdu réparèrent sous le règne d'Auguste ; la *dea Syria ;* et aussi la Tanit carthaginoise, en l'honneur de qui des dévots consacrèrent, en son sanctuaire, toute une série de bijoux et d'offrandes précieuces. Il ne faut pas oublier non plus la colonie juive de Pouzzoles, fille peut-être de celle d'Alexandrie ; elle était déjà importante au début de l'Empire et riche : on sait que saint Paul, en débarquant à Pouzzoles, au milieu du Ier siècle de notre ère, y trouva une communauté chrétienne qui était l'œuvre de Juifs locaux. On ne se trompera assurément point en pensant que, là encore, le commerce avait préparé le terrain à la religion.

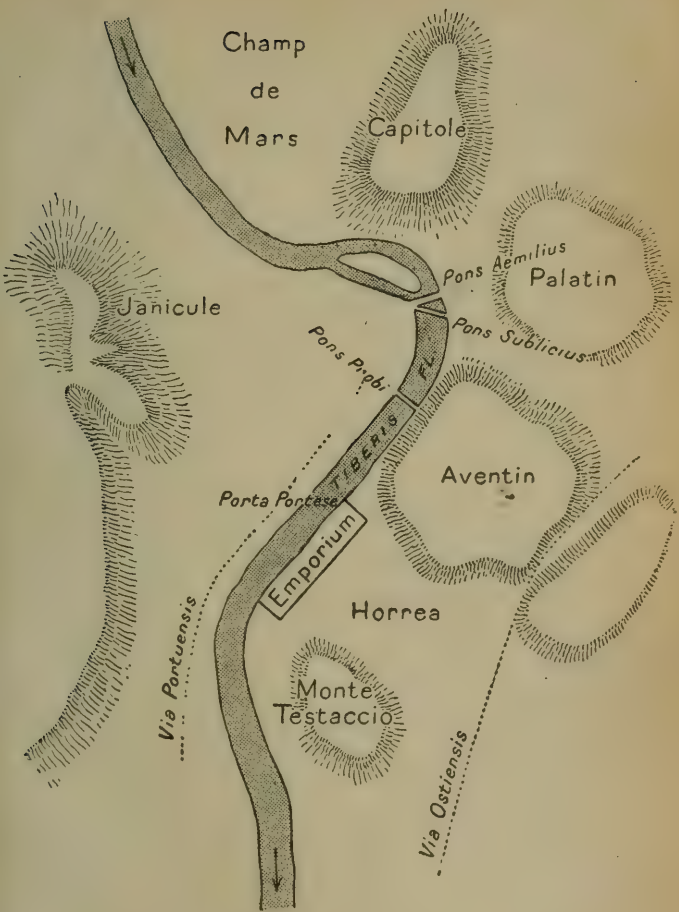
Toutefois, il était très surprenant que Rome, devenue ce qu'elle était à la fin de la République, se contentât d'un port situé à près de 200 kilomètres et avec lequel il n'y avait de communication

facile que par terre. L'extension que prit la capitale au début de l'Empire rendit la situation plus fausse encore. Il fallait, de toute nécessité, trouver un remède à cet inconvénient. Claude l'apporta en aménageant le port d'Ostie. Dès lors, les vaisseaux de fort tonnage purent arriver jusqu'à l'entrée du Tibre, sans craindre d'être démontés par la tempête ou ensablés dans les atterrissements du fleuve. A Ostie, les marchandises étaient transbordées sur des chalands qui remontaient le canal et arrivaient à quai jusque dans l'intérieur de la ville. C'est là que nous allons retrouver les marchands étrangers et leurs dieux.

*
* *

L'emplacement de l'emporium de Rome est aujourd'hui bien connu ; il était situé dans la partie méridionale de la ville, le long du fleuve, entre celui-ci et l'Aventin. Naturellement, il ne datait pas de l'époque impériale et de la création d'un port artificiel à Ostie ; il s'est singulièrement développé à ce moment et dans les siècles suivants ; mais son existence est aussi ancienne que celle de la ville. Dès le début de l'histoire romaine, il s'est établi, tout naturellement, malgré l'insécurité du rivage maritime, malgré l'irrégularité du cours du fleuve, tantôt grossi par les pluies d'hiver, tantôt desséché par les cha-

leurs de l'été. Peu à peu, à mesure que le commerce de Rome avec les pays d'outre-mer se faisait plus actif, on y avait pratiqué des travaux d'agrandissement ou d'aménagement : en 193 avant Jésus-Christ, les censeurs, M. Aemilius Lepidus et L. Aemilius Paulus avaient bâti des quais pour faciliter le débarquement ; en 174, d'autres censeurs, Q. Fulvius Flaccus et A. Postumius Albinus avaient fait paver le sol de ces quais et construire des escaliers d'accès. En même temps on multipliait les magasins, les entrepôts ; on élevait des portiques pour abriter les hommes et les marchandises. Il fallait bien rendre abordable un endroit où venait aboutir tout ce qui était destiné à alimenter et à embellir la capitale, les grains, l'huile, le vin, les matériaux de construction, les pierres, les bois, les marbres précieux. On a, à plusieurs reprises, découvert des restes importants de cet emporium de Rome. La fouille la plus célèbre est celle de 1868-1870, où Visconti rencontra, en particulier, un grand quai de débarquement, des murs perpendiculaires au cours du Tibre et terminés à leur extrémité par des têtes de lion percées de trous auxquels on amarrait les navires, des restes de magasins et surtout une immense quantité de blocs de marbre, provenant des carrières impériales et qu'on avait déposés sur la rive, où le limon les avait recouverts. Il est à peine besoin de rappeler que c'est dans le voisinage immé-


Champ
de
Mars
Capitole
Pons Aemilius
Palatin
Janicule
Pons Probi
Pons Sublicius
FL.
TIBERIS
Aventin
Porta Pontesa
Emporium
Horrea
Via Portuensis
Monte
Testaccio
Via Ostiensis

diat de ce port que s'élève le monte Testaccio, entièrement formé de tessons de poteries brisées, entassées à cet endroit par les portefaix et les commerçants. Les alentours, entre le monte Testaccio, le bord du Tibre et la Via Ostiensis, étaient couverts de docks ; les plus célèbres étaient ceux que l'empereur Galba avait fait élever et qui portaient son nom.

Tous ceux qui vivaient de l'emporium et des denrées qui y affluaient, tous les employés des maisons de commerce qui y avaient leurs bureaux s'étaient naturellement fixés dans les environs. A l'époque républicaine, ils avaient envahi de la sorte l'Aventin, où l'on signale, ainsi qu'il a été dit plus haut, un collège de *Mercatores* ou *Mercuriales*, et où les marchands de blé avaient apporté de Campanie ou de Sicile, avec le culte d'Hermès, celui de Dèmèter, de Dionysos et de Korè, protecteurs des moissons et de la vigne ; à l'époque impériale, il leur eût été difficile de s'établir sur la rive gauche du Tibre, embarrassée alors par des constructions publiques de toute nature et déjà très peuplée : ils occupèrent donc surtout la rive opposée et la plaine qui s'étend vers le Janicule. A la vérité, il n'y avait pas de pont qui permît de communiquer aisément de là avec l'emporium — il fallait remonter jusqu'au Forum Boarium pour trouver le Pons Sublicius et le Pons Aemilius ; ce n'est qu'à l'époque de Probus qu'on rejoignit direc-

tement l'Aventin avec le quartier qui lui faisait face — mais des barques ne suffisaient-elles point à assurer le passage et à établir les relations ?

Depuis longtemps on a trouvé au Transtévère de nombreuses inscriptions relatives à des corporations professionnelles, marchands de cuirs, ivoiriers, ébénistes, et surtout de nombreuses dédicaces à des divinités étrangères. La plupart proviennent de la vigna Bonelli, près de la Porta Portese, plusieurs fois fouillée avec succès ; il y est question d'un temple élevé à Bèlos par des Palmyréniens, d'un temple du Soleil, agrandi et embelli au début du IIe siècle par un nommé C. Julius Anicetus, d'un autre temple encore, dont on ignore le titulaire et qu'on décora de marbres précieux à la même époque. On a rencontré encore dans ces parages la mention de Belleparos, d'Aglibolos, de Iaribolos, d'Astarté, de Jupiter Sabazius, de Jupiter Dolichenus, de la dea Syria et d'un Sylvain qui pourrait bien être un dieu oriental latinisé. Il n'est pas inutile de rappeler non plus que le Transtévère était un des quartiers habités par les Juifs, qu'ils y avaient une synagogue et qu'on a retrouvé un de leurs cimetières au Monte Verde, sur la voie de Porto ; Bosio l'avait signalé depuis longtemps ; on y a fait de nouvelles recherches en 1904.

Mais le sanctuaire oriental le plus important, en tous cas le mieux connu est celui que

Gauckler a exploré heureusement, au Janicule, sur l'emplacement de l'ancienne villa Sciarra [1].

En juillet 1906, en creusant les fondations d'une maison, on mit au jour des débris d'architecture et des inscriptions qui semblaient appartenir au même monument. L'une d'elles était gravée sur un autel de marbre blanc, orné de représentations diverses, aigles, masques de Jupiter Hammon, tête de Méduse. Au-dessous se lit une dédicace à Zeus Keraunios et aux Nymphes *Forrinae*. Or, on avait trouvé jadis sur un ex-voto utilisé ultérieurement dans quelque construction voisine de la villa Sciarra une dédicace à Jupiter Héliopolitain et au Génie des *Forrinae*. Dans les deux textes sont donc associées des divinités toutes différentes, les unes orientales, les autres purement romaines. Gauckler reconnut immédiatement en ces dernières une vieille déesse latine, la nymphe Furrina, dont la fête tombait le 25 juillet, jour des Furrinalia, et qui avait son prêtre spécial, le flamen Furrinalis. Quand on perdit la mémoire de ce qu'était autrefois cette déesse des vieux temps, on l'assimila à une Furie, puis on changea le singulier en pluriel et l'on

1. Sur cette découverte voir surtout : P. Gauckler. *Bull. comun. di Roma*, 1907, p. 45 et suiv. et *Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 1908, p. 510 et suiv. ; 1909, p. 424 et suiv. ; 1910, p 378 et suiv. ; G. Nicole et G. Darier, *Le sanctuaire des dieux orientaux au Janicule* (*Mél. de l'Ecole française de Rome*, 1909, t. XXIX) ; Hülsen, *Rœm. Mittheil.*, 1907, p. 225 et suiv. ; A. Pasqui, *Notizie degli Scavi*, 1909, p. 389 et suiv.

parla couramment de Nymphes *Forrinae*, comme sur les inscriptions que j'ai citées, ou de *Furiae*, comme dans les textes que je vais rappeler.

Cette Furrina avait un bois sacré et, dans ce bois, un sanctuaire. Tout portait à croire que, comme pour les autres Nymphes de l'ancienne mythologie, ce sanctuaire devait être quelque grotte d'où s'écoulait une source bienfaisante. Les recherches de Gauckler ont transformé cette conjecture en une réalité. Il a, en effet, constaté, sous un puits d'une douzaine de mètres de profondeur, établi dans l'antiquité, la présence d'une vaste grotte, toute tapissée de stalactites ; ce dut être, aux yeux des premiers habitants du lieu, la retraite mystérieuse de la déesse.

La découverte de la grotte et du bois sacré de la nymphe Furrina est très intéressante pour l'histoire romaine ; car elle permet de situer un des événements tragiques qui marquèrent la fin de la République. On sait que Caius Gracchus, poursuivi par le consul Opimius, s'était retranché avec ses partisans dans le temple de Diane, sur l'Aventin. Vaincu et sur le point d'être fait prisonnier, il se réfugia d'abord dans le temple de Minerve, puis dans celui de la Lune. Contraint à s'échapper de nouveau, il sauta par une fenêtre et réussit à traverser le Tibre sur le pont Sublicius, où ses amis livrèrent un dernier combat pour protéger sa fuite. Il était parvenu, nous disent les auteurs, à gagner le bois sacré de

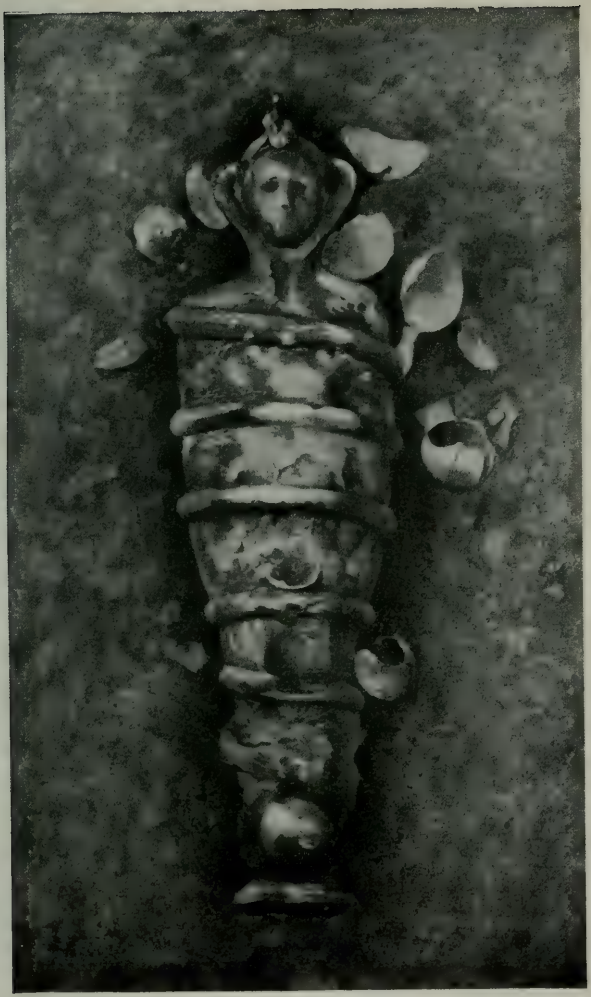
Furrina, que Plutarque appelle le bois des Erynnies. Mais là, se sentant perdu, il se fit égorger par l'esclave qui l'accompagnait, afin de ne pas tomber vivant aux mains de ses adversaires. Il est donc possible aujourd'hui de marquer du doigt, pour ainsi dire, sur la carte le point où périt une des âmes les plus généreuses qui aient honoré la Rome antique.

Ces vieux souvenirs n'étaient point entièrement effacés à l'époque impériale ; mais ils ne suffisaient pas, et pour cause, à la piété de ceux qui habitaient alors le Transtévère, de ces marchands, de ces mariniers venus de tous les points du monde vers l'emporium de l'Aventin ; les cultes des vieux Romains les laissaient indifférents : il leur fallait avant tout leurs dieux nationaux, les seuls qu'ils reconnussent. Ils les établirent dans l'ancien domaine de Furrina. De là ces dédicaces que j'ai rappelées plus haut et où, à côté de la nymphe, *avant elle*, figurent le Zeus Keraunios de Chypre et le Jupiter d'Héliopolis ; d'autres encore, où Gauckler a lu les noms de Bèlos ou de Malagbèlos de Palmyre, d'Adad du Liban, de Jupiter Malek de Iabruda et qui émanent de petites gens, affranchis, prêtres des divinités ou simples fidèles d'origine asiatique. Il est certain qu'au IIe et au IIIe siècle de notre ère, ce coin du Janicule formait, depuis longtemps peut-être, une cité sainte, où les dieux les plus fameux du panthéon oriental avaient trouvé asile.

Les fouilles de Gauckler lui ont permis de reconnaître la présence en ce point de trois temples superposés; le plus récent fut construit à la fin du IVe siècle, le second, en 176 de notre ère, le premier vers l'époque de Néron. « A l'exemple de tant de temples d'Orient, a-t-il écrit, établis sur les hauts lieux, il se composait d'un *téménos* à ciel ouvert autour d'un petit *adyton ;* mais de plus, comme à Hiérapolis, il était accompagné d'un vivier où l'on nourrissait des poissons sacrés. Placé en contre-bas de la source de Furrina, sur le versant gauche du ravin qui en recueillait le produit, il coupait horizontalement de son aire soigneusement aplanie les pentes de la colline au niveau de leur socle d'argile et dominait immédiatement la pièce d'eau qui le précédait en aval. La plate-forme n'était séparée du réservoir que par un môle maçonné qui retenait les terres de l'une et que baignaient les eaux de l'autre. Sur les côtés l'enceinte était formée par de simples haies de joncs, précédées d'un fossé plein d'eau... L'étang barrant l'accès du temple en avant, on entrait par le côté nord, le plus voisin du Transtévère. Les fidèles, arrivant de la ville, descendaient vers le fond du ravin par un escalier rustique taillé à même dans l'argile et après avoir traversé le fossé sur un ponceau dallé de tuf, pénétraient dans le *téménos* par une brèche ménagée dans la haie de joncs à l'angle nord-est, tout près du

bord du bassin. L'aire sacrée, exactement orientée, avait la forme d'un rectangle, très allongé de l'Ouest à l'Est ; elle devait être divisée en deux terrasses étagées ; la plus basse jouait le rôle d'atrium, l'autel et l'adyton devaient se trouver en arrière, sur la terrasse supérieure.

« Les choses restèrent en cet état pendant une centaine d'années. Cependant la colonie syrienne augmentait progressivement d'importance. Alors on substitua à l'ancien *téménos* un édifice de dispositions analogues, mais beaucoup plus somptueux. L'inauguration de ce temple marque pour la religion syrienne à Rome le début d'une période de prospérité qui se prolongea aussi longtemps que dura la dynastie des Sévères. Le meurtre d'Alexandre Sévère y mit brusquement un terme. Néanmoins le temple continua à végéter tant bien que mal aussi longtemps que, à défaut de protection, il put du moins compter sur la tolérance du gouvernement impérial. De plus à partir de 271, la construction du mur d'Aurélien, qui vint barrer le pied de la colline à une centaine de mètres en aval, écarta une partie de sa clientèle en le coupant du Transtévère. On en désapprit le chemin. Après Constantin, les persécutions du pouvoir hâtèrent la crise finale : le temple ne put pas survivre, après 341, aux édits de Constant et de Constance II, qui prohibèrent à Rome tous les sacrifices et fermèrent tous les sanctuaires païens. Bientôt après, il ressuscita, grâce au retour de



IDOLE DU SANCTUAIRE DU JANICULE

faveur qu'entraîna, par la religion syrienne, l'avènement à l'Empire d'un prince adorateur du Soleil, l'apostat Julien. Sur les ruines toutes récentes du temple de 176, surgit un nouvel édifice qui recueillit son héritage. Mais ce troisième sanctuaire ne fonctionna que peu de temps. Avant la fin du IVe siècle il semble avoir été fermé par mesure administrative après avoir été pillé. »

On ne s'avisa pas pourtant à cette époque de fouiller une cachette, située sous un autel triangulaire, au centre même d'une chapelle heptagonale. On y aurait pourtant fait une découverte digne d'attention ; c'est à Gauckler et à ses auxiliaires qu'elle est échue. Trois tuiles, disposées à la partie supérieure de cet autel fermaient l'orifice d'un caveau. Quand on les eut enlevées, on vit « une idole de bronze doré, couchée sur le fond, au milieu de coquilles d'œufs. Un serpent de même métal que la statuette l'entourait de ses spires et dardait de façon bizarre sa tête entre les tempes de l'idole. Le nombre des œufs était de sept. A l'origine on avait placé un œuf sur chacune des zones que déterminent les circonvolutions des serpents ». Gauckler voit dans cette idole une Atargatis, qui était, suivant Arnobe, née d'un œuf.

Quoi qu'il en soit, voici maintenant établie sans contestation possible, sur le Janicule, la présence d'un sanctuaire consacré aux dieux

syriens. La similitude du fait avec ceux que nous avons constatés successivement à Délos et à Pouzzoles est trop frappante pour qu'on puisse hésiter un instant. A Rome, comme ailleurs, ce fut l'œuvre de ce peuple de marchands attiré sur les bords du Tibre par les nécessités du commerce et établi aux environs de l'emporium avec tous ses usages et toutes ses croyances. Assurément, cette infiltration des religions étrangères ne se fit point en un jour ; elle commença de bonne heure, avec les quelques faiseurs d'affaires qui se risquèrent les premiers à venir s'installer dans la capitale. A mesure que les relations de Rome et des pays d'outre-mer se développaient, elle devint plus intense; elle se fortifia, d'abord, de la présence de nombreux esclaves, amenés à la suite des guerres lointaines, qui firent corps tout naturellement avec les commerçants de même nationalité qu'eux ; et ensuite, à l'époque impériale, du concours des soldats de la garde, recrutés dans les provinces, surtout dans les provinces orientales et, par là, adeptes naturels des cultes étrangers. A quelle époque chacune de ces divinités nouvelles fut-elle introduite à Rome, il est impossible de le savoir ; vint-elle directement de son pays d'origine avec les premiers marchands qui fréquentèrent l'emporium ? ou, fut-elle apportée, après une ou plusieurs escales, d'un port méditerranéen où elle s'était déjà implantée par le fait du commerce? Cette dernière

supposition est plus vraisemblable. Ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'au IIe et surtout au IIIe siècle de notre ère, ces dieux avaient droit de cité dans la ville, qu'on leur avait consacré des sanctuaires et que ces sanctuaires s'élevaient précisément dans le quartier habité par les marchands. Leur situation suffirait, à elle seule, à indiquer nettement leur origine.

A ces divinités qui avaient ainsi envahi lentement le sol romain et dont les temples s'élevaient, même dans la capitale, à côté des anciens dieux du panthéon romain, annonçant la victoire future du Vatican sur le Capitole, il ne restait plus qu'à ambitionner une consécration officielle. Elle ne se fit pas attendre longtemps. Peu à peu, à l'époque impériale, chacune d'elles reçut, pour ainsi dire, le droit de cité.

L'Égypte l'obtint la première. Après une résistance énergique et prolongée, sous Caligula, le culte d'Isis fut autorisé par les pouvoirs publics. A peine Tibère mort, son successeur construisit dans le Champ de Mars, un grand temple à Isis Campensis, entre les *Saepta*, le *Minervium* et les Thermes d'Agrippa. On sait que ce sanctuaire se composait de propylées, ornés de deux tours pyramidales, avec une avenue flanquée d'obélisques, qui en formaient l'entrée. En arrière s'étendait une vaste cour à colonnades, dont l'axe était une grande allée, ornée de sphinx et de lions. Pour obtenir les matériaux nécessaires à la cons-

truction de la double chapelle d'Isis et de Sérapis, on avait démonté pierre par pierre un ancien temple égyptien et on l'avait apporté des rives du Nil jusque sur celles du Tibre. L'ensemble de l'édifice est représenté sur un des fragments du plan de Rome, en marbre, parvenus jusqu'à nous.

Le successeur de Caligula, Claude, si épris pourtant des vieilles institutions nationales, accorda la même faveur au culte de Cybèle et d'Attis : désormais, les archigalles furent choisis parmi les citoyens romains et les fêtes du dieu phrygien furent solennellement et officiellement célébrées à Rome, du 15 au 27 mars de chaque année ; elles figuraient dans le calendrier des Pontifes. M. F. Cumont admet que cette mesure fut le résultat de la précédente. « Les fêtes émouvantes d'Isis, ses processions imposantes assuraient au culte de la déesse un succès considérable. La concurrence dut être désastreuse pour les prêtres de la Magna Mater, relégués dans leur temple du Palatin, et le successeur de Caligula ne put faire moins que d'accorder à la déesse phrygienne, depuis si longtemps établie dans la cité, la faveur que venait d'obtenir l'égyptienne admise tout récemment à Rome. Claude empêchait ainsi une prépondérance trop marquée de cette seconde étrangère en Italie et offrait un dérivatif au courant de la superstition populaire.

Puis ce fut le tour de Mithra. Commode se fit

recevoir au nombre de ses adeptes et prit part aux cérémonies secrètes de son culte ; après lui, ses successeurs continuèrent leur protection aux cultes iraniens.

Quelques années plus tard, Elagabal, prêtre du Baal d'Émèse, faisait beaucoup mieux encore. A peine entré à Rome après sa victoire sur Macrin il construisait à son dieu, sur le Palatin, tout auprès du palais impérial, un temple magnifique. La pierre sacrée qui personnifiait la divinité y fut solennellement installée : pour lui faire honneur, l'empereur rassembla autour d'elle les reliques les plus vénérées de Rome, la pierre de la mère des Dieux, apportée autrefois de Pessinonte, les boucliers des Saliens, le feu de Vesta, le Palladium auquel était attachée la fortune de l'Empire. Bientôt même il inventa d'unir son idole à une idole semblable. Pour rendre possible ce mariage de pierres, il fit venir sur le Palatin le bétyle qui symbolisait Tanit, la grande déesse de Carthage, et présida en grande pompe aux noces des deux divinités. Chaque année, il célébrait avec un faste oriental la fête du nouveau maître de l'Olympe romain ; on conduisait en procession la pierre d'Emèse à travers les rues de la capitale. A sa suite, on portait les statues de tous les dieux de Rome, transformés ainsi en serviteurs de celui d'Émèse. Il était difficile de subordonner plus étroitement la religion nationale à un culte étranger.

Cette apothéose, scandaleuse pour les Romains, que les auteurs ont peut-être exagérée, mais dont la réalité est certaine, prit fin avec celui qui l'avait imaginée ; mais elle répondait bien aux aspirations de l'époque et à la popularité de plus en plus puissante des cultes orientaux. Aussi la tentative se renouvelle-t-elle avec Aurélien. S'inspirant de la même pensée, ce prince alla chercher à Palmyre vaincue une image de Bèlos, l'installa dans un sanctuaire somptueux et la confia à un collège de prêtres égalés aux pontifes de l'ancienne religion. Pour la seconde fois, Jupiter Capitolin était détrôné par une divinité sémite, et la vieille idolâtrie romaine remplacée par une autre idolâtrie, sortie des provinces syriennes. Le moment approchait où elle allait définitivement s'effondrer au profit d'une autre religion, née elle aussi dans le Levant, et issue de l'esprit mystique et exalté de l'Orient, celle qu'avait annoncée le Christ.

Ainsi, tous ces germes que les marchands avaient apportés avec eux dans la cale de leurs navires allaient se réunir et se confondre pour donner naissance à un arbre immense, capable d'abriter sous son ombre tous les peuples du monde antique.

NAUFRAGES D'OBJETS D'ART DANS L'ANTIQUITÉ

L'archéologie est d'une curiosité insatiable. Elle ne se contente pas de bouleverser l'emplacement des villes anciennes dans l'espoir de remettre au jour les civilisations disparues ; de fouiller les palais et les temples pour leurs statues, les maisons pour leur mobilier ou leurs peintures ; de troubler le repos des morts couchés depuis des siècles au fond de leurs tombes, afin de les interroger sur leurs usages et sur leurs croyances : la terre ferme ne lui suffit plus. Elle s'avise maintenant de chercher sous l'eau, au fond des lacs et des mers et, la bonne fortune aidant, elle y recueille de précieuses œuvres d'art.

Trois fois, depuis vingt ans, en Italie, en Grèce, en Tunisie, on a exploré, au prix d'efforts considérables, les restes de navires coulés à pic ; trois fois l'entreprise a été couronnée de

succès. C'est de cette pêche miraculeuse, d'un nouveau genre, que je voudrais vous entretenir.

∴

On savait déjà au xve siècle qu'il existait au fond du lac de Némi un dépôt d'antiquités provenant de deux bateaux engloutis par les eaux. Plus d'une fois, des pêcheurs, en jetant leurs filets, avaient recueilli des débris caractéristique. Le cardinal Prosper Colonna, propriétaire du lieu, décida en 1436 de tenter des fouilles régulières. Il fit établir un radeau, soutenu par des tonneaux vides; sur cette plate-forme, amarrée au-dessus de l'épave la plus voisine de la rive, on installa des machines puissantes armées de crocs, que des marins appelés de Gênes fixèrent solidement aux flancs du navire antique. On convia de grands personnages de Rome, ecclésiastiques et laïques, à venir assister à l'extraction du vaisseau, et, en leur présence, on fit un grand effort pour le relever : on ne réussit qu'à le déchirer. On retira seulement de l'eau l'avant et un certain nombre de morceaux de bois, de bronze ou de plomb — ce qui n'empêcha pas une légende de se répandre dans le public. Les gens bien informés allaient contant à qui voulait les entendre qu'un palais entier existait encore au fond de l'eau.

Un siècle plus tard, en 1535, l'architecte Fran-

cesco de Marchi reprit le projet du cardinal Colonna ; il fit appel à un certain Guillaume de Lorraine lequel, d'abord, avait, nous dit-on, une barbe si longue, qu'il était obligé de la tresser et de la rejeter sur son épaule ; lequel, ensuite, ce qui était plus utile pour l'opération projetée, avait inventé une sorte de cloche de plongeur, par quoi l'on pouvait descendre et demeurer quelque temps au fond du lac. On n'a jamais su exactement comment elle était faite, le secret ayant été gardé avec le plus grand soin. Voici la façon dont de Marchi s'est exprimé à ce sujet : « Le maître Gulielmo da Loreno avait inventé un instrument très ingénieux, Il se faisait descendre dans l'eau, où il restait une heure, plus ou moins, selon ce qu'il avait à y faire et jusqu'à ce que le froid l'obligeât à cesser son travail. Grâce à cet instrument, il pouvait se mouvoir librement, scier, tailler, boucher des trous, lier des cordes, manier des tenailles, des ciseaux ou autres outils ; mais il lui était impossible de développer de grands efforts à cause du liquide qui l'en empêchait. Il y voyait assez bien quand le soleil brillait; ce qui fut le cas le 15 juin 1535, où je descendis moi-même. On pouvait regarder par une ouverture vitrée de la grandeur d'une palme ; de telle sorte qu'un objet, si petit qu'il fût, paraissait très grand, je veux dire beaucoup plus grand qu'il n'était en réalité, si on l'avait vu dans l'eau : ainsi, les poissons dits *laterini*,

qui vivent dans le lac et qui ne sont guère plus épais que le petit doigt, paraissaient gros comme le bras d'un homme et longs de trois palmes. Si je n'avais pas connu ce genre de poissons, j'aurais eu la plus grande frayeur, à cause de la quantité de ceux qui m'entouraient ; ils me piquaient les jambes, que j'avais nues ; je les chassais avec la main ; mais ils n'en prenaient pas souci, comme il arrive à des gens qui sont chez eux. J'en vis un qui me parut tout particulièrement gros ; je le saisis ; il n'était pas plus fort que le second doigt de ma main. » L'appareil était donc constitué par une sorte de cloche qui ne couvrait que la partie supérieure du corps, laissant toute liberté aux bras et aux jambes ; on ne sait pas comment la respiration était assurée. A l'aide de cet appareil, de Marchi put mesurer la longueur du bateau et y recueillir le même genre de débris que ces prédécesseurs. Puis on cessa d'y penser, cette fois pour 300 ans.

En 1837, un troisième personnage, Attenio Fusconi, revint à la charge. Lui aussi avait inventé une machine spéciale ; lui aussi retira de l'eau quelques objets d'art et des fragments de la structure ; mais il fut arrêté dans ses recherches par des pluies violentes qui refroidirent l'eau du lac ; on lui vola son matériel. Une fois encore le travail demeura suspendu.

Ce n'est qu'en 1895 qu'on entreprit de nouveau, sérieusement cette fois, de résoudre le

problème par des recherches méthodiques. A cette date, l'antiquaire M. Eliseo Bonghi conclut avec la famille Orsini, à qui appartenait le lac, une convention en règle, et obtint l'agrément du gouvernement italien. Les temps étaient changés : on pouvait faire appel à des scaphandriers habiles, pourvus de tous les perfectionnements modernes. Il était permis d'espérer le succès. Dès le début de la campagne, on mit la main sur un butin archéologique précieux : de belles têtes de lion et de loup, en bronze, avec un anneau dans la gueule, qui formaient l'armature extrême de grosses poutres ; elles font l'admiration de tous ceux qui visitent le musée des Thermes, à Rome. Dans la suite on repêcha encore une tête de Méduse qui devait servir au même usage, des clous en grand nombre, des morceaux de mosaïque, des plaques de porphyre et de serpentine, extrêmement ténues, qui entraient jadis dans un riche pavement, des tuyaux de plomb avec le nom de C. Caesar Aug. Germanicus, c'est-à-dire, de Caligula. Tous ces débris avaient une certaine importance comme objets d'art ou de curiosité. A ce titre, ils furent offerts pour des prix exorbitants à différents musées et finalement acquis par l'Italie ; mais ils valent surtout par les renseignements historiques qu'ils apportent. En les examinant de près, en interrogeant les scaphandriers, les savants délégués par le ministère de l'Instruction publi-

que et par celui de la Marine pour surveiller les travaux sont arrivés à se faire une idée, malheureusement encore indécise, de ce qu'étaient jadis les deux bateaux de Némi. Du second on n'a pas eu le temps de s'occuper très sérieusement ; on sait seulement qu'il est plus grand que le premier, revêtu de plomb et tout envasé, ce qui permet d'espérer que les objets en métal ou en marbre qu'il contenait sont assez bien conservés.

L'autre est enfoui dans une position inclinée, la poupe enfoncée dans le sable à 14 mètres de la surface de l'eau, le milieu, dans la vase, l'avant, libre à 6 mètres de profondeur. Sa longueur totale serait de 60 m.25, sa largeur de 18 m. 40. Les poutres avec les têtes de bronze qui les terminaient formaient des parties saillantes sur le bordage, ainsi qu'on le voit sur certains bas-reliefs romains, notamment sur ceux de la colonne Trajane.

Quant à la forme exacte du bateau, on a pu l'obtenir par un procédé très ingénieux. M. Barnabei, le savant italien que le gouvernement avait délégué pour la surveillance des fouilles, a fait fixer aux flancs, tout autour, des cordes terminées par des bouées. Par un temps calme on a laissé remonter ces flotteurs à la surface ; et ainsi leur succession a écrit, pour ainsi dire, sur la nappe unie du lac, la silhouette de la carcasse à laquelle ils étaient rattachés.

Quel était ce bateau, à quelle date remonte-t-il et pourquoi coula-t-il ainsi à pic ?

Les érudits italiens, en particulier le colonel du génie naval Malfata, qui a étudié la question sur place, croient à un véritable bateau, avec une quille, capable de naviguer. Ils se demandent seulement s'il n'était pas amarré contre un embarcadère, d'où proviendraient les tuiles, les tuyaux de plomb, et les pavements dont on a recueilli des spécimens.

En Allemagne, on n'admet pas qu'on puisse songer à une galère véritable ; on fait remarquer qu'un vaisseau, long de 60 mètres et large de 18, ne pourrait évoluer que fort difficilement ; qu'on n'a rencontré aucune trace de mâts, ni de gouvernail. Il faut donc voir dans ce navire bien plutôt un grand ponton, une sorte d'île artificielle, de villa flottante, avec des constructions, des jardins, des chapelles. De Marchi, l'homme aux poissons, avait déjà eu la même impression : pour lui, cet ensemble était un palais bâti sur un bateau. C'est de ce palais que proviendraient une jolie statue de bronze, qui représente peut-être Drusille, sœur de Caligula, et plusieurs petites statuettes de génies et de prêtresses signalées assez récemment dans la *Revue archéologique* par M. Salomon Reinach ; elles auraient orné un laraire.

L'époque de la construction de ces pseudo-galères n'est pas douteuse : les tuyaux de plomb,

marqués au nom de Caligula, qu'on y a recueillis nous l'indiquent nettement. Suétone nous apprend que cet empereur était coutumier de telles extravagances et qu'il parcourait sur des embarcations de cette sorte les côtes de Campanie. On s'est demandé s'il n'y avait pas eu confusion dans l'esprit de l'historien ; et s'il n'avait pas décrit, sans le savoir, les bateaux de Némi lorsqu'il disait : « Il fit même fabriquer des liburnes à dix rangs de rame, avec des poupes ornées de pierreries et des voiles de diverses couleurs, pourvues de bains chauds, de galeries, de salles à manger très spacieuses et d'une grande variété de vignes et d'arbres fruitiers. » L'idée est tentante ; on ne saurait pas en dire davantage.

Par contre, rien ne peut nous faire connaître les circonstances qui amenèrent la destruction de ces bateaux et la date où ils coulèrent. On a fait remarquer pourtant que ni les anneaux de bronze dont je vous ai parlé, ni les trous où ils étaient engagés ne portent aucune trace d'usure. Il se pourrait donc que leur existence n'ait pas été de longue durée et que ces épaves soient immergées depuis près de 1.900 ans.

∴

Passons maintenant en Grèce. L'extrémité la plus orientale du Péloponèse portait, dans l'an-

tiquité comme de nos jours, le nom de cap Malée. Dans ces parages la mer, resserrée entre le continent et la Crète, est particulièrement mauvaise ; il existe là des remous et des tourbillons très dangereux, très redoutables aux navigateurs, surtout à ceux qui montent des bateaux à voile. Les Grecs répétaient couramment : En doublant le cap Malée, dis adieu à ton pays. Au moyen âge on le nommait « Xylophage » à cause de la quantité de bateaux de bois que les flots y avaient dévorés. Là, suivant Lucien, se serait perdu un chef-d'œuvre du célèbre Zeuxis, celui où le peintre avait représenté une famille de Centaures. On dit que, lors de la prise d'Athènes par Sylla, le vainqueur s'était emparé de ce tableau pour l'envoyer à Rome. Le bateau qui portait cette précieuse cargaison sombra à la hauteur du cap Malée.

En face ce promontoire s'étend l'île de Cérigo (autrefois Cythère) et un peu plus loin celle de Cérigotto (Anticythère). C'est tout à côté de cette dernière que se passèrent les événements archéologiques que je vais vous conter.

Aux environs de Pâques de l'année 1900, deux barques, montées par des pêcheurs d'éponges de Symé et revenant de la côte d'Afrique, furent poussées par le vent sur Cérigotto et jetèrent l'ancre à 20 ou 25 mètres du rivage. Le coup de vent passé, ils profitèrent de leur mouillage pour exercer leur métier. Or, au cours

d'une des plongées, un scaphandrier remarqua, à la profondeur d'environ 60 mètres, une masse compacte, noirâtre, longue d'une cinquantaine de mètres, entièrement composée de statues de bronze et de marbre mélangées aux restes d'un navire. Pour appuyer son dire, il ramassa un bras droit de statue de bronze et le ramena à la surface. Le capitaine d'une des barques plongea à son tour pour vérifier les faits et fit les mêmes constatations. L'occasion s'offrait d'une pêche autrement originale, autrement fructueuse aussi que celle dont nos Symiens avaient l'habitude : ils revinrent à Symé, prévinrent le gouvernement grec de leur trouvaille et demandèrent l'envoi d'un bateau de guerre pour les aider dans leurs recherches.

Le 24 novembre de la même année, le transport grec la Mykalè arrivait à l'endroit désigné, accompagné des embarcations de pêcheurs d'éponges et le travail commençait. Mais une fouille de cette sorte offre de singulières difficultés ; même par les temps calmes, elle est toujours pénible à cause de la profondeur où l'on doit se mouvoir, et du poids d'eau qui écrase les plongeurs ; aussi ceux-ci, disent les rapports officiels, ne pouvaient-ils pas rester au fond plus de cinq minutes consécutives, auxquelles il convient d'ajouter trois minutes pour la montée et pour la descente. Par les mauvais temps l'opération devient, non plus seulement très pénible,

mais très dangereuse ; on risque de voir couper les communications entre le travailleur et la barque qui lui fournit l'air respirable. On est tenu aux plus grandes précautions ; il faut cesser le travail chaque fois que la mer grossit. C'est ce qui advint au début de la campagne. En outre la Mykalè n'osait pas, à cause de son fort tirant d'eau, approcher trop près du rivage, au risque de s'y échouer. Elle regagna donc le Pirée au bout de quelques jours ; elle avait à bord le résultat de cette première tentative : une très belle tête de bronze, qu'on prit tout d'abord pour une tête d'athlète, le bras droit d'un pugiliste armé du ceste, un glaive, deux statues de marbre, sans tête, détériorées par l'eau et divers fragments. C'en était assez pour justifier la continuation des recherches.

A la Mykalè, le gouvernement grec substitua un bateau plus petit, la goélette à vapeur Syros ; l'éphore des antiquités y monta ; le 4 décembre il arriva sur les lieux. Devant lui on retira quelques statues de marbre et de nombreux membres, bras ou jambes, en bronze ; mais le mauvais temps persistant, on dut interrompre les plongées ; le 12 décembre le Syros rentrait à Athènes. Il y resta une quinzaine. Durant ce temps, les pêcheurs s'étaient remis au travail et avaient trouvé une grande statue de bronze, en cinq morceaux, mais qui se raccordaient entre eux — on y vit tout d'abord un Hermès ou un Apollon ;

puis deux autres statues de même métal, des éphèbes, et quelques marbres. Le Syros revenu à Cérigotto vers la fin de décembre, les emporta au Pirée le 21 janvier.

La vue de telles œuvres d'art, surtout du soi-disant Hermès, ravit d'admiration les archéologues et le public lui-même, toujours prêt à s'enflammer pour les souvenirs de la Grèce antique. L'opinion publique s'émut ; les journaux qui la traduisaient excitèrent vivement le gouvernement à pousser plus activement l'entreprise. Ils firent observer que les pêcheurs d'éponges ne pouvaient plus, vu la lourdeur des morceaux qui restaient au fond de l'eau, les arracher à la vase par leurs seuls moyens ; que, d'autre part, leur nombre était insuffisant. « Qu'on songe, disaient-ils, que les scaphandriers ne sont au nombre que de six, que chacun d'eux ne peut demeurer sous l'eau plus de cinq minutes, ni travailler plus de deux fois par jour. Or il faut souvent deux ou trois journées pour arriver à relever une pièce. Car il ne saurait être question de passer rapidement une corde autour des objets et de tirer ensuite sur le lien, au risque de les briser : les plongeurs doivent creuser d'abord la vase autour de chaque fragment, pour l'isoler, descendant l'un après l'autre et se relayant à la besogne, puis l'entourer solidement ; c'est seulement alors qu'on peut se risquer à le haler. Il faut donc recruter un personnel supplémentaire sans regarder à la dépense. »

Le gouvernement se laissa persuader. Le 28 janvier 1901, toutes les dispositions nouvelles avaient été prises et l'on se remit au travail. Les premières plongées donnèrent un résultat inattendu : l'ancre du bateau et un certain nombre de pièces de la coque. Puis la série des trouvailles habituelles recommença : figures de marbre, têtes et débris de statues.

Cependant cette pêche d'antiquités devenait, à Athènes, de plus en plus question d'État. Les ministres eux-mêmes crurent devoir se déplacer pour apporter aux travailleurs, aux prises avec de grosses difficultés matérielles, l'assurance évidente de l'intérêt public. Ils montèrent à bord de la Mykalè, emmenant avec eux le Syros et un troisième bateau, muni d'engins puissants, et se dirigèrent vers Cerigotto. En route ils apprirent que les plongeurs, épuisés, refusaient de poursuivre les recherches et allaient quitter la place. Il n'était que temps d'arriver et de faire appel à la diplomatie officielle. Le rayonnement du pouvoir et aussi l'amabilité personnelle d'un des ministres ramena le calme dans les esprits.

Le 16 février et les jours suivants, l'intervention bienfaisante du même ministre s'exerça d'une autre façon. On venait de remonter une statue informe ; les plongeurs affirmaient qu'ils en avaient vu bien d'autres dans le voisinage et notamment deux chevaux ; mais qu'ils étaient

gênés dans leur travail par un gros bloc calcaire qui recouvrait le tout.

On décida donc que le lendemain on essaierait de le rejeter au loin, pour débarrasser le terrain ; on l'entoura d'un câble solide, dont on relia l'extrémité au bateau à vapeur l'Aigialia et celui-ci s'élança de toute sa puissance vers la haute mer. La résistance du bloc fut telle que le câble cassa. On se préparait à recommencer l'opération quand il vint au ministre l'idée que ledit bloc n'était peut-être qu'une statue colossale, que son long séjour dans l'eau avait rendue semblable à un rocher : il fallait s'en assurer. Au lieu de le jeter de côté, on le souleva à grand'peine jusqu'au niveau de la mer et, quand il affleura, on comprit que les ministres, en Grèce, sont quelquefois inspirés des dieux. Le bloc était une statue d'Hercule, gros comme l'Héraclès Farnèse, du musée de Naples. L'équipage enthousiasmé salua son apparition de cris de joie. Mais l'aide du héros lui-même n'aurait pas été inutile pour amener à bord un poids aussi considérable ; comme on ne pouvait guère y compter, on dut se contenter des moyens humains ; on traîna la statue sous l'eau jusqu'à la Mykalè, mouillée à quelque distance ; et le transport, mieux armé, le hissa péniblement jusque sur le pont.

Au bout de peu de jours, le ministre étant parti et l'enthousiasme tombé, les plongeurs recommencèrent à se plaindre et à refuser le service.

Ils prétendaient que la mine était épuisée; les patrons des barques assuraient le contraire. Chacun avait raison: il restait bien encore des antiquités au fond de la mer, mais elles n'avaient pas l'intérêt de celles que l'on avait trouvées jusque-là. Ce n'était point, pourtant, une raison suffisante pour abandonner la partie; seulement la persuasion verbale n'était plus de mise envers les scaphandriers: ils attendaient mieux. Il fallut recourir à d'autres arguments, plus sonnants; à prix d'or on obtint d'eux qu'ils continueraient encore pendant quelque temps. Je ne veux pas vous conter en détail le reste de cette pêche d'un nouveau genre, sur laquelle je ne me suis si longuement étendu que pour vous en faire comprendre toute la difficulté. Vous saurez seulement qu'elle ne prit fin que le 22 septembre 1901. Elle avait duré plus d'un an. Les plongeurs reçurent du gouvernement, comme récompense, 150.000 drachmes: ils étaient tous absolument épuisés de cet effort prolongé. L'un d'eux était mort à la peine.

Mais ils avaient doté le musée d'Athènes de morceaux précieux.

Le plus beau de tous est cette statue de bronze d'Apollon ou d'Hermès qu'on avait trouvée dans les premiers mois des fouilles. En réalité la statue ne représente ni Hermès, ni Apollon, mais peut-être Persée. Le héros est figuré sous les traits d'un éphèbe vigoureux; suivant la tradition

du bras droit tendu, il devait tenir par les cheveux la tête de Méduse, qu'il venait de trancher et qu'il montrait avec orgueil ; la main gauche portait un glaive. L'œuvre est attribuée à Lysippe ou à quelque sculpteur de son école.

La tête de bronze que l'on avait cru d'abord appartenir à un athlète ressemble bien plutôt à celle d'un philosophe. On pense qu'elle remonte à la fin du IIIe siècle avant Jésus-Christ. M. Svoronos, qui a publié toute cette trouvaille, en fait le portrait de Dinias d'Argos, l'historien, ami d'Aratus.

Parmi les bronzes il faut citer encore deux éphèbes et un Apollon ; et, dans un autre ordre d'idées, peut-être un astrolabe, dont la présence sur le bateau coulé se comprendrait aisément : il aurait servi à prendre le point en mer.

Les marbres, beaucoup plus nombreux, sont d'une conservation très inférieure. J'ai déjà parlé de l'Hercule colossal que l'on avait cru d'abord être un rocher. Je citerai encore une statue d'Apollon, un Hermès, une Aphrodite, un Diomède en présence d'Ulysse, et surtout un bas-relief où l'on a reconnu la lutte de Perilaos d'Argos et d'Otryadas, le Spartiate. Pausanias nous apprend qu'un semblable bas-relief décorait le théâtre d'Argos.

Enfin je dois mentionner parmi les objets recueillis au sein de l'épave de nombreuses tuiles provenant de constructions antiques, dont l'une porte une empreinte d'assez basse époque.

Cette constatation n'est point inutile pour fixer la date probable où sombra le vaisseau. Elle nous interdit de remonter à une période antérieure à la domination romaine et même aux derniers temps de cette domination. Peut-on descendre jusqu'au moyen âge ou à la Renaissance? Non, répond M. Svoronos; car, à cette époque, si des bateaux chargés de statues antiques pouvaient encore faire route aux environs du cap Malée, ils ne devaient porter que des marbres ; il ne restait plus guère alors de bronzes à recueillir à la surface du sol. Tout au plus pourrait-on songer à un navire vénitien du XIIIe siècle, chargé de dépouilles enlevées à Constantinople. A la réflexion, M. Svoronos repousse également cette supposition; il n'admet pas que les Croisés se soient embarrassés d'objets purement artistiques, surtout de marbres nombreux et volumineux ; ils préféraient rapporter des reliques de saints, des vases sacrés ou des objets en métal précieux. Le naufrage a donc eu lieu dans l'antiquité. La Grèce fut pillée jusqu'aux derniers temps de l'Empire, même à l'époque byzantine. Constantinople devint ainsi ce que Rome avait été aux siècles précédents, un véritable musée d'art grec classique. On sait que Constantin donna l'exemple; il avait orné sa nouvelle capitale des dépouilles arrachées aux villes grecques et à l'Italie. Si Olympie put garder jusqu'à Théodose le Jupiter de Phidias, si la Minerve Promachos d'Athènes sut

encore faire reculer Alaric, les autres divinités n'eurent point la même fortune. Castor et Pollux, Apollon et le trépied de Delphes furent apportés dans l'hippodrome de Byzance, Cybèle fut installée au forum. Rome seule fournit à l'empereur plus de soixante statues. Ses successeurs imitèrent son exemple. Il serait donc possible, comme le veut M. Svoronos, que le bateau coulé au cap Malée et retrouvé en 1901 ait été un transport chargé d'un butin artistique à destination de Constantinople.

La présence, parmi tant d'œuvres d'art moins caractéristiques, d'une statue de Persée, héros qui avait un sanctuaire à Argos, d'une tête de Dinias, originaire de cette cité, et d'un bas-relief qui pourrait provenir du théâtre de la même ville, a fait supposer que le bateau avait pris en Argolide une grande partie de sa cargaison. Mais alors, s'il se dirigeait vers Constantinople, par suite de quel accident, en sortant du golfe de Nauplie, au lieu de remonter vers les Cyclades, était-il allé se perdre dans le voisinage de la Crète ? Je ne suis pas en mesure de vous l'expliquer.

*
* *

C'est encore à des pêcheurs grecs que nous devons la troisième découverte sous-marine dont je voudrais vous entretenir, cette fois avec un peu plus de détails, parce que nous sommes

dans les eaux françaises et que la trouvaille est toute récente.

La côte orientale de la Tunisie, dans sa partie la plus voisine de ce que l'on appelait autrefois les Syrtes, parages redoutés des navigateurs, c'est-à-dire depuis Mahedia jusqu'à la hauteur de la frontière tripolitaine, est assez riche en éponges. On en fait chaque année dans le golfe de Gabès une pêche abondante. Le port d'attache des bateaux occupés à ces opérations est celui de Sfax. Il sont loin d'appartenir tous à des indigènes ; pour ceux-ci on peut même dire que la recherche des éponges n'est guère qu'un appoint de resssources ; ils l'exercent quand leurs embarcations ne sont pas occupées au travail des pêcheries et du cabotage. Les vrais pêcheurs d'éponges sont des Italiens et surtout des Grecs. Tous les ans, ceux-ci quittent leur pays, leurs îles, arrivent en vue des côtes tunisiennes, montés sur leurs sacolèves, fort et élégants bateaux, très bien construits pour la mer et commencent l'exploration des bancs spongifères. Tandis que les Arabes et les Siciliens ne se servent guère que du trident ou de filets et ne peuvent pas, par suite, opérer sur les fonds un peu bas, les Grecs, mieux outillés, ont recours à des scaphandriers, qui, merveilleusement entraînés, peuvent et osent descendre à une grande profondeur, restent sous l'eau fort longtemps et arrivent ainsi à exploi-

ter des parages interdits à l'organisation primitive de leurs concurrents.

Au cours d'une de ces visites au pays des éponges, à 5 kilomètres environ au large de Mahedia et à 40 mètres de fond, l'équipage d'une sacolève grecque rencontra, en juin 1907, un amas de colonnes au milieu desquelles gisaient des fragments de toute sorte, en particulier des morceaux de bronze. Les récits des scaphandriers enthousiastes, interprétés et grossis par l'imagination d'Orientaux et de gens du peuple, étaient pleins de promesses. Il existait trois groupes de colonnes, de dimensions variables ; les objets engagés sous ces colonnes étaient innombrables ; on citait surtout un grand coffre de 2 mètres de long, trop lourd pour être remonté avec les moyens insuffisants dont disposaient les pêcheurs. Comme preuve de leur véracité, ils ramenèrent à la surface des morceaux de statues, des pièces de bronze, figures, figurines, lampes, ornements de meubles, appliques ; du domaine de la fable on passait par là dans celui de la réalité. Il fallait d'abord savoir ce qu'elle valait ; car tous ces morceaux, couverts de coquillages et d'incrustations marines, se présentaient sous des apparences assez peu flatteuses. L'atelier du Musée Alaoui, à Tunis, très expert dans ces sortes de travaux, se mit à l'œuvre ; patiemment, un à un, on fit sauter les coquillages, on enleva les dépôts calcaires, on

ÉROS DE MAHEDIA

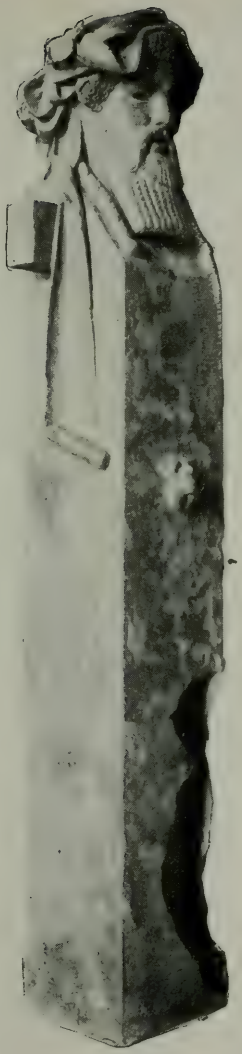
nettoya la surface encroûtée et l'on eut la surprise de retrouver sous cette gangue la patine antique intacte. Il suffit de rapprocher les fragments disjoints et de boucher habilement les fissures pour reconstituer les statues. Le résultat de cette première partie des découvertes était merveilleux.

Pour commencer par la figure qui était alors et qui restera la pièce capitale, on se trouva en présence d'un Éros, presque de grandeur naturelle (1m40). Les ailes et les jambes étaient séparées du corps : un morceau du ventre avait été enfoncé ; de tout cela, on ne se douterait pas aujourd'hui. Le dieu nous apparaît debout, dans une position qui tient le milieu entre l'activité et le repos. Le bras droit est relevé, effleurant la couronne de feuillage qu'il porte sur la tête ; la main gauche, fermée, tenait l'arc. Les cheveux sont frisés ; les yeux, jadis d'émail rapporté, ont disparu. MM. Merlin et Poinssot qui ont publié cette statue, ont retrouvé dans les écrits de Callistrate, la description d'un Éros, assez semblable, sorti des mains de Praxitèle : « Privé de mouvement, écrit le rhéteur, il est prêt à se mouvoir ; fixé à une base qui ne peut bouger, il nous donne cependant l'illusion qu'il va s'envoler. Il déborde d'une fierté joyeuse et ses yeux brillants, mais pleins de douceur, étincellent. Il replie le bras droit vers le sommet de la tête et de la main gauche soulève son arc. Le

poids du corps porte sur la jambe gauche ; car c'est à gauche qu'il est hanché. » L'artiste semble avoir choisi le moment où Éros vient de lancer une flèche ; les yeux suivent le trait et en attendent l'effet ; le bras gauche est demeuré encore à peu près dans la pose normale ; le droit, qui s'était rapproché de la tête pour bander la corde de l'arc, n'a pas encore repris sa place ; le corps reste appuyé sur la jambe gauche, comme au moment où le coup est parti.

Je me hâte, d'ailleurs, d'ajouter que d'autres archéologues se refusent à attribuer cette belle œuvre d'art à Praxitèle ou à son école.

La seconde pièce de bronze est une grande gaine surmontée d'une tête, ce qu'on appelle un hermès, haute de 1 mètre. Tout empâté qu'il fût au premier abord, on reconnaissait bien que ce morceau ne pouvait reproduire qu'une figure archaïsante de Dionysos ; la longue barbe frisée et coupée en carré, la feuille de lierre qui se mêle à la coiffure suffisent à le caractériser. La toilette à laquelle on le soumit, en faisant apparaître tous les détails, confirma l'impression première ; mais alors, et alors seulement, on se rendit vraiment compte du charme de l'œuvre, de la gravité sereine du visage divin. C'était assurément là, sinon le produit, tout au moins, une excellente imitation de l'art grec le meilleur, avec quelques indices d'influence hellénistique. Une constatation inattendue ne tarda point à nous fixer. Sur le



HERMÈS DE DIONYSOS

Par Boèthos

bras de droite, sur ce tenon qui, vous le savez, servait jadis à enfiler des couronnes aux jours d'offrandes, on lut : Βοηθὸς Καλχηδόνιος ἐποίει — œuvre de Boèthos de Chalkèdon. Boèthos est un artiste connu du IIe siècle avant Jésus-Christ ; il appartenait à l'Asie Mineure. Pline l'Ancien le cite avec éloge et Verrès le connaissait bien, puisqu'il s'empressa un jour de s'approprier une aiguière dont il était l'auteur. Ses œuvres ornaient les sanctuaires les plus fameux : Olympie et Délos ; nous possédons de nombreuses répliques d'un de ces groupes célèbres, un enfant qui étrangle une oie. Les pêcheurs de Mahedia nous ont fait don d'un original, et d'un original signé.

Ils avaient rapporté aussi deux grosses pièces de bronze, deux sortes de corniches, ornées de têtes, un peu plus petites que nature, toutes deux couronnées de lierre. D'un côté, c'est encore Dionysos, mais un Dionysos de type féminin, avec la coiffure tombant sur les épaules et deux petites cornes qui pointent sur le sommet de la tête ; de l'autre, c'est Ariane. Le globe des yeux fait d'ivoire, est demeuré en place.

A ce premier lot il faut joindre encore une statuette d'hermaphrodite qui tient à la main une torche — elle servait autrefois de lampe, grâce à une disposition spéciale intérieure, sur laquelle je reviendrai plus loin — un masque rieur de satyre enfant et d'autres menues antiquités moins importantes.

Vous voyez que, pour leur début, ces chercheurs d'éponges avaient eu une singulière bonne fortune. L'âme des aïeux avait guidé leur main.

De telles découvertes ne pouvaient laisser indifférents les autorités françaises ou tunisiennes et les corps savants. Il eût été coupable de ne point exploiter cette mine archéologique, si riche, qu'un merveilleux hasard avait révélée. M. Merlin obtint de l'État, de l'Académie des Inscriptions, et même de généreux donateurs des subsides qu'il aurait fallu plus importants, qui permettaient cependant, tels qu'ils étaient, de reprendre les recherches.

« Il était d'abord indispensable, écrit M. Merlin, de retrouver le lieu exact d'où les pêcheurs d'éponges avaient sorti les statues de bronze. Les Grecs nous avaient simplement dit que les antiquités avaient été découvertes à 7 kilomètres au nord-est de Mahedia ; mais, fort heureusement, nous avions eu des renseignements plus explicites par quelques habitants de cette ville... Plusieurs jours se passèrent cependant en efforts infructueux, ce qui n'est pas surprenant si l'on songe que les points de repère pris sur la côte ne pouvaient donner qu'une approximation pour fixer l'endroit et que les scaphandriers, bien que distinguant à merveille tous les détails dans l'eau, n'embrassaient du regard qu'un cercle d'une trentaine de mètres de rayon... Nous avions déjà parcouru en bien des sens la zone

probable du gisement, quand enfin un scaphandrier remonta en disant qu'il avait aperçu comme une série de gros canons régulièrement disposés et partiellement enterrés dans le sable. C'étaient les colonnes signalées l'an dernier par les Grecs... Nous pensions que, le point retrouvé, les plus grosses difficultés étaient surmontées ; mais d'autres n'ont point tardé à surgir. Nous avons d'abord été très contrariés par le temps. L'état de la mer, toujours houleuse et parfois très agitée, avec, au fond, un courant rapide et glacial, a rendu le travail malaisé et trop souvent même impossible. De plus, si à la profondeur de 40 mètres, les scaphandriers n'ont pas trop de mal à lier avec des cordes les objets qui sont, en totalité ou en partie, hors de la vase, tout effort leur est extrêmement pénible et il est périlleux pour leur santé de faire longtemps une fouille proprement dite ; par deux fois, nous avons eu des accidents assez sérieux.

« Nous avons pu obtenir cependant des résultats intéressants. En premier lieu nous avons précisé la nature du gisement. Il s'agit bien d'un bâtiment naufragé. Les vestiges antiques ne s'étendent que sur une surface très restreinte, qu'on peut évaluer à l'œil à une trentaine de mètres de long sur sept ou huit de large et qui convient bien aux dimensions ordinaires d'un navire antique. De plus, d'après la répartition même des objets, il est clair qu'ils constituaient

la cargaison d'un bateau : les scaphandriers, en effet, ont compté une soixantaine de colonnes, mesurant environ pour la plupart 4 mètres de haut sur 0 m. 65 de diamètre. Elles ne sont pas entassées pêle-mêle ; elles sont minutieusement alignées sur six rangées de dix colonnes environ chacune ; entre elles on avait réservé des intervalles réguliers, laissés libres à dessein, où avaient été placés des blocs de marbre, des chapiteaux, etc.

« Enfin, en creusant dans la vase, sur l'emplacement présumé de la coque, on a trouvé des morceaux de bois, des clous en cuivre, qui appartenaient sans conteste au corps même du navire. »

Dans cette première campagne, où des tâtonnements étaient inévitables, on trouva surtout des marbres. Par malheur, leur conservation est moins bonne que celle des bronzes. Les plantes et les animaux ne les ont pas recouverts, comme ils ont fait pour ceux-ci, de concrétions protectrices ; ils ont vécu à leurs dépens. L'eau salée, les coquillages ont rongé leur surface, creusé des trous parfois profonds : c'est ce que l'on avait déjà constaté à Cérigotto. Seules les parties enfoncées dans la vase sont demeurées intactes. Les morceaux les plus curieux qui aient été recueillis alors sont des chapiteaux de marbre blanc, les uns ioniques, les autres du genre corinthien — ils appartiennent tous à deux ou

trois types qui se répètent — des débris de riches candélabres et surtout des fragments de plusieurs bas-reliefs décoratifs qui provenaient de beaux vases monumentaux. En les rapprochant, on s'aperçut que les sujets représentés n'étaient pas inconnus. Les uns figurent sur un cratère trouvé jadis à Rome et conservé aujourd'hui au Musée du Louvre, où il est connu sous le nom de Vase Borghèse ; les autres se retrouvent sur un vase déposé au Campo-Santo de Pise. Les personnages sont disposés de même de part et d'autre ; leur groupement est identique, comme leurs attitudes ; l'ornementation générale ne diffère en rien ; pour la valeur artistique, les nouveaux spécimens peuvent soutenir la comparaison avec les anciens. Les uns et les autres étaient assurément des répliques de cratères célèbres, que l'habileté de praticiens avait mises en vogue et que l'adresse des commerçants répandait dans le monde occidental.

Au cours de la même campagne, on acquit la conviction que le fameux coffre, dont on pouvait tant attendre, s'il avait été plein, n'était qu'un fragment de corniche ornementée.

L'année suivante, en 1909, les recherches recommencèrent avec le printemps. Cette fois, on pénétra sous les colonnes, on en écarta quelques-unes, on en ramena même à la surface et on creusa plus avant dans la vase, soit à l'endroit occupé par ces colonnes, soit exté-

rieurement à droite et à gauche. Les résultats ne se firent pas attendre. Bronzes et marbres affluèrent. Je ne saurais ici énumérer par le détail tous les objets que les scaphandriers retrouvèrent; il suffira d'insister sur les principaux.

La pièce de bronze la plus importante est une statuette d'Éros androgyne tout à fait analogue à l'Hermaphrodite lampadophore retiré de l'eau en 1907. La calotte cranienne était mobile et servait de couvercle à la lampe; la tête et le haut du corps formaient réservoir; un plan oblique coupait la poitrine intérieurement, fermant toute communication avec le bras droit et laissant libre accès à l'huile dans le bras gauche, qui tient le flambeau. Celui-ci contenait la mèche. La statuette mesure 0 m. 50 de hauteur.

Dans les environs on recueillit des débris nombreux de sièges, d'appliques de meubles, qu'il sera possible de rapprocher pour en reconstituer l'ensemble; on est déjà arrivé à refaire ainsi un brasero qui rappelle beaucoup certains réchauds trouvés à Pompéi. Une de ces appliques (0 m. 18 de hauteur) mérite une mention spéciale; elle figure une Minerve. La déesse est casquée et vêtue de l'égide, suivant l'usage.

Parmi les marbres, le morceau capital est une tête de femme d'une grâce exquise. Par une bonne fortune extraordinaire, la figure, plongée

dans la vase, n'a presque point souffert, tandis que la poitrine et les épaules, en contact avec l'eau de mer, ont été fortement attaquées. Ce serait là la copie d'un original du IVe siècle avant Jésus-Christ. Les uns y voient une Aphrodite, d'autres une Korè ou une Hygie. En tout cas l'œuvre est empreinte d'un charme incomparable, fait d'harmonie et de sérénité.

Une autre tête, beaucoup plus endommagée, montre une femme les yeux levés au ciel dans l'attitude de la douleur, peut-être une Niobé.

Un bas-relief représente une scène de banquet, avec les images d'Asklèpios et d'Hygie. Les deux divinités sont étendues sur un lit ; trois suppliants de taille plus petite, s'avancent vers eux avec un geste d'adoration.

Outre les œuvres d'art dont je viens de rappeler les morceaux les plus curieux, on recueillit des objets d'autre sorte qui jettent une vive lumière sur la cargaison du bateau, sur l'endroit d'où il venait, sur la date à laquelle il a coulé devant Mahedia.

J'ai dit qu'il portait un certain nombre de colonnes ; mais au milieu de ces colonnes, se trouvaient des chapiteaux, des blocs de marbre, des moulins à broyer le grain, des tuyaux de plomb. Les moulures, les volutes des chapiteaux, les divers détails d'ornementation sont encore très frais, comme si les marbres n'avaient jamais été utilisés auparavant.

« Il me paraît évident, écrit M. Merlin, qu'ils ont été chargés sur le bateau sans avoir encore jamais servi, pour être transportés là où ils devaient être employés. Ce n'est pas le produit de la mise à sac d'un temple ou d'une ville — les pillards ne s'encombrent pas de colonnes pesantes, volumineuses, d'un intérêt nul ; ce sont des matériaux qui étaient expédiés pour une construction projetée. Certains blocs offrent, à des endroits où l'on n'en saisit pas la raison d'être, des saillies frustes laissées à dessein et destinées sans aucun doute à disparaître après avoir permis de mettre les matériaux en place. » Voilà déjà un premier point acquis.

D'où venait l'embarcation ? Évidemment de Grèce ou d'Asie Mineure à en juger par sa cargaison. Mais encore ? C'est ce qu'on peut préciser maintenant. Car, pour atteindre la charmante tête de femme dont j'ai parlé il y a quelques instants, on dut ramener à la surface deux plaques de marbre qui la couvraient. Quelle ne fut pas la surprise de M. Merlin, et aussi l'enthousiasme des scaphandriers, grecs de nationalité ainsi que je l'ai dit, en constatant qu'elles portaient des lettres grecques d'un aspect assez archaïque. Sur l'une on lit un decret rendu en l'honneur d'un Athénien, prêtre de Dionysos, vers 320 avant Jésus-Christ, par les Paraloi, c'est-à-dire l'équipage de la galère paralienne, une des deux galères sacrées d'Athènes ; sur l'autre une liste d'offrandes

faites par le peuple athénien au dieu Hammon, sous l'archontat de Charikleidès, en 363, avant Jésus-Christ. Ultérieurement on retira de l'eau deux tronçons de colonnettes ; la première porte un autre décret des Paraloi ; la seconde contient l'épitaphe d'un citoyen d'Athènes du dème de Phlyées. Il n'est donc pas douteux maintenant que le vaisseau vînt d'Athènes et portât quelque part vers l'Occident, en Italie sans doute, sa charge archéologique.

Tous les objets qui la composaient sont assurément antérieurs à notre ère. Les uns appartiennent au IVe siècle : les inscriptions ; les autres à un âge postérieur : la statue de Dionysos par Boèthos remonte au IIe siècle. Mais le voyage du bateau, son naufrage, pourraient être de date plus récente, descendre, par exemple, à l'époque de Constantin, comme les épaves du cap Malée ou au temps de la domination vandale. C'est ici qu'interviennent d'autres éléments d'information recueillis au cours des fouilles de 1909. Les scaphandriers ont trouvé, en effet, parmi beaucoup d'ustensiles usuels, en particulier de grands amphores, qui contenaient jadis du vin ou d'autres aliments, une lampe en terre cuite, intacte, avec sa mèche carbonisée encore en place ; par conséquent une lampe de l'équipage. Elle est ornée d'une anse verticale ; le bec est court, affectant la forme d'une tête d'enclume ; le tour en est décoré de deux petits masques et

de deux pastilles circulaires. C'est là un type qui était usité à la fin du IIe siècle avant notre ère; on en a trouvé de telles en Grèce même, spécialement à Délos. On sait le temps que dure, même dans une maison bien ordonnée, la vaisselle de terre dont on se sert journellement; et l'on peut imaginer ce que devait durer sur un bateau antique, assez mal aménagé, un ustensile aussi fragile. La date de la lampe nous donne donc assurément celle du naufrage.

D'autre part, enfin, l'embarcation était lestée en partie avec des saumons de plomb qui portent des marques d'origine, le nom du possesseur de la mine ou du chef d'atelier qui les avait produits: elles sont rédigées en latin et appartiennent à la fin de l'époque républicaine.

En somme, toutes ces constatations nous reportent à la fin du IIe siècle ou au commencement du Ier siècle avant Jésus-Christ. C'est, on voudra bien s'en souvenir, le moment où, suivant le mot célèbre, la Grèce vaincue soumit à son tour son fier vainqueur; où Verrès dépouillait la Sicile de tous les objets d'art grecs qu'il trouvait; où Cicéron priait Atticus de lui expédier d'Athènes des hermès en marbre à têtes de bronze et toutes les statues qu'il pourrait acquérir, pour orner un gymnase et un xyste; où il l'invitait même à lui faire parvenir des colonnes toutes taillées, et cela par les moyens les plus rapides, « par le navire de Lentulus ou par un autre, pourvu qu'il prît

la mer sans retard »; où les villes de Pompéi et d'Herculanum commençaient à se parer d'originaux ou de copies charmantes.

Il est bien probable que le bateau de Mahedia portait le mobilier d'une villa de cette sorte, avec les matériaux mêmes qui devaient servir en partie à sa construction. On y avait accumulé les statues et les vases qui devaient orner les salons et les jardins; les lits, les sièges, les tables réservés aux chambres et aux salles à manger ; les inscriptions grecques étaient peut-être destinées à meubler une bibliothèque. On avait entassé sur le pont et dans l'intérieur tout ce qu'il fallait pour édifier et embellir la demeure d'un fervent de la Grèce, mais aussi tout ce qu'il fallait pour le faire couler à pic, en cas de gros temps. Le vent et les Syrtes s'en chargèrent.

La campagne de 1910 réservait de nouvelles trouvailles et de nouvelles surprises. Les recherches furent effectuées sur le flanc du navire et poussées en profondeur sous les colonnes à un mètre dans la vase. Pour arriver aux objets eux-mêmes, il a été nécessaire de percer d'abord une couche de bois en décomposition, dans laquelle il faut reconnaître le plancher du pont. Par là il devient évident que la série des colonnes avait été déposée et amarrée à la partie supérieure du bateau, non au fond ; d'où un nouvel élément d'instabilité, une chance de plus de naufrage. Les

objets d'art, au contraire, avaient été logés dans l'entrepont.

Les scaphandriers sont tombés, cette fois sur un ensemble très curieux de statuettes en bronze, parfaitement conservées, qui avaient été réunies à dessein pour former un ensemble. Dans l'antiquité, on le sait, la musique et la danse formaient le complément indispensable des festins; quand le repas proprement dit avait pris fin, on apportait aux convives des vins généreux et l'on introduisait des artistes; alors, au son des instruments, commençaient les danses et les pantomimes. C'est une troupe de cette nature que les scaphandriers ont repêchée à Mahedia. Éros conduit le chœur, la cithare en main, un Éros rieur et charmant, les bras et les jambes ornés de bracelets et de pendeloques. Trois nains grotesques, à grosses têtes, deux femmes et un bouffon, marchent ou évoluent, accompagnant leurs mouvements de contorsions et de grimaces, les mains garnies de crotales, pour marquer la mesure. Les yeux d'ivoire rapportés ou à prunelles d'argent se détachent fortement sur la patine du bronze, et concourent à donner à leur physionomie un réalisme surprenant, un mélange d'effronterie et de coquetterie lascive, ignoré des statues grecques que nous avons l'habitude de voir.

Par contre nous revenons aux traditions classiques avec une superbe statuette en bronze, haute de $0^{m}35$; elle représente un satyre au corps

SATYRE DE MAHEDIA

ÉROS CITHARÈDE DE MAHEDIA

mince, musclé et nerveux, au cou puissant. Il court, légèrement penché en avant, les cheveux en broussaille soulevés par le vent, les narines dilatées, la bouche entr'ouverte. Tout, en lui, respire la vigueur et la jeunesse.

Un grand nombre de fragments, une plaquette de bronze avec deux griffons affrontés, deux monnaies d'Athènes, en cuivre, dont l'une est fruste, dont l'autre date des environs de l'année 200, un saumon de plomb à légendes latines, des tessons de grandes amphores, complètent la série des dernières découvertes.

Partout ailleurs ces débris de meubles, ces appliques, ces masques de divinités, de bacchantes, de satyres rieurs retiendraient l'attention. Comparés aux pièces capitales que je vous ai décrites en peu de mots, ils s'effacent presque et leur intérêt s'atténue. L'œil reste fixé sur ces statues, sur ces têtes de bronze et de marbre, d'une valeur inestimable, enfants du génie grec et tout empreints de sa pénétrante poésie, qu'un bateau emportait sous un ciel étranger.

A la fin de ses Verrines, Cicéron, s'adressant à tous les dieux victimes des vols du gouverneur de Sicile, les supplie éloquemment de frapper le coupable et d'arracher aux juges sa juste condamnation. Qui sait si le naufrage de Mahedia n'est pas aussi une vengeance de Dionysos, d'Éros ou de Pallas, protectrice des Athéniens?

LES ROMAINS ET LA CONQUÊTE DE L'AFRIQUE DU NORD

Depuis le jour où nous avons été amenés à nous emparer d'Alger, chaque fois qu'il s'est agi de faire un pas en avant dans l'Afrique du Nord, on a vu se produire les mêmes discussions. Les uns, partisans d'une expansion hardie, ont loué hautement les initiatives, les imprudences même de notre politique ; les autres, plus timides, les ont attaquées et dénoncées à l'opinion publique. Pour les premiers, il n'est qu'une méthode féconde, qui est de brusquer les événements, de se lancer crânement en avant au moment jugé favorable ; pour les autres, il faut savoir, en pareil cas, faire crédit à la force nécessaire du temps ; la patience est le facteur le plus assuré du succès. On disait cela, sous Louis-Philippe, au moment de la conquête de l'Algérie, on l'a répété quand nous avons acquis la Tunisie ; on l'a dit, redit, écrit depuis un an. Je n'ai aucune-

ment l'intention d'intervenir à mon tour dans ce débat théorique, quelque intérêt qu'il présente : la politique étrangère et l'actualité ne sont pas de mon domaine et n'ont point leur place ici. Je serais, d'ailleurs, fort empêché pour résoudre et même pour aborder des questions aussi complexes. Mais il m'a semblé que, puisque nous sommes, en Afrique, les successeurs des Romains et qu'ils se sont trouvés, longtemps avant nous, en présence des mêmes problèmes, il pouvait être intéressant de chercher comment ils les avaient résolus ; comment ils avaient agi dans les circonstances, non point absolument semblables, mais très analogues ; comment ils avaient réussi à atteindre le but qui est également le nôtre.

On sait que si l'expédition d'Alger fut surtout une question d'honneur national, les considérations d'intérêt commercial entrèrent aussi en ligne de compte. Le coup d'éventail de la Kasbah a été le geste qui a fait éclater la tempête ; mais la tempête menaçait depuis longtemps. Le dey, qui était lui-même engagé contre nous dans certaines affaires, n'avait pas respecté nos droits sur les pêcheries de corail de La Calle ; il exigeait de nos négociants des taxes exagérées ; il faisait attaquer et piller nos navires marchands. Si nous voulions garder notre influence sur les côtes d'Afrique, et dans les parages qui les baignent, il nous fallait tirer l'épée.

En prenant Alger, nous prenions, comme disait un diplomate anglais, le sceptre du commerce dans ces régions.

C'est aussi une question de développement commercial qui amena Rome en Afrique. Depuis de longues années Carthage était maîtresse du trafic de l'Occident. Tandis que les Phéniciens et les Grecs se partageaient la moitié orientale de la Méditerranée, elle s'était emparée de l'autre : établie dans le sud de l'Espagne, aux Baléares, à Malte, en Sardaigne, elle en avait fait une mer fermée où elle régnait en souveraine ; elle y monopolisait la navigation. A ce titre la Sicile lui était un complément de domination indispensable ; elle s'y installa et finit par la partager avec les tyrans de Syracuse, qui avaient, eux aussi, quelque prétention sur la mer Tyrrhénienne et l'Adriatique. D'autre part, Rome venait de soumettre toute l'Italie ; dès lors, elle n'était plus séparée que par un bras de mer, très étroit, de cette grande île, riche en hommes, en moissons, en ports dont elle pouvait attendre tant de ressources. Il était naturel qu'elle voulût s'y installer. Par la force même des choses elle devait donc entrer en lutte avec Carthage, et cela à propos de la Sicile.

L'occasion se présenta pour elle d'intervenir en l'année 268 avant Jésus-Christ : les Mamertins, chassés de Messine par les Carthaginois, firent appel à sa protection. Le Sénat, consulté, n'osait

prendre aucune décision, craignant les conséquences d'une semblable intervention ; mais le peuple, excité par les consuls, résolut d'envoyer des secours. Le consul Appius Claudius, chargé de conduire l'expédition, embarqua ses troupes sur des radeaux formés de troncs d'arbres et de planches grossièrement assemblées — car, à ce moment, Rome n'avait point encore de marine — et, profitant de la nuit, du vent et de la marée, les transporta de l'autre côté du détroit malgré la surveillance de la flotte carthaginoise. Messine se rendit ; c'était le commencement d'une guerre qui allait se prolonger pendant vingt-trois ans. Les Carthaginois vaincus durent se résoudre à évacuer la Sicile ; il n'était pas encore question pour Rome de prendre pied sur le sol africain.

La paix subsista autant que la guerre avait duré. En l'année 219, Rome et Carthage se trouvèrent de nouveau en présence, cette fois, en Espagne, que les Carthaginois tenaient à conserver, où les Romains voulaient, de leur côté, s'établir. Sagonte, leur alliée, avait été prise et détruite par Annibal: la lutte recommença. Vous connaissez les péripéties de la seconde guerre punique : Annibal passe en Italie, remporte les grandes victoires du Tessin, de la Trébie, de Trasimène, surtout de Cannes ; il marche sur Rome ; mais, au lieu d'y entrer, il se détourne vers la Campanie, où il espère recevoir des ren-

forts. Les Romains portent la guerre en Afrique; Scipion s'empare d'Utique et de Tunis, menace directement Carthage. Annibal revient en hâte pour sauver sa patrie et se fait battre à Zama. Il faut traiter. Scipion accorde la paix aux conditions suivantes : les Carthaginois garderont en Afrique les places qu'ils occupaient avant la guerre, mais ils livreront tous leurs vaisseaux et tous leurs éléphants et paieront une contribution très onéreuse.

Pour que la convention fût valable, il était nécessaire qu'elle fût ratifiée par les deux sénats. Celui de Carthage hésitait. Plusieurs sénateurs étaient d'avis de rejeter les conditions proposées, de ne pas signer cet acte de déchéance consentie ; entre autres, Giscon, qui voulut, dans un discours, motiver son vote. Annibal, moins parlementaire, s'élança vers lui et l'arracha de son siège. « Rejeter la paix accordée, dans un danger si pressant, c'était, disait-il, vouloir la ruine de la ville. » La majorité se rangea à son avis et donna à des ambassadeurs le pouvoir de conclure. A Rome, le débat fut plus calme et plus intéressant. Les ennemis de la politique prudente de Scipion, les partisans de la conquête désiraient profiter de la victoire pour ruiner entièrement la puissance punique, occuper le territoire ennemi, détruire même la ville. Caton était de ceux-là. Les autres, plus modérés, plus réfléchis, redoutaient les charges d'une occupation

prématurée et pensaient qu'il valait mieux réduire les ennemis à l'impuissance que de s'établir en Afrique à leur place : « Allons-nous, disaient-ils, nous emparer de leur territoire pour en tirer un revenu annuel ? mais l'entretien des garnisons absorbera les bénéfices ; car il en faudra de nombreuses et de puissantes, au milieu de toutes ces nations barbares. Enverrons-nous des colons en Numidie ? mais ils seront sans cesse en butte aux attaques de leurs voisins ; et, s'ils en triomphent, ce sera pour se tourner contre nous quand ils se sentiront les plus forts et nous créer de continuels embarras. » Ce sont précisément les paroles qu'on devait entendre deux mille ans plus tard à la tribune française à propos de l'Algérie. « La colonisation est une chose absurde, s'écriait Dupin ; point de colons, point de terres à leur concéder, point de garanties surtout à leur promettre. Il faut réduire les dépenses à leur plus simple expression et hâter le moment de libérer la France d'un fardeau qu'elle ne pourra et ne voudra pas porter longtemps. » — « La possession d'Alger, disait Hippolyte Passy, est onéreuse et dommageable à la France. » Mais au moment où l'on faisait ses déclarations à la Chambre, sous Louis-Philippe, il était trop tard pour reculer ; après la deuxième guerre punique, Rome pouvait s'arrêter en route. Tel fut, en effet, le parti qui prévalut. Les propositions de Scipion furent ratifiées. Carthage, épargnée

encore une fois, redevint vite florissante, au grand étonnement de ses vainqueurs.

Et chaque année, c'était au Sénat romain un sujet de discussion, un choc entre les deux opinions contraires. « Il faut détruire Carthage, répétait sans cesse Caton. — Il faut conserver Carthage, lui répondait Scipion Nasica, ne serait-ce que pour retenir les Romains par la crainte dans leur ancienne discipline. » Vous n'ignorez point que l'avis du premier finit par l'emporter. Après une défense mémorable, qui suffirait à immortaliser sa mémoire, Carthage tomba entre les mains de sa rivale. Cette fois encore le Sénat dut prendre une décision ; — et les avis continuaient à y être partagés. On pouvait soit détruire la ville et se substituer à elle, soit la rendre à ses habitants, soit y conduire une colonie. Chaque parti offrait des avantages et des inconvénients. Finalement l'opinion des plus violents l'emporta ; et leur succès engagea l'avenir. Assurément personne alors, à Rome, ne rêvait la conquête de l'Afrique, pas plus que nous ne rêvions celle de l'Algérie, en débarquant à Sidi-Ferruch ; ce premier acte pourtant, qu'on le voulût ou non était décisif. Ce jour-là, sans s'en douter, on résolut l'occupation totale des provinces africaines.

Une commission fut donc envoyée, avec mission de présider à la ruine de la cité vaincue : on la rasa jusqu'aux fondations. Son territoire

fut occupé ; et un fossé, partant de Tabarca au Nord et aboutissant au Sud à Thenae, près de Sfax, fut tracé autour des nouvelles possessions de la République. Sans doute ce fossé était un obstacle matériel destiné à marquer la limite du sol romain plutôt qu'un retranchement militaire ; mais il disait éloquemment ce que Rome avait décrété, sa mainmise sur une partie du sol. Au delà, le pays fut abandonné à Masinissa, l'allié de Rome contre Carthage. En apparence, le Sénat récompensait ainsi les services passés de ce prince ; en fait, il lui en imposait un nouveau, qui était de lui épargner des contacts dangereux et le soin de défendre ses frontières africaines. Dès le début de la conquête, il appliquait cette maxime qui, toujours et partout, inspira sa politique coloniale ; il faisait des rois de la contrée, comme dit Tacite, des instruments de servitude. Sauf le territoire de Carthage, le reste de l'Afrique, ce qui devait être plus tard la Numidie et même la Maurétanie, n'était donc encore que pays de protectorat. La situation devait rester la même durant cent années.

La solution était évidemment habile, en ce sens qu'elle évitait à la nouvelle province des relations directes avec de turbulents voisins ; à l'abri du protectorat, les négociants romains pouvaient se répandre paisiblement dans la plaine de la Medjerda, si fertile en blé, et dans le centre de la Tunisie, riche en oliviers ; s'installer dans

les grandes villes comme Béja ou Constantine et y fonder des maisons de commerce florissantes ; mais à une condition, c'est que le protégé acceptât le rôle qui lui était imposé et n'eût point l'idée de rompre les chaînes dorées dont on l'avait chargé. Or, on ne pouvait guère s'attendre à ce qu'il en fût longtemps ainsi, surtout de la part de Numides. « Les Numides, a écrit Duruy, les Berbères et les Kabyles d'aujourd'hui, s'étaient fait dans la seconde guerre punique un nom retentissant. C'étaient des barbares dont le voisinage des Carthaginois avait développé l'astuce naturelle, parce qu'ils avaient dû lutter de ruse avec elle, comme, dans leurs déserts, ils luttaient de ruse avec la gazelle et, dans leurs montagnes, avec le lion et la panthère. Masinissa, sans foi ni scrupule, mais cavalier intrépide, même à 90 ans, était le fidèle représentant de cette race qui, avec ses chevaux rapides, vivait de chasse et de rapines, bien plus que de ses cultures. Celles-ci s'étendaient dans les vallées fertiles et au bord des ruisseaux où le dattier donnait ses fruits savoureux. Sur les plaines, au flanc des collines, de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons erraient l'année entière, sans clôture ni abri, partout où ils trouvaient de l'herbe. Cependant, au voisinage des cultures, quelques villes s'étaient formées sur des monticules ou des rochers de facile défense. La conquête par Masinissa de plusieurs provinces carthaginoises en

avait accru le nombre et la Numidie renfermait dans sa partie orientale de florissantes cités. Ce pays était donc un beau et grand royaume dont la population guerrière aurait pu devenir redoutable, si la politique du Sénat n'avait pris soin de la tenir divisée [1]. »

Pour commencer, tout alla bien, tant que vécut Masinissa, et même quelque temps encore après lui. A sa mort, son royaume fut partagé entre ses trois fils, Gulussa, Manastabal et Micipsa; les deux premiers ayant disparu prématurément, Micipsa resta seul en possession de cet immense héritage. Fidèle à la politique paternelle, il continua à entretenir avec Rome les meilleures relations; et pendant trente ans la paix ne fut pas troublée dans ses États. Avant de mourir, il partagea lui-même son royaume entre ses deux fils, Adherbal et Hiemsal, et un fils naturel de Manastabal, Jugurtha; et ceci, semble-t-il, sur le conseil même de Scipion. Ce Jugurtha, qui allait devenir pour les Romains un ennemi terrible « avait hérité de l'indomptable courage et de l'ambition peu scrupuleuse de son aïeul. Comme Masinissa, c'était le meilleur cavalier de l'Afrique et nul n'attaquait le lion avec plus de courage ». Après la guerre de Numance où il avait amené un corps de secours, « Scipion l'avait renvoyé avec de brillants témoignages de sa

1. Duruy, *Hist. des Romains*, II, p. 442.

faveur et une lettre pour Micipsa où il disait : Votre Jugurtha a fait preuve de la plus grande valeur ; je sais combien cette parole vous fera plaisir. Il est digne de vous et de son aïeul. Était-ce une lettre de complaisance ou une perfidie? Scipion a-t-il voulu assurer à Jugurtha une position telle que le roi et ses fils fussent obligés de compter avec lui? Ces Romains ne faisaient rien sans calcul et la dernière hypothèse paraît vraisemblable [1] ».

Les trois princes devaient donc régner ensemble. Mais à peine monté sur le trône, Hiemsal fut assassiné. Il avait été loger, à Thimida, dans la maison du premier licteur de Jugurtha; sur les conseils de ce dernier, le licteur fait fabriquer de fausses clés et les donne à son chef. La nuit venue, des soldats pénètrent dans la maison, frappent tous ceux qu'ils rencontrent et fouillent les endroits les plus secrets pour y trouver leur victime. Ils finissent par la découvrir dans une chambre d'esclave où elle s'était réfugiée, l'égorgent et portent sa tête à Jugurtha. A cette nouvelle, Adherbal, devinant le sort qui l'attend, rassemble ses troupes et marche contre lui; il est vaincu et vient chercher asile dans la province romaine, puis à Rome même, où il en appelle au Sénat. Voilà les Romains obligés de nouveau de renoncer à leur inaction et d'interve-

1. Duruy, *ibid.*, p. 444.

nir dans la querelle de leurs voisins. Ils avaient affaire à forte partie.

« Jugurtha, dit Salluste, pour fléchir la colère du peuple, n'a d'espoir que dans ses trésors et dans la cupidité de la noblesse. Il envoie donc à Rome des ambassadeurs avec beaucoup d'or et d'argent et leur prescrit de combler de présents ses anciens amis, de lui en acquérir de nouveaux, enfin de ne point hésiter à acheter ceux qu'ils trouveraient accessibles. Tout change alors; la haine violente dont il avait été l'objet de la part des grands fait place à leur bienveillance et à leur affection. Gagnés les uns par des présents, les autres par des espérances, ils circonviennent chacun des membres du Sénat pour qu'on n'y prenne point de résolutions trop sévères contre Jugurtha [1]. » En effet, on nomme, pour arranger le différend, une commission d'enquête, qui ira en Afrique partager le pays entre Adherbal et Jugurtha. A la tête est un sénateur, L. Opimius. Jugurtha reçoit les commissaires avec tous les honneurs possibles, les comble de présents : les provinces les plus fertiles et les plus peuplées dans le voisinage de la Maurétanie lui sont adjugées ; celles qui par la quantité des ports et des beaux édifices, avaient plus d'apparence que de ressources réelles, sont remises à Adherbal ; car, ainsi que le dit quelque part

1. Sall., *Jug.*, 13.

Salluste, lequel possédait, à cet égard, une expérience personnelle « dans presque toutes les affaires publiques, le bien général est sacrifié à l'intérêt particulier ».

Il n'y aurait eu que demi-mal pour les Romains si Jugurtha avait accepté la situation; mais il n'en fut rien. A peine les députés étaient-ils rentrés à Rome qu'il marchait contre Adherbal, pour lui enlever ses États, et l'enfermait dans Cirta. Nouvel appel de celui-ci au Sénat; nouvelle commission d'enquête, composée des personnages les plus considérables; nouvelle entrevue de Jugurtha avec les représentants du Sénat; cette fois, refus d'obtempérer à leurs ordres et bientôt après massacre des commerçants italiens établis à Cirta. Adherbal, qui s'était rendu, est mis à mort au milieu des tortures.

L'honneur de Rome était en jeu et lui ordonnait de tirer du rebelle une prompte vengeance. Mais l'attaquer était se lancer dans une aventure qui pouvait entraîner à une occupation du pays plus étendue; l'affaire demandait réflexion. « Le Sénat s'assemble, a écrit Salluste, pour en délibérer : on voit encore les mêmes agents de Jugurtha chercher par leurs interruptions, par le poids de leur influence et même aussi en soulevant des questions personnelles, à gagner du temps, à affaiblir l'impression d'un crime si atroce; et, si C. Memmius, tribun désigné, homme énergique, ennemi déclaré de la puis-

sance des nobles, n'eût remontré au peuple que ces menées de quelques factieux n'avaient pour but que de procurer l'impunité à Jugurtha, l'indignation se fût sans doute refroidie dans les lenteurs des délibérations.[1] » Le Sénat, convaincu par sa parole, décide la guerre et fait lever l'armée expéditionnaire. Le consul L. Calpurnius Bestia devait la commander. En effet celui-ci passe en Afrique et débute par quelques succès ; mais Jugurtha emploie contre lui ses armes habituelles : il l'achète, et le consul lui accorde l'aman en échange de chevaux, d'éléphants et de quelque argent; d'ailleurs, une fois Bestia parti, Jugurtha trouve moyen de racheter à ses lieutenants les éléphants qu'il avait livrés.

Cependant le Sénat, refusant de souscrire à la paix conclue par le consul, ordonne à Jugurtha de venir à Rome pour se disculper avec un sauf-conduit. Le roi ne pouvait se dérober sans provoquer une nouvelle expédition; il obéit. On l'introduit dans l'assemblée du peuple ; on l'interroge sur les derniers événements, sur ses démarches, sur ses complices. Aussitôt le tribun de la plèbe, Baebius, qu'il a acheté, oppose son veto, comme la constitution lui en donne le droit, et lui défend de parler. Le tour est joué; l'assemblée se sépare sans avoir pris aucune résolution. On ne voit pas trop comment

1. Sall., *Jug.*, 27.

l'affaire se serait dénouée si Jugurtha n'avait eu l'imprudence de faire assassiner, à Rome même, un de ses parents, petit-fils de Masinissa, Massiva, dont il redoutait les prétentions au trône de Numidie. La mesure était comble : le Sénat lui enjoint de quitter l'Italie. Cette fois la diplomatie n'était plus de mise : c'était la guerre à outrance.

En entendant tout ce que je viens de vous raconter sur Jugurtha, il est impossible que votre esprit ne se soit pas tourné vers un autre héros des luttes africaines, non moins original, non moins illustre, non moins habile, qui se nommait Abd-el-Kader. Entre son histoire et celle de Jugurtha, il est plus d'une ressemblance. Rome a fait Jugurtha comme nous avons fait Abd-el-Kader. Sans Scipion, il est probable que Micipsa n'aurait point appelé à partager sa succession un neveu illégitime au détriment de ses fils. Sans le général Desmichels, Abd-el-Kader n'aurait point été ce qu'il est devenu. Après l'acclamation des premiers jours il avait rencontré parmi les siens bien des jalousies, bien des rivalités. On aurait pu s'en servir contre lui et ruiner ainsi sa puissance; on préféra le grandir pour se l'attacher. On fit de lui un émir, on lui livra la province d'Oran; on lui fournit des fusils et de la poudre. Si les ennemis le menacent, on le soutient moralement, matériellement même, puisqu'on envoie des troupes pour en

imposer à ceux qu'il aurait fallu encourager dans leur soulèvement; le canon gronde à Oran pour célébrer ses victoires. L'obstacle créé, on l'entretient. Le maréchal Bugeaud, par la paix de la Tafna, proclame sultan cet ennemi acharné de la France; on ajoute à son empire toute la province de Titteri et les quatre cinquièmes de celle d'Alger. On lui donne la position d'un souverain, on l'aide à se créer une armée régulière. Il a, lui aussi, des ministres, une cour; le roi des Français échange avec lui des cadeaux et reçoit ses ambassadeurs. Un jour on s'aperçoit enfin que celui que l'on voulait gagner par tant de ménagements demeure irréductible, et l'on se décide à le combattre sans merci.

C'était là précisément la situation à laquelle Rome, moins coupable, se trouvait acculée après l'assassinat de Massiva. Le consul Sp. Albinus passe en Afrique avec une armée nombreuse. Bientôt, rappelé en Italie par la nécessité d'assister aux comices, il confie le commandement de l'armée à son frère. Celui-ci, assez médiocre général, se laisse surprendre et consent à traiter : il accepte de passer sous le joug avec son armée et d'évacuer la Numidie. Naturellement le Sénat refuse de souscrire à ce pacte honteux. La guerre recommence ; mais, cette fois, le commandant en chef est un homme actif, énergique, incorruptible, Métellus ; il a pour second Marius. Nous en avons fini avec les tergiversa-

tions, les compromissions, les faiblesses. Il rétablit la discipline dans l'armée, et pousse vigoureusement les opérations ; au besoin il emploie contre Jugurtha ses propres armes, corrompant les parlementaires que le prince lui envoie et préparant la trahison. Les événements se précipitent. Jugurtha fait alliance avec le roi de Maurétanie, Bocchus ; Métellus est remplacé par l'ambitieux Marius, qui lui était bien supérieur comme homme de guerre. Celui-ci tient tête victorieusement aux deux alliés, prend et détruit Gafsa, soumet une grande partie de la Numidie, finalement entre en pourparlers avec Bocchus et le décide à lui vendre Jugurtha. Attiré dans un guet-apens, le roi est livré à Sylla, questeur de Marius. « Dans la nuit qui précéda le jour fixé pour la conférence, le Maure règle avec Sylla les dispositions à prendre pour la perte du Numide. Ensuite, dès que le jour fut venu, informé de l'approche de Jugurtha, Bocchus, avec quelques amis et notre questeur, sort au devant du prince comme pour lui faire honneur et il se place sur une éminence d'où il pouvait être vu très facilement des exécuteurs du complot. Le Numide s'y rend aussi, accompagné de la plupart de ses amis et sans armes, selon la convention. Tout à coup, à un signal donné, la troupe sort de l'embuscade et enveloppe Jugurtha de toutes parts. Tous ceux de sa suite sont égorgés ; il est chargé de chaînes et livré à Sylla qui le mène

à Marius [1]. » Ce n'était point là un succès bien glorieux pour Sylla; et cependant il en conçut une telle fierté qu'il fit graver la scène sur son cachet et que la gens Cornelia la représenta aux revers de ses monnaies. C'était surtout une fin bien lamentable pour le guerrier illustre qu'était Jugurtha. Combien Abd-el-Kader tomba plus honorablement et pour lui et pour son vainqueur! Voici comment C. Rousset raconte l'événement [2]:

« D'après les instructions précises du duc d'Aumale, la frontière était strictement gardée. De nombreux postes de correspondance étaient échelonnés à très petite distance les uns des autres, de sorte que les moindres incidents étaient portés sans retard à la connaissance de La Moricière. Le soir venu, il fit partir secrètement deux détachements de spahis revêtus de burnous blancs ; le premier, commandé par le lieutenant Mohammed-bou-Khouïa, alla occuper le col de Kerbous, le seul point où l'émir pût espérer de trouver passage ; l'autre, commandé par le lieutenant Ibrahim, se tint en arrière à mi-chemin du col au camp français.

A deux heures du matin, La Moricière se mit en marche avec la plus grande partie des troupes. La nuit était sombre ; il pleuvait à torrents. A mi-chemin, le général rencontra les députés

1. Sall., *Jug.*, 113.
2. *Conquête de l'Algérie*, III, p. 272.

de la deïra qui venaient faire leur soumission ; en même temps on entendit quelques coups de feu. Deux spahis arrivaient au galop : Abd-el-Kader avait essayé de forcer le col ; quelques minutes après, ce fut le lieutenant Bou-Khouïa, suivi de deux cavaliers de l'émir. Abd-el-Kader faisait demander au général l'aman pour lui-même et pour son escorte ; en manière de lettres de créance, ses envoyés apportaient l'empreinte de son cachet sur un morceau de papier mouillé par la pluie. La Moricière les renvoya aussitôt avec la promesse d'aman et, comme gage de sa parole, il fit porter par Bou-Khouïa son propre sabre à l'émir...

« Dans la journée le lieutenant Bou-Khouïa rejoignit le camp ; il rapportait au général son sabre et il lui remit une lettre d'Abd-el-Kader

« Le lendemain, 23 décembre, à neuf heures du matin, La Moricière avec deux cents chevaux se dirigeait vers la deïra quand il apprit par une dépêche du colonel Montauban qu'Abd-el-Kader venait d'arriver à lui, devant le marabout de Sidi-Brahim ! Quel souvenir ! Quel contraste entre la journée du 23 décembre 1847 et la journée du 23 septembre 1845 ! Ce fut sur le théâtre même de son plus complet triomphe que l'émir fit sa soumission au général de La Moricière, le seul, disait-il, entre les mains duquel il avait pu se résoudre à consommer le sacrifice suprême de son abdication. »

Et voici comment le *Moniteur Algérien* du 29 décembre 1847 complète ce récit :

« On prit aussitôt la route de Nemours. L'Émir parut éprouver un dernier sentiment de fierté lorsqu'il fut accueilli au son des fanfares, avec les honneurs militaires, sur ce terrain de Sidi-Brahim, théâtre d'un de ses plus importants succès. Pendant la route il se renferma dans cette gravité triste qui lui est, dit-on, habituelle et que la circonstance était bien propre à augmenter. A six heures du soir, il arrivait avec le lieutenant-général de La Moricière, le général Cavaignac et le lieutenant-colonel de Beaufort et il était introduit près de Son Altesse Royale.

« Après un instant de silence, il prononça les paroles suivantes : J'aurais voulu faire plus tôt ce que je fais aujourd'hui ; j'ai attendu l'heure marquée par Dieu. Le général m'a donné une parole sur laquelle je me suis fié ; je ne crains pas qu'elle soit violée par le fils d'un grand roi comme celui des Français.

« Son Altesse Royale confirma en quelques phrases simples et précises la parole de son lieutenant.

« Une dernière cérémonie eut lieu dans la matinée du lendemain. Au moment où Son Altesse Royale rentrait d'une revue qu'elle avait passée, l'ex-sultan s'est présenté à cheval et entouré de ses principaux chefs, a mis pied à terre à quelques pas du prince : Je vous offre, a-t-il dit, ce

cheval, le dernier que j'aie monté ; c'est un témoignage de ma gratitude et je désire qu'il vous porte bonheur. — Je l'accepte, a répondu le prince, comme un hommage rendu à la France, dont la protection vous couvrira désormais, et comme signe de l'oubli du passé.

« L'Émir a salué avec dignité et est rentré à pied dans l'enceinte de son campement. »

Jugurtha vaincu, Rome allait-elle annexer la Numidie ? C'eût été, semble-t-il, le seul moyen d'éviter une autre aventure pareille et l'apparition de quelque nouvel aventurier, personnification de la résistance indigène. Le Sénat ne s'y résolut pas ; il ne voulut pas entretenir en Afrique la forte armée permanente qui fût devenue nécessaire ; il persista dans sa politique d'expectative et de protectorat. Bocchus, pour prix de sa trahison, reçut, outre la Maurétanie qu'il avait déjà, la Numidie occidentale, c'est-à-dire la province d'Alger. Quant à la province de Constantine, on la confia à un demi-frère de Jugurtha, Gauda, malade de corps et d'esprit, dont, comme tel, on estimait n'avoir rien à redouter.

On sait que l'Afrique tout entière fut bientôt après enveloppée dans le tourbillon des guerres civiles ; que les rivalités de Marius et de Sylla, de Pompée et de César y trouvèrent un aliment, et des champs de bataille ; et que, finalement, César demeura maître du pays après la victoire de Thapsus. Ce que je veux seulement noter,

pour expliquer la suite des événements, c'est que le roi de Numidie d'alors, Juba, était l'allié des Pompéiens, tandis qu'un chef de bandes nommé Sittius, ancien complice de Catilina, et le roi de Maurétanie avaient embrassé le parti de César. Aussi tous deux reçurent-ils après la victoire la récompense de leurs services : Sittius eut en apanage le territoire de Cirta, Bocchus, le pays de Sétif. Quant à Rome, elle se décida à annexer enfin une partie de la Numidie, celle qui avoisinait l'ancienne province d'Afrique. A quelles considérations César obéit-il quand il se résolut à la création de cette *Afrique nouvelle*, comme on disait alors ? Faut-il faire de cette mesure le résultat d'une politique voulue, grande et libérale, et dire, avec certains historiens, que civiliser et latiniser l'Afrique compta désormais parmi les soucis du gouvernement romain ? ou bien César comprit-il seulement que le moment était venu de supprimer, autant qu'on le pouvait, ces rois alliés qui, au lieu de se contenter de défendre la province africaine contre les ennemis du dehors, prenaient parti dans les querelles intimes de la République ? C'est ce que l'histoire peut difficilement démêler. Il ne serait pas étonnant pourtant que, dans cette circonstance, le souvenir de Juba et de ses éléphants eût été d'un certain poids dans la détermination du vainqueur de Thapsus. En tout cas, à partir de cette date,

en 46 avant Jésus-Christ, la République ne se contenta plus d'occuper le littoral doublé d'une petite bande de terrain plus ou moins large à l'intérieur des terres ; elle s'avança fort avant et entra directement en contact avec les bandes insoumises du Sud.

On pouvait croire, après cela, que la question était désormais réglée et que Rome avait sur l'occupation de l'Afrique des idées bien arrêtées. En fait, il n'en était rien. La première mesure que prit Octavien, après la bataille d'Actium, fut de rendre la Numidie au fils de Juba Ier. Il est bien difficile de supposer qu'il se fût décidé sans hésitations à restreindre ainsi les possessions romaines, à paraître renoncer à des droits acquis ; peut-être voulait-il seulement se décharger momentanément du soin de la défense et de la garde des frontières méridionales. Le contact direct du territoire romain avec celui des Gétules n'avait sans doute pas été sans entraîner certains chocs ; après avoir fait appel à leurs concours pour les opposer à Juba et leur avoir appris, ce qu'ils savaient du reste, à attaquer la Numidie, il avait bien fallu réprimer leurs incursions ; il fallait surtout exercer dès lors, de ce côté, une surveillance active. Octavien, qui n'avait point encore le loisir de s'occuper de l'organisation des provinces, préféra attendre quelques années avant de régler définitivement la situation de l'Afrique et réserver jusque-là

ses troupes pour tenir tête à d'autres difficultés. Le fils de Juba fut chargé de l'intérim. Élevé en Italie, il apportait dans le pays des habitudes romaines et un esprit de soumission absolue ; on pouvait lui confier sans crainte les destinées de la Numidie.

Quelques années plus tard cet intérim prenait fin. En l'an 27 avant Jésus-Christ, la Numidie était de nouveau incorporée aux domaines de l'État romain et Juba, dépossédé de ce côté, était placé à la tête de la Maurétanie, qui correspondait au Maroc, à la province d'Alger et à celle d'Oran. A ce moment la province d'Afrique comprenait donc le département de Constantine et la Tunisie, jusqu'à une certaine ligne, au sud, qu'il est assez difficile de définir, mais qui devait couper le territoire, perpendiculairement à la mer, à peu près à la hauteur de Tébessa. On n'a, à cet égard, aucun renseignement précis.

Ces remaniements ne furent pas sans rencontrer dans le pays de grandes résistances. Les Gétules, c'est-à-dire les populations des hauts plateaux et des contrées sahariennes au sud de l'Oranie, du département d'Alger et de celui de Constantine se soulevèrent ; ils entraînèrent les Musulames, qui étaient établis dans les régions voisines de Guelma, de Tébessa et, plus à l'est encore, au centre de la Tunisie. Peu après la révolte gagna les Garamantes, habitants du Fezzan et de la région des Syrtes : tout le sud de la

province était donc en feu. La guerre fut longue et usa plusieurs généraux ; ils reçurent, tous, les honneurs du triomphe, sans que le pays fût pour cela, pacifié. En vain même l'un d'eux, Cornelius Balbus, porta-t-il la guerre jusque chez les Garamantes, prenant de nombreuses villes, soumettant les tribus les plus sauvages dont les noms et les images figurèrent dans le cortège qui l'accompagna au Capitole. C'est seulement en l'an 6 après Jésus-Christ, au bout de trente années de luttes, coupées d'interruptions que les Romains appelaient des victoires, que le consul Cornelius Cossus parvint à mettre fin à la terrible agitation qui secouait la province. L'effort qu'elle avait exigé justifiait toutes les hésitations de Rome à s'avancer dans l'intérieur du pays.

Les événements qui suivirent ne furent pas non plus sans les justifier. Dès les premières années de Tibère, une nouvelle insurrection éclata. Le chef était un Numide, nommé Tacfarinas, qui avait autrefois servi comme auxiliaire dans les troupes romaines et qui avait ensuite déserté. Cet aventurier rassembla d'abord quelques bandes de brigands et de vagabonds qu'il menait au pillage ; puis il parvint à leur donner une sorte d'organisation militaire, à en former une infanterie et une cavalerie régulières. C'est ainsi que, plus tard, Abd-el-Kader devait faire instruire ses Kabyles à l'européenne par un

Allemand, déserteur de la légion étrangère. Bientôt, de chef de bandits, le voilà devenu général d'une nombreuse armée : les Musulames prirent les armes sous son impulsion et entraînèrent les tribus maures qui touchaient à leur pays ; celles-ci avaient pour chef un indigène du nom de Mazippa. Les deux chefs, continue Tacite, se partagent l'armée : Tacfarinas garde l'élite des soldats, tous ceux qui étaient armés à la romaine, pour les exercer et les habituer à la discipline ; Mazippa, avec les troupes légères, porte dans les possessions de l'Empire le fer et la flamme. Il fallait, sans perdre de temps, faire face au danger. Furius Camillus, alors proconsul d'Afrique, forme à la hâte un corps expéditionnaire avec les troupes dont il disposait ; il n'avait qu'une poignée d'hommes en comparaison de la multitude des Numides et des Maures qu'il allait combattre ; mais c'étaient des soldats réguliers. Les Numides furent complètement défaits ; Tacfarinas se retira dans le désert, où il répara ses forces. Rome pouvait croire à sa soumission ; il ne tarda pas à prouver le contraire. Il reparut en l'année 20. Suivant la tactique africaine, il procéda d'abord par simples incursions dont la promptitude assurait le succès ; puis il saccagea des bourgades, emmenant les troupeaux et des captifs ; enfin il s'attaqua à une cohorte romaine qui occupait un fort près de la rivière Pagida. L

commandant de la place, nommé Decrius, militaire éprouvé, se risqua à faire une sortie avec sa petite troupe et marcha contre les assaillants. Au premier choc la cohorte plia. Decrius, furieux, se jette au milieu des traits et des fuyards ; il arrête les porte-fanions : « Des soldats romains, leur dit-il, tourner le dos à des déserteurs, à des brigands indisciplinés ! » En même temps, criblé de coups, avec un œil crevé, il revient à l'ennemi et continue de se battre jusqu'à ce que, abandonné des siens, il tombe mort. Le fortin fut pris et la garnison dispersée. Ce succès n'avait en soi aucune importance ; mais l'effet moral en fut considérable. La situation devenait très sérieuse. Elle exerça successivement l'habileté militaire de plusieurs généraux, L. Apronius, Blaesus, Dolabella ; la lutte dura quatre ans. Après chaque campagne, Tacfarinas se dérobait, s'enfonçait dans le Sud, reconstituait ses forces et revenait à la charge. Son audace grandissait naturellement avec ses succès. Il envoyait des députés à Tibère pour lui signifier ses volontés ; il exigeait qu'on lui cédât de bonne grâce des terres, à lui et à son armée ; sans quoi il menaçait d'une guerre interminable. Blaesus s'avisa enfin de la méthode qui convenait. Il partagea son armée en trois corps qui prirent des routes différentes ; celui du centre devait mener l'attaque et refouler l'ennemi, ceux de droite et de gauche couper

toute retraite aux fuyards. Puis, divisant chaque corps en plusieurs troupes, il garnit la frontière de postes avancés qui gardaient tous les passages. Ainsi arriva-t-il à poursuivre Tacfarinas de campement en campement, à capturer son frère, à le rejeter lui-même en dehors de la province en lui en fermant l'accès. Il est probable que les choses se seraient alors arrangées, si l'empereur n'avait commis une faute dont la tradition ne s'est jamais perdue en Afrique. Il avait envoyé au début des hostilités une légion de secours, empruntée à la garnison de Danube ; la première alerte passée, il s'empressa de la rappeler. Immédiatement le bruit se répandit que l'Empire était déchiré par d'autres guerres, que la situation était grave et que, pour sauver l'État, il fallait mobiliser toutes les troupes disponibles ; le pays se souleva à nouveau, Tacfarinas rentra sur le territoire romain et, après quelques succès osa s'aventurer jusque sous les murs d'Aumale. Très habilement, le nouveau proconsul Dolabella le laissa s'avancer ; puis, s'élançant à marches forcées, le surprit avec sa smala. Enveloppé par les troupes ennemies, Tacfarinas fut blessé à mort pendant la bataille. Avec lui finit l'insurrection. Dolabella était, de tous les proconsuls qui l'avaient combattu, le seul qui fût vraiment digne du triomphe ; ce fut le seul auquel Tibère le refusa, pour ne pas

déplaire à Séjan. La politique a de ces consolantes surprises !

Écoutez maintenant ce qui se passa en Algérie en 1845 ; et voyez comme l'histoire se répète.

A cette date nous avions devant nous non pas seulement Abd-el-Kader, mais un autre adversaire, Bou-Maza : aventurier obscur, sorte de mendiant dévot, qui s'était donné et se regardait comme l'envoyé de Dieu. De tous côtés on lui fournissait de l'argent et des soldats. « Il avait déjà 500 hommes quand le colonel Saint-Arnaud le battit à Aïn-Meran, ses émissaires publièrent partout qu'il avait été vainqueur. L'insurrection s'étendit vers le nord jusqu'aux portes de Ténès, mais la répression fut prompte et énergique. Pendant que Ladmirault manœuvrait autour de Cherchel, Saint-Arnaud dégageait Ténès et poursuivait le chérif, qui venait d'échouer devant Orléansville. Le gouverneur lui-même alla faire campagne dans le Chélif et dans l'Ouarensenis. Bientôt il crut pouvoir rentrer à Alger, laissant à ses lieutenants le soin d'en finir avec les débris de la révolte [1]... »

Comme jadis Tacfarinas, Bou-Maza avait disparu sans laisser de traces ; on le disait mort. Comme Tacfarinas, il démentit ces bruits par un coup subit ; il massacra près de Mazouna l'agha El-Hadj-Ahmed, un des plus dévoués ser-

1. Wahl, *L'Algérie*, p. 159.

viteurs de la France. A l'instant la révolte éteinte se rallume partout ; chassé du Dahra, Bou-Maza se réfugie dans l'Ouarensenis et y tient la campagne. Abd-el-Kader, qui a reconstitué sa smala et qui compte maintenant 6.000 tentes, franchit la Tafna. Le lieutenant-colonel de Montagnac, qui commandait à Djemaa-Ghazouat, eut l'imprudence de sortir avec 430 hommes ; le 23 septembre, il se trouva en présence de l'émir. « A trois kilomètres environ du bivouac, la fusillade commença. Les cavaliers arabes n'étaient pas nombreux, une centaine tout au plus ; Montagnac les fit charger par les hussards ; ils se retirèrent, entraînant de plus en plus loin la charge ; les chasseurs à pied étaient déjà fort en arrière. Tout à coup, une grosse masse de cavalerie, qui s'était jusque-là cachée derrière un pli de terrain, sortit d'embuscade et prit en flanc les deux premiers et très petits pelotons d'avant-garde. Les deux officiers qui les commandaient, le capitaine Gentil Saint-Alphonse et le lieutenant Klein, tombèrent, l'un tué sur le coup, l'autre blessé mortellement. Accouru au galop avec les deux pelotons de réserve, Montagnac fut presque aussitôt atteint d'une balle au bas-ventre ; cependant il se maintint encore à cheval, encourageant ses hommes qui cherchaient à se rallier sur un mamelon. Il n'y en parvint qu'une vingtaine ; ce fut là que les chasseurs à pied le rejoignirent.

« Une attaque à la baïonnette des premiers arrivés ne réussit pas ; le capitaine de Chargère fut tué, sa compagnie écrasée sous le nombre. De tous les villages voisins, les Msirda étaient venus par centaines et, ce qui redoublait l'ardeur des assaillants, l'émir, le sultan Abd-el-Kader était là, sur le terrain du combat, en personne. Montagnac vivait encore, mais il ne pouvait plus se tenir à cheval ; assis sur une pierre et comprimant d'une main sa blessure, il avait fait former en carré les deux compagnies restantes et dépêché vers le commandant Froment-Costé le maréchal des logis chef Barbut, avec l'ordre d'accourir à la rescousse ; puis il avait appelé le chef d'escadron Courby de Cognord et lui avait remis le commandement en lui disant : Ne vous occupez pas de moi, mon compte est réglé. Tâchez de gagner le marabout. Sur cette dernière parole, il tombe mort.

« Les chasseurs tiennent toujours, mais ils n'ont plus de cartouches et les baïonnettes ne suffisent pas. Les Arabes, a dit l'un des rares survivants de cette poignée de braves, dont l'héroïsme réveille les souvenirs de Waterloo, les Arabes resserrant le cercle autour de ce groupe immobile et silencieux, le font tomber sous leur feu comme un vieux mur. Courby de Cognort gît sans connaissance, couvert de blessures. Un Arabe va lui couper la tête, quand un vieux régulier, reconnaissant son grade aux soutaches

du dolman, le traîne où sont les prisonniers blessés.

« Il n'y a plus un seul Français debout sur le champ de bataille.....

« Presque en même temps, près d'Aïn-Temouchent, le lieutenant Marin et deux cents hommes se rendaient à Abd-el-Kader ; à Sebdou le commandant Billot, attiré dans une embuscade, était massacré avec le chef du bureau arabe et son escorte. Nos ponts sur l'Isser et la Tafna étaient brûlés. Les Gharaba bloquaient de fait, quoique sans hostilités ouvertes, Saint-Denis du Sig. Les communications d'Oran avec Mascara et avec Sidi-bel-Abbès étaient interrompues. Près de Saïda, un kaïd et des indigènes qui nous étaient dévoués étaient assassinés. Le chef du bureau arabe de Tiaret était arrêté par trahison chez les Beni-Mediane qui égorgeaient ses chasseurs d'escorte et le livraient à l'ennemi [1]. »

Ces différents événements, amplifiés par les récits des indigènes, mirent en émoi toute la province de l'Ouest ; l'insurrection sembla un moment devenir générale. Bugeaud, alors en France, se hâta de revenir. « Quinze colonnes furent sur pied à la fois. Dans l'Est, Bedeau et d'Arbouville réprimaient les troubles du Dira ; au centre, Saint-Arnaud et Comman tenaient le

1. C. Rousset, *Conquête de l'Algérie*, II, p. 59 et suiv.

pays entre Ténès et Orléansville ; le maréchal lui-même opérait dans la vallée du Chélif. A l'Ouest, de forts détachements allaient dégager les postes un instant bloqués de Bel-Abbès, de Daïa et de Saïda. »

Après avoir ainsi couvert le Tell, Bugeaud songea à poursuivre Abd-el-Kader, qui s'était jeté dans le Sud. Alors commença une véritable chasse à courre, qui rappelle celle que Blaesus donna à Tacfarinas. « Bedeau à gauche s'avançait par Boghar, La Moricière à droite par Tiaret ; le gouverneur marchait au centre, poussant devant lui une colonne légère de 1.500 hommes. L'émir, manœuvrant avec une incroyable rapidité, apparaît dans la vallée du Chélif, puis court au Sud, fait un crochet vers l'Est et va rejoindre en Kabilie son khalifa. Mal accueilli, il se met en retraite vers le Sud-Ouest. Il trouva quelque temps un refuge chez les Ouled-Naïl, puis chez les Harrar. Ces tribus ayant fait leur soumission, il gagna les ksours des Ouled-Sidi-Cheikh ; mais abandonné successivement par ses alliés, il se décida à rentrer au Maroc par Figuig. Bou-Maza avait partagé sa fortune et l'y avait suivi[1]. » Quelques mois plus tard, tous les deux s'étaient rendus, l'un à Saint-Arnaud, l'autre à La Moricière ; je vous ai raconté plus haut la soumission d'Abd-el-Kader.

1. Wahl, *L'Algérie*, *loc. cit.*

Revenons à l'époque romaine. La défaite de Tacfarinas entraîna une nouvelle extension de la province. Les contrées voisines des chotts tunisiens, jusque-là indépendantes et où l'aventurier avait trouvé un asile assuré et les moyens de recommencer chaque année la lutte, furent annexées aux possessions de l'Empire et soumises à un tribut annuel. Nous en avons retrouvé récemment la preuve. M. le commandant Donau, un des officiers qui ont le plus fait pour la connaissance du Sud tunisien antique et moderne, avait remarqué, au cours de ses voyages dans les régions qui se nomment Chareb et Bahira, un certain nombre de bornes, fichées dans le sol; certaines portaient à la partie supérieure deux lignes en croix, l'une gravée dans la direction Nord-Sud, et l'autre Est-Ouest ; en creusant la terre tout autour, pour les dégager, il s'aperçut qu'elles portaient des mots latins. On y lisait : « La légion troisième Auguste a établi ce cadastre, C. Vibius Marsus étant proconsul pour la troisième fois. » Au-dessous sont indiquées les distances de chacune de ces bornes aux deux lignes Nord-Sud et Est-Ouest, qui constituaient sur le terrain la base de l'arpentage. Elles affirment, par un signe indéniable, la mainmise du gouvernement romain sur ces parages désertiques et nous prouvent l'institution d'un impôt terrien frappé dorénavant sur les populations sédentaires ou nomades du pays.

PORTRAIT DU ROI JUBA II

Mais si ces luttes avaient agrandi le territoire romain dans la direction du Sud, il n'en était pas de même vers l'Occident. De ce côté la province n'avait pas gagné un pouce de terrain. Les Maurétanies continuaient à jouir de l'indépendance sous un souverain indigène, Juba II. Il est vrai que Rome y exerçait la plus habile et la moins onéreuse des tutelles. Juba est le modèle, dans l'antiquité, de ces *reges inservientes*, de ces princes esclaves, comme Tacite les nomme, de ces souverains de pays de protectorat, comme nous dirions aujourd'hui. On retrouve en lui les qualités distinctives et caractéristiques de la situation : la soumission à la puissance protectrice, la discrétion dans l'initiative personnelle pour les questions de politique générale, le tout dissimulé sous les apparences brillantes et traditionnelles du rang suprême, afin d'entretenir aux yeux du peuple et aussi de celui qui en est paré, l'illusion du pouvoir.

Fils de Juba Ier, l'adversaire malheureux de César, il avait été emmené par le vainqueur en Italie, âgé seulement de quatre ou cinq ans et avait figuré dans son grand triomphe à côté d'Arsinoë, la sœur de Cléopâtre, et de Vercingétorix; mais plus heureux que ce dernier, il ne fut pas mis à mort et resta à Rome, où il grandit auprès d'Octavien; entouré de maîtres illustres, il prit à la cour, en même temps que le culte des choses de l'esprit, le respect et l'amour

de la puissance romaine. Comme tous les princes clients, il reçut le droit de cité et les noms de C. Julius, qui étaient ceux de César et d'Octavien. En 29, nous l'avons dit, il fut mis à la tête de la Numidie, et, en 25, de la Maurétanie; en même temps, il épousait une compagne d'exil, Cléopâtre Sélènè, fille de Cléopâtre et d'Antoine, élevée aussi à Rome, dans le palais impérial. Ainsi, après avoir impitoyablement abattu les parents, pour s'être montrés les ennemis du peuple romain, on élevait les enfants à la dignité royale pour en devenir les amis et les auxiliaires. Juba resta sur le trône près d'un demi-siècle. C'était un homme courageux et énergique, au besoin; il l'avait montré quand il combattit aux côtés d'Octavien contre Antoine; mais une fois installé en Maurétanie, il ne songea plus guère à la gloire des armes. Sans doute il maintenait ses sujets dans l'obéissance et les y ramenait toutes les fois qu'il était nécessaire; autrement il eût manqué à son devoir et mal justifié la confiance de l'empereur; mais le jour où les circonstances devenaient trop difficiles, il s'adressait au proconsul d'Afrique, son voisin, pour le soutenir : j'ai déjà rappelé que lors de la révolte qui marqua son avènement, il fallut que les troupes romaines vinssent à son secours. Ce fut la marche sur Fez de l'époque.

Sa grande occupation en dehors de l'admi-

nis tration de ses États était la littérature et les arts. Plutarque, qui lui emprunta bien des renseignements sur les antiquités romaines, salue en lui le meilleur des historiens couronnés; Pline l'Ancien le tenait en haute estime et, à ce titre, le pilla. Il avait écrit une histoire de l'Afrique, puisée aux sources carthaginoises, « Les Libyques », une histoire des Assyriens, une autre de l'Arabie, une histoire romaine jusqu'à Sylla, une histoire de la peinture avec les vies des peintres les plus éminents, une histoire comparée des mœurs des Grecs et des Romains, qu'il avait intitulée « Ressemblances », un traité de grammaire sur la corruption du langage grec, deux traités d'histoire naturelle sur la plante nommée euphorbe et sur l'opium. Son érudition était encyclopédique. Comme tous les vrais savants, il ne manquait pas d'une certaine candeur. On raconte qu'un jour des Grecs vinrent lui offrir de précieux manuscrits d'Aristote; il se trouva que ces trésors étaient modernes et qu'on leur avait donné habilement l'aspect de vénérables reliques. « Une tête en marbre qui est son portrait, a écrit M. Gsell [1], a été trouvée récemment à Cherchel et envoyée au Louvre; on croit voir un bon vieux savant, à l'air sérieux, calme, doux et quelque peu niais; cette image laisse deviner le zèle, le soin minu-

1. *Cherchel-Tipasa*, p. 16.

tieux que ce brave homme dut apporter à ses utiles travaux de compilation ; elle nous fait aussi comprendre que ses sujets aient parfois cédé à la tentation de le traiter comme un roi soliveau. »

C'était un amateur éclairé des choses d'art. Il transforma sa capitale Iol, qu'il nomma « Caesarea » par déférence pour l'empereur, en une belle cité gréco-romaine ; il y multiplia les somptueux édifices, il la peupla de statues, copies d'œuvres grecques archaïques ou récentes, dont un certain nombre, retrouvées de nos jours, font l'ornement des musées d'Alger et surtout de Cherchel ; il y apporta même des statues égyptiennes ; il y appela des artistes et des acteurs fameux. La ville connut alors une prospérité qu'elle n'a pas retrouvée, même aux plus beaux temps de la domination romaine.

Ce prince dilettante tenait beaucoup, en même temps, aux marques extérieures de la souveraineté. Sur ses monnaies, il inscrivait son nom, en latin, avec son titre : REX IVBA. Il s'y faisait représenter au droit avec le bandeau royal ou avec une massue et coiffé de la peau de lion d'Hercule. Quand il avait remporté, avec l'aide de Rome, quelque gros succès sur ses turbulents sujets, il mettait une Victoire au revers, et quand le Sénat, pour le remercier de sa vigilance ou pour flatter son amour-propre, lui envoyait des décorations, il en était fier. S'il avait vécu de nos

jours, il aurait porté le grand cordon de la Légion d'honneur à toutes les cérémonies.

Il se fit ensevelir sur le sommet d'une colline élevée de 260 mètres, dans un tombeau cylindrique, large de 64 mètres et haut de 33 mètres, le plus majestueux de ceux que l'Algérie nous a conservés; on le nomme aujourd'hui « le tombeau de la Chrétienne »; il s'aperçoit de tous les côtés de la Mitidja, des montagnes qui la bordent, de la mer. Juba a voulu afficher sa royauté jusque dans la mort.

Sous l'impulsion de ce chef plus romain que numide, plus grec que romain, les Gétules et les Maures, ces bêtes sauvages des déserts africains, s'étaient peu à peu civilisés. Son successeur, Ptolémée, suivit son exemple et compléta leur éducation; et ainsi, deux règnes successifs de princes mariés à des Romaines et aussi un certain nombre de colonies, civiles ou militaires, formées de Latins ou d'Italiens, avaient infiltré peu à peu dans le pays la langue, les usages, les vertus et mêmes les vices du peuple conquérant. Il était mûr pour l'annexion. Les Romains pouvaient être assurés maintenant que les profits qu'ils en tireraient seraient supérieurs aux dépenses.

Ptolémée est appelé à Rome; au lieu de rester au second plan, comme il convient à un protégé de l'empereur, surtout quand cet empereur est Caligula, il a l'imprudence d'afficher un luxe

insolent : son burnous de pourpre fait pâlir le manteau impérial. Par ordre de son protecteur il est étranglé. Les Maurétanies sont réunies à l'Empire. Depuis les rives de l'Atlantique jusqu'à la Grande Syrte, toute l'Afrique du Nord était enfin terre romaine.

Rome avait donc mis plus de deux siècles à se décider. « Deux cent quarante-deux ans lui avait paru nécessaires pour opérer la fusion des peuples, pour cimenter leur union, pour bâtir le durable édifice de sa domination en Afrique. » Et pourtant elle ne se heurtait pas au fanatisme religieux, qui fut et est, pour nous, un des facteurs les plus puissants de la résistance arabe; elle n'avait à compter avec aucune nation rivale ; nulle puissance ennemie ou même amie ne se dressait en face d'elle pour lui chicaner le droit de conquête, s'opposer à ses ambitions, limiter son extension. C'est elle-même qui sut borner ses désirs et modérer ses appétits. Sa politique fut avant tout une politique de pénétration pacifique ; elle n'entendait s'établir que dans les régions déjà gagnées à son influence. Carthage prise, les Numides vaincus, elle se garda bien de se substituer subitement à ses victimes ; elle s'installa modestement dans un coin du pays, celui qui forme comme le prolongement de la Sicile et où ses vaisseaux pouvaient aborder librement ; de là, elle surveillait et dirigeait les rois indigènes, qu'elle choisis-

sait comme pionniers de sa civilisation ; elle envoyait en avant-garde ses vétérans et ses commerçants qui se mêlaient aux naturels et les familiarisaient avec ses mœurs. Point de témérités, point d'imprudences, point de forces éparpillées, ni d'argent gaspillé, ni de sang italien inutilement répandu. Et le jour où le fruit lui semblait mûr, mais ce jour-là seulement, elle le cueillait, sans hésitation cette fois et aux moindres risques.

Telle n'a point été notre méthode; nous avons brûlé les étapes, nous avons franchi en moins de quatre-vingts ans le chemin que Rome avait mis trois fois autant de temps à parcourir ; et cela, malgré nos divisions intérieures, malgré les jalousies de l'étranger, peut-être à cause de ces jalousies mêmes et pour les mettre en présence de faits accomplis. Les historiens de l'avenir diront si nous pouvions agir autrement. Ce qu'on ne saurait nier, c'est que, quelques fautes que l'on puisse nous reprocher, notre œuvre est actuellement comparable à celle des Romains, aussi riche en brillants faits d'armes, aussi féconde en résultats et pour la prospérité du pays et pour la cause de la civilisation. A nous de faire en sorte que, dans l'avenir, les caprices de la politique et le mépris de l'intérêt général en faveur des intérêts particuliers ne viennent pas compromettre des résultats si honorables et qu'on puisse dire de nous ce qu'un poète a écrit

de Rome : « De nations différentes tu as formé une même patrie. C'est pour leur bien que, brisant leur résistance, tu les as soumises à ta domination. »

TABLE DES ARTICLES

	Pages
Un pèlerinage à Némi	1
Figures de Romaines au déclin de la République.	37
Figures d'impératrices romaines	73
La sorcellerie et les sorciers chez les Romains .	115
La vie de garnison et la religion des soldats dans l'Empire romain.	153
Le commerce et la propagation des religions dans le monde romain	181
Naufrages d'objets d'art dans l'antiquité . . .	223
Les Romains et la conquête de l'Afrique du Nord.	259

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Pages
Vue du lac de Némi	1
Fulvie, femme d'Antoine	54
Julia Domna, femme de Septime Sévère	94
Prétoire du camp de Saalburg	152
Port de Délos	186
Idole du sanctuaire du Janicule	216
Éros de Mahedia	242
Hermès de Dionysos par Boèthos	244
Éros citharède de Mahedia	256
Satyre de Mahedia	256
Portrait du roi Juba II	292

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN

liothèques
sité d'Ottawa
chéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

06 OCT. 1993
05 OCT. 1993
05 OCT. 1993
08 JAN. 1998
DEC 12 1997
16 MARS 1998
10 MARS 1998
FEB 16 2003
FEV 14 2003

OCT 29 2004
UO NOV 03 2004
MAR 20 2006
U030 MAR 2006
APR AVR 18 2006
U012 AVR 2006
DEC 13 2006
UONOV 30 2006
FEV FEB 19 2009
UOFEV 09 2009

CE

a39003 0026870016